

Georges Courteline

LES LINOTTES

1912
Illustrations de Carlègle

À ANDRÉ CORNEAU

Humble hommage d'un vieil ami

G. C.



AVANT-PROPOS

De tous les livres que j'ai écrits, il n'en est pas qui m'ait donné plus de joie et de douceur à l'écrire que celui dont les pages suivent et dont chaque phrase, chaque ligne, chaque syllabe est un rappel des heures lointaines qui furent les débuts de ma vie. C'est à Montmartre que je les vécus, ces heures, tant il semble que, Montmartre et moi, ayons été faits l'un pour l'autre, de 1865 qui me vit, le derrière montré aux passants, occupé à tapoter des pâtés de sable du plat de ma pelle de bois blanc, à 1871, époque où la vie de famille fit place pour moi à la vie de collège et la vagabonderie turbulente de la rue aux tristesses provinciales qui devaient pleuvoir sur moi de 1871 à 1878, du haut de la Cathédrale de Meaux, avec les heures, leurs demies et leurs quarts.

La maison où je grandis aux côtés de mes parents et que j'ai tenté, dans les Linottes, d'évoquer sous le nom de la Villa Bon-Abri, occupait le N° 40 de la rue de la Fontenelle, devenue plus tard rue de la Barre. Entre deux séries de jardins qu'isolaient les uns des autres des haies de sureaux nains et de volubilis, elle dégringolait en pente raide jusqu'à la rue Saint-Vincent où elle prenait fin dans les chaumes d'une habitation de paysan jadis donnée à la belle Gabrielle d'Estrées, en remerciement de son baiser, par le roi galant Henri IV. À deux pas de là, le jardinet paternel que nous étions venus occuper en remplacement de Charles Monselet, longeait l'envers des murs où quelque temps après les généraux Clément Thomas et Lecomte devaient, adossés côte à côte, venir présenter leurs poitrines aux chassepots insurrectionnels.

Montmartre se présentait alors, et, pendant de longues années encore, devait se présenter sous l'aspect d'un village – qu'il était en réalité – avec ses pensionnats de volailles dans l'effarement

desquelles le passant perdait pied, et ses ménages de canards barbotant à la queue leu leu par les ruisseaux de la place du Tertre. Des fermes y voisinaient le long de la rue Norvins, entrebâillant leurs lourdes portes, d'où partaient des tiédeurs odorantes de crèches, sur des croupes d'acajou encroûtées de bouses séchées. À travers l'accumulation des années laissées derrière moi, tout à la fois si lointaines et si proches, je revois la magnificence du jardin de la rue de la Fontenelle, les nuits bleues et les aubes dorées qui en baignaient les ormeaux et les hêtres et aux douceurs desquelles le paysagiste Lépine retrempait chaque matin son inspiration ; je revois les dimanches de beau temps, les invasions de Parisiens grimpés au sommet de la Butte chargés de boustifailles diverses, de paniers dont se soulevaient les couvercles sur des pâtés aux allures de forteresses, des quartiers de veau en gelée, des goulots de Champagne et des litres de café froid. C'était alors les agapes bon enfant dans les herbes des pelouses parsemées de pâquerettes, les fusées de rire, les chansons à la mode, lancée naguère par Thérésa : la Gardeuse d'ours, le Chemin du moulin, le Sapeur. Et la journée passait vite, s'achevait enfin dans le crépuscule venu des lointains horizons, tandis que des lampions bleus et rouges s'allumaient, tout seuls semblait-il, dans les feuillages des platanes.

La nuit venue et la lune levée, la villa reprenait son calme et les Montmartrois d'occasion, leurs batteries de cuisine et leurs paniers d'osier, lâchés maintenant par la rue Ravignan ou par les pentes de la rue Lepic qu'emplissait d'une gaieté bruyante l'orchestre du Moulin de la Galette, à la recherche du seul omnibus qui desservît vraiment la Butte, la reliât au cœur de Paris : celui de la Halle-aux-Vins à la place Pigalle, vieux serviteur, resté fidèle au poste, d'ailleurs, et toujours vert, ainsi que chacun a le droit de s'en assurer. Et, tandis que maman me fourrait dans le dodo où venait aussitôt me rejoindre le minet, compagnon chéri de mon enfance, dont le ronron berçait mon sommeil toutes les nuits, mon père se remettait au travail, achevait la tirade, commencée le matin, du capitaine Van Ostebal, héros du Canard à 3 becs que les Folies-Dramatiques allaient mettre en répétitions. Heures vécues !

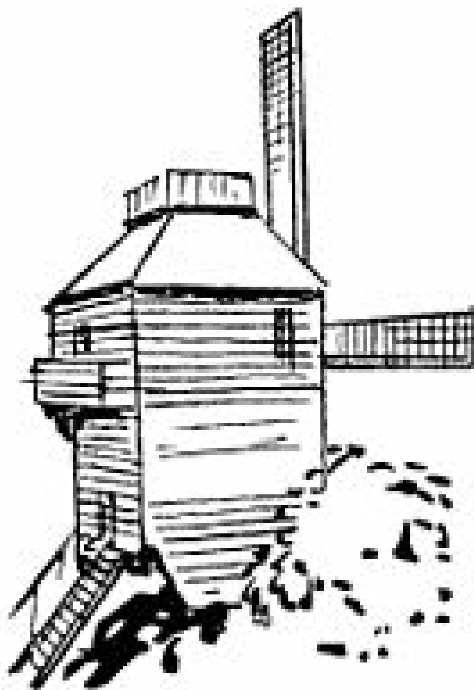
Souvenirs exhumés ! Je les donne pour ce qu'ils valent, et, comme dit Choppart dans le Courrier de Lyon : « Ce n'est pas un bien beau cadeau que je vous fais là ! »

N'importe ! C'est à eux et à elles que je dois d'avoir crayonné les coins les plus sincères de ces Linottes dont les pages suivent. Commencées dans l'Écho de Paris, elles furent continuées au Journal, puis aboutirent chez Flammarion qui les publia dans le courant de 1912 en un volume illustré de la plus heureuse façon par un jeune débutant du nom de Charles Roussel. Enfin, habilement adaptées à la scène par Robert Dieudonné et C.-A. Carpentier, sous la forme d'une opérette dont Édouard Mathé écrivit la musique, – musique parfaitement délicieuse, d'ailleurs, et dont le succès personnel fut très grand – elles virent le jour sur la petite scène du Perchoir que dirigeait René Bussy, le 1er avril 1923, passèrent de là aux Nouveautés de Léon Deutsch, lequel les recueillit le 16 mai et les mena à la 100e qui fut amicalement fêtée le verre en main, au cabaret de la Savoyarde à Montmartre, le 23 juin suivant, pour être précis.

LES LINOTTES



I



Le trente et un du mois d'août, vers les neuf heures du matin, Robert Cozal regagna ses pénates, s'étant levé avec les coqs.

Il était chaussé d'espadrilles, coiffé d'une casquette de vacher, et il revenait de la rue des Saules où il était allé boire du vin blanc et manger un bout de saucisson à la porte d'un mastroquet, en regardant les lentes fumées des chemins de fer flotter dans l'air bleu des lointains.

Il en usait ainsi chaque matin, à moins que le temps s'y

opposât. Le lundi seulement, et le jeudi, jours où Mme Hamiet, sa maîtresse, le venait voir, il modifiait son ordinaire et déjeunait de fromage blanc, crainte de troubler d'un relent d'ail l'extase des intimités.

Très nomade et capricieux, aimant la nouveauté jusqu'à changer trois fois par mois son lit de place, histoire de goûter au réveil l'exquise impression de la surprise, il n'était guère un coin de Paris où cet aimable garçon n'eût planté un instant sa tente. À la fin il avait fait comme tout le monde, il avait échoué à Montmartre, et, depuis le printemps, il filait d'heureux jours sous les ombrages de la villa Bon-Abri : une double forêt d'acacias et de hêtres dégringolant à pic, aux flancs d'une commune allée, la pente nord de la Butte.

Et le fait est que c'était délicieux, ce coin de banlieue prématurée poussé là sans que l'on sût comment, semé d'habitations coquettes, de haies frêles où les liserons couraient en clochettes légères, et que les dimanches de beau temps emplissaient d'un tapage de bombances champêtres. Il y en avait pour tous les goûts et aussi pour toutes les bourses, depuis le manoir à tourelles dont les étroites meurtrières éclairent les water-closets, jusqu'à l'humble cahute de planches, coiffée d'un zinc à rails que roue de coups la pluie.

De bourse et de goûts également modestes, Robert Cozal avait pris le juste milieu : il payait douze cents francs par an le droit d'exécuter d'agréables variations sur le thème célèbre de Jean-Jacques, « une maisonnette blanche avec des contrevents verts », vraie maison de Socrate pour l'exiguïté, si basse qu'une couple de platanes se rejoignaient par-dessus son toit, s'y enlaçaient en rameaux fraternels.

Là, il goûtait les grandes douceurs de paix qu'avait toujours convoitées sa paresse, restant parfois des heures entières le dos dans les herbes de sa pelouse, à regarder planer d'immobiles cerfs-volants qu'enlevaient des gamins rue Lamarck. À midi, il passait son veston d'alpaga, se coiffait de sa casquette et partait déjeuner au petit bonheur de ses pas : au « Lapin Agile », par

exemple, ou sous les phtisiques tonnelles du « Site Enchanteur », une façon d'auberge de grand chemin échappée à un décor de mélodrame et que, seul, un miracle semblait empêcher de glisser comme un wagonnet de montagne russe, sur la dégringolade de la rue du Mont-Cenis. Quelque temps il avait, ainsi, promené de bouchon en bouchon son hésitante clientèle, mais un matin qu'il était venu tirer de l'eau au puits banal de la villa Bon-Abri, il avait fait la connaissance du musicien Stéphen Hour, son voisin, en lui inondant les souliers du trop plein de ses arrosoirs, et depuis lors, devenus grands amis, les deux hommes dînaient ensemble dans une gargote de la rue Saint-Rustique dont l'ahurissante enseigne

OLIVIER

ET

PIEDS DE MOUTONS

avait le pouvoir de jeter Cozal à des abîmes de rêverie.

Ils mangeaient en plein air, à la fraîcheur d'un chèvrefeuille qu'allumait de verts éclatants une lampe posée entre eux, s'attardaient ensuite à causer, devant les lits de sucre fondu restés au fond de leurs tasses, d'un projet de collaboration : un opéra-comique Louis XV, appelé *Madame Brimborion*, que Cozal achevait tout doucement, en s'amusant, pour occuper ses loisirs. Hour, du reste, pour qui la vie avait eu la dent un peu dure et qui ne dérageait pas contre elle, avait, en tout et pour tout, deux sujets de conversation, – deux ! – sa musique et sa maîtresse. Sorti de là, il bourrait sa pipe et laissait dire, désintéressé, retranché, si on venait à le questionner, derrière le vague geste ignorant du monsieur qui s'en bat l'orbite.

Sa musique !…

À la vérité, deux mornes chutes résumaient sa carrière :

1° À l'Opéra, *Servage* ! épopée tragique, intentionnellement traitée en opérette, Hour ayant tenu à prouver qu'il savait être homme de verve le jour où ça lui convenait ;

2° Aux Folies-Dramatiques, *La Main chaude*, opérette bouffe débordante d'âpre érudition et d'insipide solennité, Hour ayant voulu, cette fois, établir qu'il avait plus d'une corde à son arc, et que, s'il excellait à se montrer badin lorsqu'il convenait qu'il fût grave, en revanche il était sans égal pour triompher, quand il fallait être plaisant, dans le bel art d'être sévère.

Avec ce joli système, où se synthétisait tout entière la vanité intransigeante et insociable du personnage, il en était venu, lui, prix de Rome de 1895, à bricoler pour l'éditeur Barbaillé, qui les lui payait vingt francs pièce, des réductions enfantines d'œuvres célèbres tombées dans le domaine public, et à battre, le reste du temps, le pavé de la capitale, pour trouver des leçons de piano – qu'il trouvait et ne gardait jamais plus de huit jours, tant il apportait de promptitude à dégoûter les gens les mieux intentionnés.

Les quelques louis ainsi glanés de droite et de gauche, joints aux quelques pièces de cent sous qu'il touchait à l'agence des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (il était l'auteur d'une romance célèbre : *Cueillons les Roses*), et aux petits revenus qu'il avait hérités de sa mère, lui constituaient une maigre aisance, dont l'allégeait, avec une incontestable dextérité, la jeune Hélène, aimable voyou juponné de 17 à 18 ans, qu'il avait mise dans ses meubles et qu'il idolâtrait et rouait de coups tout ensemble.

Rue de Lorient, une venelle en coude qu'écrase la crête de la Butte sous l'ombre allongée de ses moulins, il lui avait loué et meublé un petit rez-de-chaussée de trois pièces où étaient venus coucher les uns après les autres tous les rigolos de Montmartre, sauf lui, qu'elle renvoyait impitoyablement à sa niche de la villa.

Car cette prodigue de soi-même, de qui nul pied n'avait en vain agacé le pied sous une table, se montrait avec lui d'une lésinerie inouïe, d'une ladrerie qui ne désarmait par-ci par-là qu'avec des soupirs assommés, et qui, après l'avoir lentement exaspéré, le jetait soudain à des accès de folie furieuse.

– Saleté ! criait-il. Coquine ! En voilà encore des façons ! Si je te dégoûte, faut le dire.

Mais elle, froidement :

– Faut le dire ?… Je le dis.

– Je te dégoûte ?

– Oui, tu me dégoûtes !

Alors Stéphen Hour, hors de lui :

– Sale bête ! hurlait-il, sale bête !

Et là-dessus, c'était des batailles à en étourdir la maison, des pourchas extravagants autour des meubles culbutés, des scènes de pugilat en chambre, d'où ils sortaient : lui, comme d'une catastrophe à laquelle il n'aurait échappé que par miracle, éperdu, muet, les lèvres blêmes ; elle, comme de son lit, mon Dieu ! reposée, et souriante, et calme, toute colorée de calottes et ravie d'avoir fait écumer le gros homme.

Pauvre gros homme !

Torturé de jalousie latente et de désirs insatisfaits, deux fois trahi et deux fois malheureux dans les deux seules passions qui meublassent sa vie, volontiers et indifféremment il s'en prenait à l'une de l'autre. À l'ingratitude de son art il reprochait les tristes consolations demandées à ses sales amours ; à ses amours, les cruelles représailles de son art bêtement négligé et galvaudé pour elles, et qui se vengeait.

Il passait la moitié de sa vie à faire le serment de lâcher la « coquine » et l'autre moitié à le refaire ; de quoi se divertissait fort Robert Cozal, demeuré très bébé malgré ses vingt-cinq ans, et qu'amusait au suprême degré l'éloquence pittoresque et pleine de laisser-aller de son ami. Celui-ci, par sa large face embroussaillée, le flamboiement sombre de ses yeux, le perpétuel grondement d'orage qui filtrait de ses lèvres closes et l'entretenait au centre d'un essaim bourdonnant de grosses mouches, apparaissait à celui-là tel un sanglier monstrueux.

Ce même matin, trente et unième du mois d'août, Cozal

devait être ébahi à découvrir en quelle bauge le sanglier vivait comme un cochon.

Il avait, la veille au soir, achevé le second acte de *Madame Brimborion*, et, pressé de lui faire tenir la bonne nouvelle, il se décida à franchir, en dépit de l'heure matinale, le seuil de son collaborateur.

En pénétrant dans la villa Bon-Abri, le premier cottage rencontré était celui de Stéphen Hour.

Il se composait d'une chose qui avait été un jardin, ainsi qu'en attestaient les buis empoussiérés surgis des herbes par instants et marquant l'emplacement de corbeilles disparues, et d'un cube énorme de verdures qui était l'habitation. De la maison, en effet, plus rien, que l'enchevêtrement confus des vignes vierges qui en matelassaient la toiture, pour chasser de là, jusqu'au sol, en stalactites compactes, leurs jeunes pousses troussées et tendres. Robert Cozal, cherchant la porte, les dut écarter de ses deux bras ainsi qu'il eût fait de lourds rideaux.

La clé, mise une fois pour toutes à la serrure, n'en avait oncques bougé depuis.

Il entra.

– Eh ?… Quoi ?… Qui va là ? fit une voix qui parut sortir d'un souterrain et qui, en réalité, était celle de Stéphen Hour, couché à même le plancher. Ah ! c'est vous ? Eh bien ! vrai, vous n'avez pas le trac d'être sur vos pattes à cette heure-ci. Le diable vous emporte, mon bon !

En même temps, par le bain d'ombre noyant la pièce, une pâleur imprécise et vivante s'agita : Hour, éveillé en sursaut, qui se soulevait sur ses paumes.

Interloqué :

– Je vous dérange… ; vous dormiez encore, fit Cozal.

Hour avait un langage à lui, dont les volontés de continence d'une exaspération perpétuelle mangeaient la moitié au passage et dont suintait le reste, tant bien que mal, à travers la flambaison dense d'une moustache en chute d'eau.

Sa réponse fut un grognement de truie à qui on a donné du pied dans le groin.

– … on… eu… ou… ; heure qu'il est ?… Pas midi, je parie !… erdant, être réveillé à des heures pareilles !… – Enfin !

Il ajouta :

– Tirez donc le rideau. On est comme dans une cave, ici. Cozal, ravi d'y voir clair, s'empressa, et il demeura effaré, à se demander s'il rêvait.

À peine distingué dans l'affreux crépuscule tombé là tout à coup des verdures du dehors, c'était sous ses yeux le plus fou, le plus invraisemblable repaire de sous-fripier qu'ait jamais abrité la Maube en les enfoncements sinistres de ses impasses.

Des loques ! Des chaussures moisies et encroûtées d'antiques boues !… Des chapeaux ravagés d'usure, et dont l'un, ô surprise ! un melon aux vastes bords, que sans doute la main de son propriétaire avait impatiemment lancé à la volée, flottait comme un navire à l'ancre en les eaux savonneuses et épaisses d'une cuvette !… Sur la tablette, fendue en deux, d'une cheminée qui était un cellier et dont la trappe démantibulée ouvrait un jour en angle aigu sur l'âtre hérissé de bouteilles vides, cette cuvette occupait la place de la pendule, laquelle, juchée sur la corniche d'un colossal bahut de chêne, projetait un rouleau de musique hors du trou béant de son cadran, parti lui-même avec Jean, « voir s'ils viennent ». Des milliers de bouts d'allumettes saupoudraient de grésil le plancher, des mégots de cigarettes crachés au hasard de la lèvre lépraient bizarrement les murs d'une invasion d'énormes cloportes immobiles, et Stéphen Hour, à demi émergé du pêle-mêle de ses couvertures entre un pot de nuit à sa droite et un monticule de tabac à sa gauche, était une horreur de plus, parmi tant d'autres.

Il y avait mieux cependant.

La vraie surprise de ce claquedent, ce qui, d'une chose simplement extraordinaire, faisait une chose fantastique, c'était l'attendrissant piano qui servait au compositeur à y parfaire ses chefs-d'œuvre.

Non, ce meuble !…

Ah ! les choses, vraiment ont des mélancolies à elles ; des tristesses qui leur sont propres !

Avec son clavier comparable à la mâchoire safranée d'une quakeresse octogénaire, le piano de Stéphen Hour eût évoqué la vision du capitaine Castagnette, si, plutôt, il n'eût fait songer à un pauvre âne écorché vif, par son ventre, son triste ventre défoncé en cerceau de cirque sur ses entrailles de laiton. De ses colonnettes de soutien, frêles spirales où s'accrochait le jour, l'une se calait, amputée à mi-jambe, au cul d'un seau renversé, et les deux accroches de cuivre, d'où les appliques avaient fui, qui flanquaient les zigzags baroques du pupitre, pointaient sur son avant, tels, sur une plate poitrine, les petits, tout petits tétons, d'une grande bringue de pensionnaire. Installé au sein de ce fumier, de biais et énigmatiquement à contre-jour, il s'y dressait avec l'hésitation inquiète d'un homme saoul échoué quelque part sans s'être au juste rendu compte par la faveur de quel miracle.

Or, chose inouïe ! à cette épinette apocalyptique et de laquelle se battaient les cordes avec des coquilles de noix, des carcasses de boîtes d'allumettes et des fragments de papiers encore gras des reliefs de charcuterie qu'ils avaient enveloppés naguère, Stéphen Hour arrachait des sons !… Quels sons !… N'importe, des sons ; des mélancolies atténuées, lointaines, lointaines, lointaines, qui avaient la plaintive douceur des souvenirs d'enfance effacés à demi, et cela était à la fois profondément triste et grotesque, parce qu'à la musique douloureuse sanglotée aux flancs de l'instrument une autre musique se mêlait : la danse tremblotée de l'anse sur les parois sonores du seau.

– Oui… un peu en désordre ici, dit négligemment Stéphen Hour qui avait suivi de son regard le regard ahuri de Cozal et qui ajouta ce mot superbe : – Je fais mon ménage moi-même. Excusez, hein !… Q'ça fait, d'ailleurs ?… Alors, vous avez à me parler ?

Cozal, nous le répétons, portait en soi de vieux restes d'enfance qui lui remontaient parfois aux lèvres en fous rires de petit collégien.

Depuis un instant il se contenait, les dents plantées à même une belle fusée joyeuse.

Il se mata.

Il répondit gravement.

– C'est sans importance, cher ami. J'ai deux actes faits de notre machine ; j'étais venu vous en avertir, voilà tout.

Si cette révélation fut ou non agréable à celui qu'elle intéressait, c'est ce que nous ne saurions préciser sans une témérité grande. Constatons qu'il y répondit par une suite d'onomatopées d'où jaillirent seulement ces deux vérités : à savoir qu'il était un grand méconnu et que les directeurs de théâtre étaient tous d'immondes idiots.

– Ah ! les cochons !… Ah ! les brutes !…

L'orgueil démesuré et fou de Stéphen Hour, sans précédent dans le passé et sans équivalent possible dans l'avenir, atteignait à de telles invraisemblances que ça en devenait touchant. À le voir se plonger jusqu'aux cheveux en une pleine mer d'extravagante vanité, s'y ébattre, y faire le gentil et le gracieux et déclarer tranquillement que jamais on n'avait rien vu de pareil depuis que le monde était monde (car c'était aussi bête que ça), les irréfléchis seuls riaient. Il y avait dans son impudeur un peu de la candeur attristante des filles à se mettre nues devant le monde, et telle était son inconscience quand il se couronnait lui-même des lauriers du triomphateur, que c'était,

véritablement, à en avoir les bras cassés.

Il fut tout à fait bien, cette fois ; d’une sottise outrecuidante qui eût fait pleurer de tendresse les rochers de Franchart et de Marlotte, et jusqu’aux falaises d’Étretat. Une heure durant, à la joie indicible de Robert Cozal dont se délectait en bec fin l’observation malicieuse, il entassa, nouvel Encelade, des montagnes d’énormités, disant que de tout temps, « Oui, mon cher, de tout temps », il avait fait l’admiration de populations en délire !… à l’école communale d’abord, où l’avait mis hors pair dès l’âge le plus tendre son sens merveilleux de la musique, et, plus tard, à Pont-à-Mousson, où on venait l’entendre de dix lieues jouer de l’orgue à la cathédrale le dimanche, tellement il était épatant dans l’art de nuancer une phrase et d’arracher à un accord attardé parmi les basses graves le cri de misère et de détresse de l’humanité tout entière !

– Et savez-vous à quel âge ?… À onze ans !… À onze ans : c’est insensé, hein ?… Quel cœur ! Quelle âme !…

– Quel imbécile ! pensait en soi Robert Cozal tout en affectant d’approuver et même de surenchérir, tandis que l’autre en venait peu à peu à des monstruosités, encouragé et rengorgé, l’œil rond d’un kakatoès à qui on gratte l’occiput en disant : « Il est beau, Coco ! »

La contemplation de son « moi » grisait cet infortuné comme le spectacle de sa propre grâce affole une enfant vicieuse. Il finit, complètement saoulé, par dresser hors de son lit son torse velu, nu et suant, et par brailler, la mesure battue à tour de bras, une façon de marche triomphale qu’il avait jadis composée en l’honneur du Ministre de l’Instruction publique venu poser la première pierre du lycée de Vanne-en-Lorraine.

– Écoutez un peu ça, Cozal. Tra la la, broum, broum ! Très chouette, hein ? D’zim !… Amusant, le coup de cymbale ! Broum ! broum ! (les bassons). Tu tu tu… (Entendez-vous les clarinettes ?) Broum !… – Et toujours la mélodie !… Car voilà ce qu’il y a d’admirable avec moi : le respect de la mélodie !…

Un sourire errait sur sa face. À l’envisagé de tant de génie,

ses yeux se trempaient de nobles larmes. Et sans transition, à propos de rien, il s'en prit à la jeune Hélène. Avec, dans le terme, une recherche de l'ignoble, de l'ordure, de l'abjection, qui trahissait en lui les fonds de tendresse blessés d'une brute sentimentale, il crayonna de son amoureuse une exquise petite silhouette : « Vache ! Fumier ! Charogne ! » Pis encore ! – Une rosse pour laquelle j'ai tout fait ! à laquelle j'ai tout sacrifié : une chaire au Conservatoire, la Légion d'honneur, l'Institut !

Cette avalanche de dignités lui paraissait si strictement en rapport avec ses titres à les obtenir, qu'il ne doutait même plus qu'on les lui eût offertes.

– Quand on songe !… Moi, Hour, Prix de Rome !… En être réduit à battre le cachet ! Et ça pour une sale volaille qui me fait des queues avec tout le quartier !… Vous savez que je ne l'ai pas revue ?

– Bah ! fit Cozal.

– Parole d'honneur !… Voilà cinq jours qu'elle a filé ; et depuis, aucune nouvelle !…

Une chose, particulièrement, affolait le musicien, toujours hanté de l'idée fixe de franchir de force ou de ruse le seuil des Paradis refusés : le chic vraiment miraculeux avec lequel Hélène lui glissait dans les doigts à l'instant même où il croyait enfin la tenir. Ceci arrivait en moyenne une fois le mois. Gentiment, bras dessus, bras dessous, bavardant de choses quelconques, ils revenaient de boire les bocks d'une petite brasserie montmartroise dont ils étaient les habitués ; et juste comme il se glissait, triomphateur content de soi, par l'entre-bâillement de la porte d'Hélène, ouverte à son coup de sonnette : crac ! plus personne ! l'aimable enfant avait exécuté un demi-tour selon les principes, et, par les rues en précipices que crénelait de baroques découpages la clarté blanche et silencieuse de la lune, elle cavalait agréablement, laissant la traiter de tous les noms et sacrer à gueule que veux-tu, Hour, que sa lourdeur attachait au rivage.

Où elle allait ? Ce qu'elle devenait ? Problème !… Deux,

trois, quatre jours, plus ou moins, on n'entendait plus parler d'elle ; et tout à coup, un matin que l'artiste, en attendant de se lever, mâchonnait des amertumes entre son tabac et le pot de chambre, la porte s'ouvrait d'une poussée et une voix de gavroche, gaie et jeune, demandait :

– Il est là, le phénomène ?

Le phénomène, c'était Hour. Peut-être cette révélation n'était-elle pas indispensable à la clarté de ce récit.

Après un court silence :

– Cinq jours ! fit Cozal. Diable, voilà qui devient sérieux. Je serais inquiet, à votre place.

Hour, qui avait des finesses d'éléphant, des malices cousues de cordes à puits, se donna l'air de ne pas comprendre ; et un admirable spectacle fut celui de son masque effaré, aux paupières battantes, aux prunelles hagardes, demandant des explications aux atomes épars de l'espace.

– Pourquoi inquiet ?… Sais pas ce que vous voulez me dire. Il le savait si peu qu'il ne laissa même pas à son interlocuteur le temps de lui répondre : « Mais si. »

– Qu'elle crève !

Il lâcha le mot comme un vomissement, à pleine gueule.

Après quoi, calmé :

– Chameau !… Enfin, c'est fini. Il n'est que temps.

L'autre leva l'épaule.

– Ouat ! Vous en seriez bien fâché.

– Vous dites ?

– Je dis, reprit Cozal avec une grande douceur, que vous en seriez bien fâché. Car, ce n'est pas pour vous faire des reproches, mais je commence à la connaître.

À ces mots, une fureur sacrée s'empara de Stéphen Hour. D'un bond, il fut debout sur son lit, ayant écarté de son bras le

drap qui le couvrait tout à l'heure et qui maintenant cachait en partie le plancher. Et de sa bouche, où bafouillaient des empâtements exaspérés, tombèrent d'informes propos, des bégaiements indistincts, des choses vagues : incohérente et atroce symphonie, soutenue pourtant du leitmotiv obligé : la gloire et l'immortalité compromises, pour une salope, d'un artiste de qui la puissante organisation avait jadis transporté d'enthousiasme les beaux esprits de Vanne-en-Lorraine et MM. les Mussi-Pontains !…

Cozal l'excitait sournoisement, bien que donnant la comédie de quelqu'un qui cherche à apaiser. Au fond, il était comme Hélène, il adorait faire écumer le gros homme, dont le visage cramoisi lui apparaissait alors le plus grotesque et le plus récréatif du monde. Et il avait des restrictions, il esquissait des moues d'incrédulité, il opposait aux tonitruances de Hour d'humbles et traîtres « Permettez ! » faits pour cingler de verges cuisantes l'auteur de *Cueillons les Roses*, l'amener petit à petit à des crises voisines de l'épilepsie. Il mit le comble à la mesure en insinuant avec une tranquille douceur que le plus grand musicien de tous les temps, passés, présents et à venir, était un esprit léger, qui parlait à tort et à travers, disait : « Je ferai ci, je ferai ça », et n'y pensait plus le dos tourné. Une linotte, enfin !…

Une linotte !…

Le mot n'avait pas été dit que Stéphen Hour était déjà au piano ; ses mains lancées de droite et de gauche, à la volée, comme des cloches, soulevaient des flots d'harmonie.

– Et voilà ce que j'irais sacrifier à une gueuse ?

Au même instant, Hélène, elle-même, apparut dans le cadre de la porte ouverte.

– Tiens, le phénomène est à poil ! dit-elle.

– Ah ! c'est toi, cria Stéphen Hour. Hors d'ici, poison ! Hors d'ici !

Elle ne s'émut point. Simplement, tendant la main à Cozal :

– Bonjour, vous.

– Bonjour, petite fille.

– Ça va bien ?

– Bien. Merci. Et vous ?

– Sortiras-tu, tonnerre de Dieu ! reprit Hour, de qui se coloraient les joues en violacés apoplectiques. Cozal, chassez-moi cette ordure, ou je la jette à la rue avec une pelle.

Hélène répondit dédaigneuse :

– Ne fais donc pas tant de chichis. Je t'ai dégoté une position : cinq francs par soirée, le dîner et les bocks.

La jeune Hélène, en effet, avait trois spécialités : elle était insensible aux coups ; elle mentait avec un toupet désarmant ; elle trouvait toujours quelque chose, au cours de ses disparitions.

Gosse, elle était déjà comme ça. L'air candide, le sourire aux lèvres, le bras dans l'anse du panier, elle revenait censément de l'école (en réalité Dieu sait d'où !…) et l'ébahissement de sa mère était de découvrir en ses poches des tas d'objets qui y étaient venus tout seuls : des bouchons, des boutons, du sucre, des couvercles de boîtes à cirage, des fers de toupies et des pièces de deux sous. Et quand elle demandait : « Où as-tu donc eu ça ? », l'autre, si audacieusement, répondait : « Est-ce que je sais, moi ! » qu'elle lui tombait inévitablement dessus, conquise à l'impérieux besoin de faire baisser, coûte que coûte, des yeux qui se fichent du monde, de faire taire n'importe à quel prix une bouche qui déclare : « Je mens ». Dix ans plus tard, les choses avaient seulement changé en ce sens que c'était maintenant à Stéphen Hour de demander : « Où as-tu eu ça ? » tandis qu'elle, retour de bordée, se donnait l'irritant plaisir de chantonner en se dandinant : « Je t'en ai trouvé une, de leçon !… Je t'en ai trouvé une, de leçon ! » sans jamais consentir au moindre éclaircissement touchant les gens qui la lui avaient procurée. Car il faut pourtant être juste, il faut restituer à César ce qui appartient à César : elle n'avait que de

bons sentiments, cette mignonne. Toujours elle pensait à Hour lorsqu'elle lui faisait des traits, jamais elle ne se créait une relation nouvelle, que son premier mouvement, l'instinctif, ne fût de l'en faire profiter. Elle était comme ces bons noceurs attardés à des soupers de nuit, qui, le bras entré jusqu'au coude en un corsage complaisant, raflent de l'autre main, par la débandade des assiettes, les noisettes et les petits fours qu'ils rapporteront à Madame. Voilà. Et elle trouvait aussi des paires de gants, des bas brodés, des souliers neufs, des choses qui la faisaient belle, quoi !… poussées sur elle comme des champignons, par l'intervention du Saint-Esprit.

Donc, cette fois encore, elle avait eu la main heureuse.

Double trouvaille !… Pour elle, un chapeau canotier qui égayait, jusqu'à la rendre délicieuse, sa laideur de vaurienne futée, lui faisait une frimousse à en mourir de rire ; pour lui, le sous-sol de la *Pie-Borgne*, un de ces cabarets à pianos où se vient ébattre, le soir, la jeunesse un peu turbulente de Montmartre.

– Diable ! fit le musicien, lorsque la petite, d'un mot, l'eut mis au courant de la situation.

Ses fureurs étaient tombées, et il restait, lui, l'œil en dedans, ouvert sur de mystérieuses songeries. Pour cet homme plein d'ingénuité, venu au monde sans appétits et qui n'avait plus de besoin pourvu seulement que ses orgueils pussent se regarder dans la glace, c'était, ces cent sous par jour, la timbale enfin décrochée ! Mais à peine il la saisissait, qu'il cherchait déjà de quelle huile il pourrait bien s'oindre les mains, afin qu'elle lui glissât des doigts, ayant pour mission dans la vie de la caresser à rebrousse-poil, d'interpréter la logique du côté que ce n'était pas vrai, et de faire précisément le contraire de tout ce qu'on espérait de lui.



Cozal comprit que sa présence ne pouvait que contrarier les élans d'une réconciliation obligée.

Il se retira par discrétion.

II

Depuis que la clémence céleste, sous la forme d'une rencontre chez une connaissance commune, l'avait jeté aux bras de Marthe Hamiet (ceci remontait à un mois), Robert Cozal vivait comme en un rêve. Parvenu jusqu'à vingt-cinq ans sans avoir eu d'autres amours que les maigres amours bohèmes à base de coups de caprice et de camaraderies complaisantes, il était de ces êtres tout jets auxquels rien ne saurait apparaître qu'avec le grossissement outré et fugitif d'une projection lumineuse.

La tombée, dans son existence, d'une maîtresse qui en était une réellement, ayant à ses yeux adultes le charme ineffable de l'aînesse et le prestige de la femme mariée, avait déterminé chez lui une floraison de sentimentalité spontanée dont rien, jusqu'alors, n'eût fait soupçonner le germe.

Elle !… Tout, pour lui, se résumait là, maintenant. Volontiers il eût déjeuné de ses sourires, dîné du parfum de ses gants, de ses cheveux ou de sa voilette. Il avait, à la contempler, des regards où riaient les puériles convoitises d'un bébé qui reçoit ses étrennes ; à l'effleurer, des mains craintives d'antiquaire pour le bibelot précieux et rare dont la perte serait un deuil irréparable. Et ses câlineries cent fois douces, ses grâces délicates et mignardes, qu'autorisaient son air d'extrême jeunesse et sa joliesse distinguée, ses façons de s'aller nicher entre les bras et de feindre des sommeils ravis parmi la nappe d'encre des cheveux répandus, faisaient de lui un amant exquis, flattaient en Marthe ce fond de tendresse maternelle qui complique et qui purifie l'ardeur passionnée des femmes déjà mûres.

Il la trompait d'ailleurs autant de fois que l'occasion s'en présentait, mais régulièrement le mardi, avec une apprentie blanchisseuse du quartier, apportant à l'accomplissement de ce devoir la ponctualité zélée d'un employé avide d'avoir de l'avancement. Il avait, en effet, cette petite faiblesse de ne pouvoir rencontrer un jupon sans éprouver, à l'instant même, l'envie de le soulever pour voir ce qu'il y avait dessous. C'était un être délicieux, qui tenait que les femmes sont des fleurs, et qui, s'il avait pour la rose une préférence non douteuse, ne méprisait pourtant ni l'humble violette, ni l'œillet odoriférant, ni la pervenche comparable aux sombres yeux des petits chats, ni l'anthémis, qui porte collerette comme Catherine de Médicis. De même, il aimait fort le lys, à cause de sa forme élancée ; le coquelicot, à cause de sa forme épanouie ; le lilas mauve, à cause de sa couleur mauve, et le lilas blanc, à cause de sa couleur blanche. Sans doute, à la réflexion, il ne pensait pas qu'il fît bien de tromper ainsi son amie, mais non pas non plus qu'il fît mal, car le cœur n'y était pour rien, et il considérait la chose comme une façon de platonisme à rebours, qui laissait en paix ses scrupules. Point jaloux, il eût été pleinement heureux. Le malheur est qu'il l'était, justement, et au delà de toute expression, d'une jalousie de vieux tyran, qui lui portait le sang aux yeux pour une niaiserie. Il avait pour les autres l'intolérance hargneuse des gens qui ont la conscience large pour eux-mêmes, et si ses propres trahisons lui semblaient d'anodins flirtages, en revanche il traquait de criminels mystères en toute heure de la vie de Marthe, dont celle-ci n'eût pu établir l'emploi aussitôt que questionnée. Le spectre du mari – un mari de fantaisie, toujours par monts et par vaux, et que l'installation d'une entreprise gigantesque promenait depuis deux mois à travers la province – mettait une bande d'orage à l'horizon de son ciel.

Or, comme il poussait la barrière qui fermait son petit jardin, son étonnement fut extrême de voir Marthe qui l'attendait.

Marthe ?

On était mardi, pourtant.

Tout de suite il flaira une tuile. Marthe, de son côté, s'était levée, et ils marchèrent l'un à l'autre.

– Comment, c'est toi ?

Marthe répondit :

– Oui, mon chat, et avec une mauvaise nouvelle. Frédéric arrive aujourd'hui.

Ceci l'abasourdit au point qu'il en demeura pétrifié.

– Qui ça, donc ? Qui ça, Frédéric ?

Il comprit, enfin.

Le mari !…

– Oh ! fit-il.

C'est tout ce qu'il trouva. Le bleu du ciel, le vert des feuilles, la pourpre d'un cordon de géraniums qui flambaient ardents au soleil, dansaient devant ses yeux hagards. Marthe gardait un demi-sourire embarrassé. Elle risquait : « Voyons, calme-toi », quand il lui ferma la bouche durement, d'un seul mot :

– Assez !

Et elle n'insista pas, ayant prévu ce dénouement, la crise de rage aveugle et folle qui suivrait la première stupeur.

Toujours il fallait qu'elle payât la casse, si une anicroche survenait ; la responsabilité de l'imprévu rentrait dans ses attributions. Il était avec elle d'un despotisme outré d'enfant gâté et volontaire : elle le savait et le lui pardonnait comme elle lui eût tout pardonné, car elle le connaissait sans l'ombre de méchanceté, et, pourvu seulement qu'il l'aimât, elle le tenait quitte du reste.

– Arrive ! Nous avons à causer, fit Robert après un silence.

– Je te suis, dit Marthe doucement.

Des deux pièces dont se composait l'habitation de Robert Cozal et qui se montraient l'une à l'autre, par le soulèvement

d'une draperie, les treilles d'un même papier rustique, l'une servait de chambre à coucher, l'autre de cabinet de travail.

C'est en celle-ci que les deux amants pénétrèrent, Marthe la première, puis Cozal qui ramena violemment la porte et donna deux tours de clé.

– Tu ne vas pas m'assassiner, au moins ? fit, en affectant de plaisanter, Marthe qui l'avait regardé faire.

Tragique, il répondit :

– Peut-être !…

Mais comme par quelque point, toujours, perçait le non sérieux de ses exaltations, il songea soudain que sa casquette jetait dans le paysage une note fâcheuse, qu'elle jurait avec la gravité des circonstances. Il eut la vision d'Othello demandant : « Avez-vous prié Dieu, Desdémone ? » avec un chou-fleur sous le bras. Il empoigna la coiffure à pleine main, la lança sur le couronnement d'une bibliothèque XVIe siècle, dont les battants entr'ouverts laissaient voir une armée dépenaillée d'in-18.

Ceci fait :

– Misérable ! prononça-t-il en marchant les poings clos sur Marthe.

Elle demanda :

– Pourquoi me parles-tu ainsi ? Tu sais bien que je n'ai rien fait. Est-ce ma faute si mon mari revient ?

Il répondit :

– Oui, c'est ta faute !

C'était tellement exorbitant qu'elle ne put se défendre d'un haussement d'épaules.

– Tu l'as assez souhaité, ce retour ! poursuivit Robert Cozal lâché toutes voiles dehors dans les mauvaises défaites, en homme que mettent hors de lui les petites vexations de la vie, et qui n'hésite pas, faute de mieux, à demander des consolations aux douceurs âpres de l'injustice.

– Ce n’est pas vrai, dit Marthe doucement.

– Ce n’est pas vrai ?…

– Non, ce n’est pas vrai. Il faut que tu aies perdu la tête pour me poser une telle question. Moi ? Moi ? J’aurais souhaité ce retour ? alors que, le sentant obligé, imminent, voilà quinze jours que je ne vis plus ?

– Tu mens ! cria Cozal.

Elle sourit.

– Je mens !…

– Oui, tu mens ! affirma de nouveau le jeune homme, qu’énervait, sans qu’il sût pourquoi, l’extrême douceur résignée de sa maîtresse. Tu mens aujourd’hui comme tu as menti hier, comme tu as menti toute la vie ! Car elle est là tout entière ta vie : mentir et mentir encore ! Crois-tu que je ne te connaisse pas et que je me méprenne à tes airs d’ingénue ?

Elle tenta de placer un mot ; il le lui cloua sur les lèvres :

– Tais-toi ! Le son seul de ta voix suffit à m’exaspérer.

– Très bien.

Elle se tut.

Il dit :

– Ne me regarde pas ainsi !… je t’étranglerais !

Elle baissa les yeux.

– Prends garde ! fit Cozal. N’aie pas l’air de te fiche de moi.

Du coup elle eut un geste las ; elle fit un pas vers la porte.

Lui, bondit :

– Ah ! ne bouge pas !… Je te défends de faire un mouvement.

Et, d’une voix qui sonna au creux des vieilles faïences constellant le fond tendre du papier :

– Je sais parfaitement ce que tu cherches. Tu voudrais filer à

l'anglaise, ce qui couperait court à toute explication. Trop commode !… J'en veux une, moi, d'explication !

– N'ayant eu d'autre tort que celui de t'aimer avec une tendresse aveugle, je n'ai aucune explication à te fournir, répondit alors Marthe Hamiet. Tu es extraordinaire aussi, et tu me ferais sortir de mes gonds.

– Marthe !

– Oh ! tu peux faire les gros yeux. Tu t'abuses, si tu crois me faire peur. Je n'ai peur que d'une chose, c'est de reconnaître en toi l'égoïste et le mauvais cœur que depuis quelque temps je te soupçonne d'être.

– Moi un égoïste ? fit Cozal.

– C'est fort possible, dit Marthe Hamiet.

– Moi un mauvais cœur ?

– Je le crois.

Ils se regardèrent dans les yeux, et tout à coup Marthe jeta un cri l'ayant vu qui fondait sur elle.

– Mon Dieu !…

Les mains de Robert Cozal venaient de s'abattre sur ses épaules, d'un choc tel qu'il la renversa. Ses genoux plièrent ; elle tomba toute assise en les mollesses d'un sopha qui se trouvait là fort à propos pour la recevoir, et elle y demeura sans voix, ahurie de se sentir vivante, muette de la peur qu'elle avait eue, et trempée des larmes du jeune homme qui lui pleurait dessus comme un veau sanglotant :

– Tu as raison. Je suis le plus méprisable des hommes.

Ce jeune premier, à vrai dire, manquait parfois de suite dans les idées. Il voyait volontiers la vie comme en un de ces stéréoscopes automatiques, où, sous l'action d'un mouvement d'horlogerie ingénieusement combiné, se déroulent des vues diverses : Venise la Rouge, la Mer de glace, l'*Heureuse famille*

d'après Greuze, et le portrait de Léopold, qui régna sur le peuple belge. En sorte qu'à la même minute où, les yeux à l'appareil, il regardait avec horreur une Marthe perfide et traîtresse en train de se gorger d'impostures, la mécanique avait joué, abattant sur la première Marthe une Marthe deuxième manière, qui ressemblait à sa devancière à peu près comme le roi des Belges ressemblait à la Mer de glace ; une Marthe aux puretés immaculées, aux patiences inaltérables, aux doux sourires de grande sœur ; enfin une façon de sainte Marthe, à laquelle manquait seulement une auréole derrière la tête pour être une sainte très dans le train. Bien entendu, son cœur sensible en avait eu un saut de cabri ; et, instantanément, avait monté en lui tout un flot de sentiments louables. Que dis-je, un flot ?… Un mascaret ! Oui, un mascaret aux eaux lourdes, charriant trente-six choses à la fois : la reconnaissance d'avoir été aimé, l'horreur d'avoir été injuste : la crise passionnée et complexe d'un converti qui baise l'image du Sauveur après l'avoir foulée aux pieds.

– Marthe ! mon chien, mon chat, mon trésor, ai-je bien pu te parler ainsi ?… Jamais tu ne me le pardonneras ?

L'aperçu grossièrement exagéré de ses torts lui montrait, grossièrement outrées, les rancœurs de sa maîtresse. Celle-ci, cependant, bouleversée : « Mais quel enfant, répétait-elle. Mais ne voilà t'y pas un bébé ? A-t-on idée de pleurer comme ça !… Bien sûr oui, je te pardonne, gros bête ! », il demeurait inconsolable, avec de furieux hochements de tête qui persistaient à dire : « Non ! » et niaient le pardon des injures, malgré la loi et les prophètes. Un moment vint où Marthe Hamiet dut lui conseiller doucement :

– Mouche ton nez, mon petit Robert.

Il voulut bien moucher son nez, n'étant entêté que dans le remords ; mais, cette opération accomplie, il eut le soupir pesant et grave du bœuf qu'a atteint le coup de masse.

– Oh !…

C'était la jalousie, la fâcheuse jalousie, qui sournoisement

venait jeter de l’huile sur le feu et mettre son grain de sel dans la conversation.

– Toi à un autre, s’exclama-t-il. Tu seras à un autre, ce soir !…

– Mais non ! répondit pour la forme Marthe, très embarrassée.

Il lui cria : « Ne dis pas non ! », et de cet instant, sa douleur ne connut plus de bornes.

Il avait pris entre ses mains le visage jeune et doux de Marthe qui s’était accroupie entre ses genoux écartés, déjà toute en larmes, elle aussi. Avide de les voir et de les revoir, il contemplait ces yeux couleur de beau temps qui tant de fois lui avaient souri, ces lèvres qui tant de fois avaient baisé les siennes et que bientôt baiserait, hélas, une autre bouche ! À travers son chagrin trop gros, son amour lui apparaissait agrandi jusqu’à l’excessif. Et il parla, il parla longuement. En des mots qui auraient voulu être des caresses, – de ces mots que vont chercher on ne sait où les amoureux exaltés, qui grisent les femmes comme des alcools et qu’elles boivent les yeux fermés, – il dit à Marthe, folle de l’entendre, combien elle lui était chère et combien il était à plaindre ! Il évoqua le spectre des beaux jours enfuis, il rappela à quel point elle lui avait été bonne, s’accusa de l’en avoir récompensée par la plus noire ingratitude et s’en flétrit avec la dernière énergie : ceci sans que ni elle ni lui sussent au juste à propos de quoi. Chaque fois qu’un attendrissement lui revenait à la mémoire, les larmes lui revenaient aux cils en gouttelettes pressées et claires que la jeune femme aux cent coups séchait sur ses joues barbouillées.

À la fin, il déclara n’avoir aimé qu’Elle seule au monde.

– Que toi !… Tu entends bien ? Que toi !… Tu auras été toute ma joie, toute ma pensée, toute mon âme, et ma vie restera à jamais parfumée d’avoir été mêlée à la tienne un instant !

Douces et absurdes paroles !… Sur la bouche tendue de

Marthe Hamiet – fleur de chaque jour, semblable, maintenant, au cœur saignant d'un petit oiseau – il en posa, comme des baisers, les lentes syllabes murmurées à peine ; tant et si bien qu'il allait peut-être mourir pour avoir trop donné de soi, quand se décrocha de nouveau l'ingénieux mouvement d'horlogerie contenu aux flancs du stéréoscope.

Alors la farce fut jouée. Comme dit l'autre : les carottes furent cuites. Sainte Marthe fit la culbute, et, à sa place, ce fut une petite silhouette rousse, qui se tordait de rire, les jupes en l'air, au bord d'un lit, cependant que pour la punir de lui avoir tiré la langue, un jeune homme qui ressemblait à Cozal comme un frère lui chatouillait la plante des pieds. Un vaste panier de blanchisseuse empli de linge soigneusement plié parfaisait ce tableau symbolique.

À cette vue :

– Eh ! mais c'est juste, se dit l'amant de Marthe Hamiet. C'est le jour d'Anita, au fait.

Il renifla, ravala un sanglot, essuya ses yeux à sa manche.

– Allons, soyons homme, dit-il. Il faut nous quitter, ma chérie.

– Tu me renvoies ? demanda, en se relevant, Marthe que ne laissait pas de surprendre ce passage sans transition du déluge à l'accalmie.

– Je ne te renvoie pas, tu le sais bien, répondit Robert Cozal. Seulement, voilà : j'ai à faire. Il faut que je sois à midi rue… Laffitte.

Tout aussi bien eût-il pu dire : « Carrefour de l'Observatoire » ou « Boulevard de la Contrescarpe » ; ça ne lui eût pas coûté plus cher. Prudent toutefois, en ingénu roué qu'il était, il coupa court à une interrogation possible ; lui-même, il questionna :

– Donc, comme ça, c'est fini ? Jamais plus nous ne nous reverrons ?

Marthe se récria :

– Pourquoi donc ?

– Dame !…

Elle reprit :

– Nous nous verrons comme avant !… un peu moins à jours fixes, peut-être ; voilà tout.

– Bien vrai ?

– Bien vrai.

– Tu le jures ?

– Je le jure. Aurais-je jamais une heure de liberté, qu'elle ne soit pour toi, mon chéri.

Cozal, plein de gratitude, lui cria qu'elle était un chou.

– Mon roi, fit-elle.

– Mon cœur, dit-il.

À travers les pleurs mal séchés qui leur mouillaient encore les cils, les deux amoureux se sourirent. Leurs bouches, une fois de plus, s'enlacèrent, attardées sur l'ivresse de la caresse dernière ; puis, spontanément, se désunirent, afin d'arrêter, en commun, des initiales pour la poste restante. Robert Cozal prit celles de Marthe, qui prit celles de Robert Cozal : M. H. pour lui, R. C. pour elle, et, pour tous les deux, 31 !… – quantième fatal de cette journée de deuil. Ils prirent l'engagement mutuel de s'écrire tous les matins, se répétèrent que leurs deux existences étaient nécessaires l'une à l'autre, arrachèrent de nouvelles larmes à des sources qu'ils auraient eu le droit de croire taries.

Enfin, Marthe Hamiet partit.

Par la croisée de sa maisonnette, dont il soulevait le rideau, Cozal la regarda se hâter le long d'une haie de glaïeuls, qui avaient l'air de s'être mis là tout exprès pour la voir passer. Elle atteignit la barrière, qu'elle tourna. Mais il ne la perdit point tout entière, car pendant un instant encore, au-dessus des

sureaux-nains enchevêtrés de volubilis, de capucines et de pois de senteur, qui enfermaient son petit jardin, l'isolaient de l'allée commune de la villa Bon-Abri, il vit glisser, ainsi que des fleurs animées, les bleuets et les coquelicots du chapeau de celle qu'il aimait.



Il était temps qu'il fût seul.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées depuis le départ de Marthe Hamiet que, de nouveau, s'ouvrit la porte du pavillon, laissant voir, sur un fond de verdure, la blanche camisole, le jupon rapiécé et les savates à images d'Anita la blanchisseuse.

Sans même se donner le temps de déposer son panier :

– Quien ! C'est donc q'vous avez pleuré ? fit cette enfant couverte de taches de rousseur et dont les cheveux, parfaitement splendides mais huilés comme des essieux, présentaient l'acajou verni des châtaignes au mois de septembre.

Cozal se dit :

– J’ai été bête. J’aurais dû me bassiner les paupières à l’eau fraîche.

Il ne s’attarda cependant pas en d’inutiles dénégations.

Pris la main dans le sac, il avoua :

– J’ai pleuré, c’est vrai.

Elle reprit :

– En voilà une affaire !… Pourquoi que vous avez pleuré ? C’est-y qu’on vous a fait quéque chose ?

– Euh… répondit-il, oui et non. C’est-à-dire que… Enfin voilà : depuis une heure je cherche ma casquette, je ne peux pas me rappeler où je l’ai mise.

Cette explication insensée déchaîna chez Anita, d’abord changée en statue de sel, des transports d’allégresse, qu’il partagea, d’ailleurs. Seulement, comme il s’était levé, et que, pressé de changer la conversation, il commençait, tout en rigolant, à venir lui rôder près des jupes, elle se rembrunit soudain.

Car le programme ne variait jamais avec elle, personne pauvre mais honnête, qui, pas une fois, ne s’était résignée au sacrifice de sa vertu sans l’avoir défendue chèrement pendant au moins cinq minutes. C’était d’abord l’étonnement, l’œil effaré d’une niaise qui ne sait pas ce qu’on lui veut ; venait ensuite l’indignation, mère des exclamations bruyantes et des menaces coutumières aux petites blanchisseuses de « le dire à Madame en rentrant ». Le tout s’achevait au bord du lit, bien entendu, mais non point sans qu’elle appréciât, la tête régulièrement secouée du même hochement mélancolique :

– Eh ben vrai, alors ; c’est du propre !

Nous devons d’ailleurs déclarer, pour l’excuse de cette pécheresse, qu’on l’eût menée à l’assassinat sans l’ombre d’une hésitation, rien qu’en la menaçant à demi-mots d’une chatouille sous la plante des pieds. Le respect de cette partie de son être,

extraordinairement délicate, il faut croire, avait fini par devenir chez elle une manière de hantise : au point qu'il suffisait à Robert Cozal, lorsqu'elle avait jugé à propos de faire sa poire et de rechigner sur la bagatelle, de prononcer gravement : « La plante !… » en élevant vers le ciel l'index du justicier, pour qu'elle jetât les cris aigus d'un marmot braillard et poltron devant lequel on a évoqué l'ombre farouche de Croquemitaine. Il le savait et ne laissait pas que d'exploiter cette infirmité morale, avec quelque indiscrétion.

Aussi n'eût-il garde d'y faillir, ce fatal trente et un août, cet exécré trente et un août qui l'atteignait si cruellement au plus sensible de ses affections. Feignant avoir vu l'apprentie lui faire sournoisement « j't'en ratisse » :

– Ah ! tu m'en ratisses ? cria-t-il. Ah ! tu manques à la déférence ?… La plante ! ! ! la plante ! ! ! la plante ! ! !

L'autre, en entendant parler de plante, lâcha son panier et se trotta, affolée à l'idée de ces doigts qui menaçaient de venir lui grignoter les pieds comme une bande de petites souris. Le jeune homme lui donna la chasse, la rejoignit en un angle de la chambre, où elle s'affala bruyamment, masse grouillante, hurlante, bafouillante, qui battait l'air de ses jambes et de ses bras, protestait de son innocence et s'insurgeait contre l'iniquité du châtiment qui l'attendait. Cozal, lui, jouait l'inexorable.

– Point de pitié pour les insolentes qui font « Je t'en ratisse » aux personnes, répétait-il. D'ailleurs, il n'y a plus rien à faire ; le tribunal a prononcé la peine.

Enfin, pourtant, il désarma.

Érigé en Cour suprême, il rendit un nouvel arrêt confirmant, quant au fond, le jugement du tribunal de première instance, mais ajoutant qu'eu égard aux antécédents de la coupable et aux remords dont elle témoignait, il y avait lieu de lui appliquer le bénéfice de la loi Bérenger. Ensuite de quoi, ce magistrat, dépourvu de toute vergogne, réclama le prix de sa clémence.

III

Deux jours plus tard, par la plus délicieuse des après-midi – l’arrière-saison a des clémences, elle aussi – Robert Cozal vint s’attabler à la terrasse du Cardinal. Il revenait du bureau de poste où on lui avait remis, sous pli clos, une lettre de Marthe Hamiet, si délicieuse, en vérité, si débordante de sincérité et de tendresse, qu’il en était encore malade d’émotion. Il avait donc résolu d’y répondre sans plus tarder, et, s’étant fait apporter de l’encre et un cahier de papier à lettres, depuis déjà un instant il demandait aux lointains du boulevard la fin d’une phrase récalcitrante, quand il distingua tout à coup, parmi une houle confuse d’autres chapeaux et d’autres jupes, une jupe noire parsemée de pois blancs bien connue et un chapeau non moins connu, de paille blonde où se hérissaient, pareillement en un champ de blé mûr, des bleuets et des coquelicots.

Il pensa si haut : « Mais c’est Marthe !… » qu’un monsieur, assis non loin de là, en avala son vermouth de travers. Un moment le soupçon lui vint d’une de ces aberrations de l’œil, propres aux gens que persécute la hantise d’une idée fixe, qui font retrouver vingt fois par jour sur des visages inconnus les traits du mort bien-aimé descendu au tombeau la veille. Mais non, point de chimères, c’était Marthe ; et, auprès d’elle, un de ces hommes dont le visage, la tournure, la démarche, la manière de porter le chapeau sur l’oreille et le pardessus clair sur le bras, sont comme une souriante action de grâce rendue au Seigneur Notre Dieu, pour l’immense bonté qu’il a eue de les faire venir au monde.

Cette apparition inattendue le jeta au violent soubresaut d’un monsieur qui reçoit une gifle. Le sang lui afflua au cœur,

et sur ses joues décolorées la haine pointa et s'élargit en jaunes boueux de macadam. Une révolte, une révolte telle qu'il fut obligé de mordre à même afin de ne pas la crier, l'exaspéra brusquement contre ce voleur de maîtresse, contre Elle aussi, venue se placer sur son chemin, tout exprès, avec cette rage où elles sont toutes, sitôt qu'elles ont pris un amant, de le faire voir à leurs maris.

Tout de suite il arrêta une ligne de conduite : se montrer à l'égard d'Hamiet inconvenant d'abord, puis grossier ; l'amener à une parole de trop et la relever d'une paire de claques : d'où échange de témoins, rencontre inévitable, et la peau, enfin obtenue, d'un personnage exécré. Ce n'était pas très romanesque, ce l'était seulement un petit peu. N'importe. Enchanté de son projet, il fourra dans sa poche sa lettre et regarda à droite avec beaucoup d'indifférence, tout en guettant, du coin de l'œil gauche, la venue vers lui de la jupe à pois blancs d'où débordait, par en dessous, un délicat soulier de cuir jaune.

La fusion eut lieu.

– Bonjour.

Le jeune homme fut vraiment remarquable lorsqu'il s'éveilla en sursaut à la pression du doigt de Marthe Hamiet sur son bras.

– Chère madame !… Ah bien, voilà une surprise !

Marthe souriait.

Elle fit les présentations :

– Monsieur Frédéric Hamiet. – Monsieur Robert Cozal.

Cozal, fidèle à son petit plan, décida d'ouvrir les hostilités en ne rendant pas à Hamiet le coup de chapeau que celui-ci ne pouvait manquer de lui abattre. Malheureusement, Hamiet ne lui abattit aucune espèce de coup de chapeau.

Simplement :

– Cozal !… cria-t-il ; comment, c'est vous qui êtes Cozal ?

Cozal, désorienté un peu, confessa être cette personne ; sur quoi Hamiet se répandit en divagations enthousiastes.

– Ah ! mon cher !... Eh bien, elle est bonne !... j'allais justement vous écrire de venir dîner à la maison !... Vous savez que ma femme est amoureuse de vous ?

– Permettez...

– Ma parole d'honneur !... Elle n'a que votre nom à la bouche. C'est Cozal par ci, c'est Cozal par là !... Je n'entends plus que ça depuis mon retour. Sérieusement, je crois qu'elle est pincée. – Tu es pincée, hein, Marthe ; ça y est ? Dis la vérité, va ; dis-la ! Dis-la donc, puisque je t'autorise.

Il la poussait par taquinerie.

Marthe, qu'il impatientait et dont ces facéties de commis-voyageur choquaient les réserves bourgeoises, le pria sèchement de finir.

– Tu m'ennuies !

Le claquement de lèvres agacé qu'elle lui jeta avec le mot eut pour effet de le mettre en joie. Sur ses dents de puissant lévrier, visiblement brossées à tour de bras, s'ouvrit, ainsi qu'une large fleur, le rire sonore de ce beau garçon. Il dit alors qu'on allait faire connaissance en buvant un verre de bière, et, tandis qu'il rouait de coups la tôle du guéridon pour avoir des sièges et des bocks, Cozal, sentant pousser en soi le germe des amitiés qui seront profondes et résistantes, songeait : « Il est rigolo. Ça a l'air d'un bon vivant ».

– Et comme ça, questionna-t-il, quand le garçon eut apporté les consommations commandées, vous voilà de retour à Paris ?

– Oui.

– C'est sur pied, votre machine ?

Il faisait allusion à l'affaire des *Petites Commandites*, cette entreprise dont la difficile mise au point avait, deux mois, projeté Hamiet de villes en villes, de trains en trains, de bateaux en bateaux.

Celui-ci eut le vague geste qui écarte les futilités.

– Peuh !… j'ai lâché !

– Comment, lâché ! s'écria Cozal très surpris.

Hamiet entra dans des explications :

– Ça m'embêtait.

Il y eut un instant de silence. Le jeune homme attendait la suite.

Rien ne venant :

– Tant pis, fit-il. Je connaissais votre projet : madame m'avait mis au courant. Je trouvais ça assez curieux, moi, cette idée de commanditer l'infime commerce, le marchand de marrons ou de mouron ; le commissionnaire du coin ou le négociant en oublies ; d'avancer à l'un son crochet, à l'autre sa poêle à rôtir ; à celui-ci sa charrette, à celui-là son tourniquet ; et de prélever ensuite un équitable tant pour cent sur les profits réalisés : bénéfices minuscules, c'est vrai, mais qui, multipliés au cube, eussent fini par faire des sommes.

– Eh ! dit Hamiet ; rien du tout ! le jeu n'en valait pas la chandelle. Puis, j'ai plusieurs autres idées.

Marthe eut un étrange sourire.

– Et allons donc ! s'exclama-t-elle. Le contraire m'aurait étonnée !

De même la mission d'un arbre fruitier est de porter des noix, des cerises ou des pêches, de même la mission d'Hamiet était de porter des idées, – toujours inapplicables, c'est vrai, mais toujours originales, puisées aux sources, aux seules sources, d'une imagination délicieusement absurde.

Filles timbrées d'un père qui avait reçu une fêlure, elles possédaient au plus haut degré, comme lui-même, le don précieux de faire illusion, de charmer par leur bonne grâce, de séduire par leur nouveauté, et de convaincre enfin les gens par

leur ardente foi en elles autant que par leur RAISON D'ÊTRE, étonnamment apparente. Elles sonnaient à ce point l'or comptant qu'on leur faisait crédit sur la mine, tout de suite. Seulement, priées de s'exécuter, rien de fait ! Ce n'était plus le jour. Que de millions avaient dévorés leurs quenottes, depuis une dizaine d'années qu'Hamiet infestait Paris, la province et l'étranger de son ingéniosité sans seconde !

Il est de ces blondes fiancées, aux yeux doux, aux lèvres de roses, qui, le soir venu de leurs noces et tandis que l'heureux époux se ronge les poings d'impatience, dégrafent leurs corsets, laissent tomber leurs jupes, et lèvent leurs chemises sur… une jambe de bois.

C'était précisément l'histoire des idées de Frédéric Hamiet. Elles aussi avaient les yeux doux, elles aussi avaient de roses lèvres, et des cheveux abondants, et des hanches en amphores, et des sourires faits pour ravir, et des regards faits pour troubler. Oh ! ce n'est point à mettre en doute : elles avaient toutes les perfections ; – à cela près, naturellement, de cette jambe, de cette sacrée jambe, soudain révélée à l'horreur de l'épouseur désenchanté, au moment qu'elles levaient la chemise.

Car elles en trouvaient toujours, des épouseurs ; on avait beau être prévenu, tout le temps on se laissait pincer à l'inédit de leur séduction, à l'étrangeté mystérieuse et inattendue de leur charme. Puis, Hamiet apportait tant d'art dans la façon de les présenter !… Non, certes, l'ignoble art du camelot expert à ameuter la foule en charbonnant sur le trottoir trois petits poissons enlacés, mais cet art de la persuasion, fruit des convictions généreuses et des emballements aveugles, dont ont le secret les personnes qui ont trouvé le mouvement perpétuel et les portières qui font l'éloge de leur fille élève au Conservatoire. Sa science vraiment incomparable à étaler ses projets n'était pas sans quelque ressemblance avec celle de ces habiles étalagistes dont éclate le bon goût, en couleurs

voyantes, aux glaces de grands magasins. Très fort dans la démonstration de besoins qui n'existaient pas, qu'avait seule créés de toutes pièces son imagination perpétuellement en couches, et dont il parvenait cependant à faire hurler l'évidence, il se montrait plein de génie dans la théorie des remèdes à apporter, établissant par A + B, non seulement le « pourquoi » de leur efficacité non douteuse, mais encore le « parce que » de leur opportunité urgente. Il avait alors des paroles qui tuaient l'objection dans l'œuf, des arguments qui jetaient des feux de pierres précieuses, prêt à se battre pour ses thèses comme un père se bat pour ses filles. L'insanité, toujours acceptable, de ses vues, apparaissait avec la majestueuse grandeur de la Vérité Première à cet homme d'une entière bonne foi, coupable en tout et pour tout de ne pouvoir fixer sa pensée ; de laisser sottement croupir dans le paradoxe, ou se décomposer dans le grotesque, des idées qui ne demandaient qu'à éclore ; de ne savoir, enfin, résigner son esprit aux lenteurs de la gestation.

Cette fois il partit en campagne contre le mode de publicité en usage dans les journaux, qu'il déclara niais, illusoire, bon seulement à pressurer la crédulité des naïfs. Il s'étonna que des gogos osassent encore lâcher cent sous pour noyer un nom, une enseigne, en cette inextricable botte de foin : la quatrième page d'un journal.

– La quatre !…

Il s'esclaffa :

– Disons des choses sérieuses. Est-ce que jamais la pensée vous est venue d'y jeter le moindre coup d'œil ? – Et je dis « un jour », notez bien !… je dis « une fois par hasard », en une heure de désœuvrement ?

Cozal reconnut qu'en effet… Mais Hamiet ne lui laissa pas le temps de placer un mot.

– Eh bien ! vous vous appelez Légion ! déclara-t-il. Sacrédié, cela crève les yeux !…

Là-dessus, il but une gorgée de bière, et prit violemment au collet la réclame dite « Faits Divers », qu'il reconnut bonne en soi, vu son chic à ouvrir le piège sous le pied du lecteur confiant, et à capter l'attention par des titres sensationnels : « LE PHILANTHROPE DU BOULEVARD MAGENTA » par exemple, ou « UN GÉNÉREUX BIENFAITEUR », ou « UNE ACTION À SIGNALER », et cætera, et cætera.

– Mais quoi ! poursuivit-il, ça commence à ne plus prendre. La mèche est déjà éventée. Le lecteur n'a pas lu six lignes qu'il devine le dessous de la carte et envoie le journal au diable, avec l'agacement vexé d'un monsieur qui a failli prendre une vessie pour une lanterne, une limande pour une sole. Si bien que c'est devenu la lutte entre le marchand de ci ou de ça qui persiste à crier : « J'en vends ! » et le public, entêté, lui, à répondre : « Je n'en sais rien ! » Ça peut durer longtemps, dans ces conditions-là. Alors quoi ? Car, enfin, le principe de la publicité n'est pas à discuter une seule minute ; et si je veux bien, à la rigueur, me servir de votre purgatif…

– Mon purgatif ! interrompit Cozal. Quel purgatif, je vous prie ?

– Le purgatif dont je suppose, pour le besoin de ma démonstration, que vous êtes l'inventeur et le dépositaire, répondit Frédéric Hamiet. Donc, si je veux bien user de votre purgatif, c'est à la condition que vous commencerez par me dire : « Le purgatif Robert Cozal se distingue de tous les autres en ce qu'il leur est supérieur ou par ceci ou par cela. »

Faute de pouvoir faire autrement, Cozal acquiesça de la tête.

– Bien sûr, fit-il, c'est évident.

Au fond, il était embêté d'avoir été représenté comme l'inventeur d'un purgatif, même hypothétiquement et pour le plus grand bien d'une saine cause à défendre, en présence de la femme aimée. Mais, enfiévré de théorie, Hamiet ne lâchait pas le morceau. Parti de ce point initial : « Le purgatif Robert Cozal », il en revenait éternellement au purgatif Robert Cozal : ainsi un maître de conférence lancé dans la démonstration d'un

théorème géométrique, ramène tout à la perpendiculaire A’ B’, abaissée sur l’hypoténuse du triangle ABC.

Aussi bien l’abaissa-t-il, la perpendiculaire A’ B’, sur l’hypoténuse du triangle, car il ne détestait pas emprunter aux sciences exactes les images dont il usait : procédé assez en honneur chez les personnes qui ont coutume de proclamer le contresens, et dont on ne saurait glorifier en termes suffisamment pompeux les considérables avantages. Rien de bon pour forcer l’attention et déterminer la confiance d’un auditoire récalcitrant, comme l’évocation, faite en temps utile, du principe d’Archimède, des lois de la pesanteur, ou de l’action rapide des acides sur la teinture de tournesol. Ne faudrait-il pas être doué, en effet, d’une obstination peu commune pour nier l’excellence d’une ânerie basée sur des règles immuables, et celui-là ne serait-il pas un grand fou, qui persisterait dans son erreur alors qu’on aurait pris la peine de la lui prouver par 9 ?

Hamiet ayant trouvé le moyen de restituer le principe vital à la publicité mourante, procéda de la thérapeutique pour établir, avec tout l’éclat désirable, le bien-fondé de sa doctrine.

– Je prends un exemple : l’aloès, qui est le fond de votre purgatif. L’aloès est un amer. Bien. Le palais le plus aguerri n’en saurait supporter la saveur détestable ; c’est une affaire entendue. Or, à l’aide de quel subterfuge lui imposez-vous cependant cette médication salutaire, dont les effets bienfaisants se sont affirmés des centaines, des milliers et des millions de fois ? – En l’enfermant…

Ici, il s’interrompit, inclina du buste vers la table, puis, d’un doigt qui hachait la phrase :

– … en l’en-fer-mant dans des pi-lu-les !… dans des pilules à base de sucre, dont le goût flatte le malade et excite sa friandise. Eh bien ! c’est par le même système que j’entends contraindre le lecteur à une lecture qu’il exècre.

– C’est-à-dire ? demanda Cozal.

– C’est-à-dire que, délicatement, j’enveloppe ma publicité

d’un lit de sucre agréable au goût, en l’englobant par granules insensibles dans la partie du journal qui vise le plus directement la curiosité du public. – Vous ne saisissez pas ?

– Mon Dieu…

– Vous ne comprenez pas que c’est la carte forcée ?… Le médicament imposé, qui passe quand même, sans haut-le-cœur, à la faveur d’une chatterie ?

Il eut la moue agacée d’un illuminé incompris.

– C’est cependant bien simple, que diable !

Un journal traînait à portée de sa main. Il l’attira et le déploya.

– Je prouve, dit-il.

Et, simplement, avec la souriante aisance d’un père qui présente dans le monde sa fille bossue, borgne et bancale, en demandant : « N’est-elle pas charmante ? », il improvisa ce qui suit :

QUESTION DU JOUR

Il est question d’une demande en autorisation de poursuites contre M. Jaurès à raison de son attitude lors des dernières grèves de Carmaux. Bien que rien ne soit encore certain, nous croyons pouvoir affirmer que s’il est une infirmité désagréable, c’est, à coup sûr, la constipation. Espérons que cette nouvelle se confirmera et que satisfaction sera donnée à l’indignation du pays.

Est-il rien de plus scandaleux que l’immunité dont semblent jouir certains de nos représentants ? Nous l’estimons des plus préjudiciables aux intérêts du gouvernement, de même qu’à son prestige. Aussi bien est-elle la source d’une foule d’accidents, tels que l’Hémiplégie, la Paraplégie et l’Ataxie locomotrice. Le Journal des Débats d’hier le constatait dans un article plein de bon sens, tout en prenant le soin de reconnaître qu’il y a, à l’heure actuelle, une impression de détente générale et un retour à la confiance, dû en partie à l’énergique attitude de M. le Ministre, Président du Conseil.

En pourrait-il être autrement ? La constipation, en effet,

dénature la fermentation stercorale : d'où absorption de matières capables de déterminer des désordres dans le fragile organisme humain. Nous partageons complètement, sur ce point, l'avis du Journal des Débats, mais nous prétendons qu'il convient aux dépositaires de l'autorité de protéger la sécurité publique et d'imposer à tous le respect de la Loi. Il importe donc de la combattre avec la plus grande énergie. C'est le but que se propose d'atteindre, et qu'atteint le purgatif Cozal.

Il est fâcheux, en effet, de voir un personnage que ses concitoyens ont honoré de leur confiance, se livrer à de détestables provocations et exciter parmi le peuple les haines les plus sauvages et les passions les plus violentes. Ajoutons qu'il est à la portée de toutes les bourses, et qu'on le trouve dans toutes les pharmacies au prix de 1 franc la bouteille.

Là-dessus, ayant terminé, Frédéric Hamiet dit :

– Voilà.

Autour de la planchette de bois qui le maintenait grand déployé, comme une hampe son drapeau, il emmaillota le journal dont il venait de se servir.

– Hein ? fit-il à ses auditeurs d'une voix où s'épanouissait la légitime fierté de soi-même ! Voilà qui est nouveau et bien fait ! et je crois que ça y est un peu, cette affaire-là !

– Eh eh ! dit simplement Cozal, gardant une prudente réserve.

Mais Marthe :

– Tu te moques de nous, je pense ?

Hamiet s'étonna :

– Qui ? Moi ? Non.

– Non ? reprit Marthe. Ainsi, c'est gravement, c'est sans rire, que tu viens demander notre avis ? Tu ne vois pas que cela est grotesque ? d'une bouffonnerie à faire hurler ?

Elle s'emportait, révoltée dans son instinctive droiture, dans

la logique rationnelle de ses vues un peu terre à terre ; heureuse aussi de l'occasion qui s'offrait de livrer l'homme qu'elle n'aimait pas à la moquerie de celui qu'elle aimait. Et quand elle eut déversé tout son fiel, s'écriant : « Tu ne vois pas qu'un article pareil serait du jour au lendemain l'effondrement du journal qui aurait eu la folie de l'insérer ? », Hamiet parut frappé tout de même.

– Tu crois ? fit-il. Au fait, tu as peut-être raison.

Puis, pleinement désintéressé, en grand seigneur qui a le moyen de jeter l'argent par les fenêtres :

– Ça m'est bien égal, du reste ; ce ne sont par les idées qui me manquent.

Parole marquée au sceau même de la vérité, ainsi qu'il le prouva sur l'heure en révélant à l'ahurissement de Cozal le projet par lui caressé de se mettre commis-voyageur en Littérature Française.

Cette déclaration dépassait les espérances du jeune homme.

Hamiet développa sa pensée :

– Mon cher, nous vivons en un temps où les gens, systématiquement, ne veulent pas faire le métier qu'ils exercent. Tenez, il y a, de par les rues, des messieurs pauvrement vêtus qui se promènent, un sac sur l'épaule, en criant : « Habits ! Habits !… Avez-vous des habits à vendre ? » Appelez-en un, et présentez-lui un paletot. L'homme examinera le paletot avec une attention recueillie ; il en ébranlera les boutons, il en inspectera les coutures, après quoi il vous demandera : « Vous n'auriez pas plutôt des bottes, une casserole ou de vieux papiers ? » Pourquoi ? Pour la raison bien simple que sa mission dans l'existence étant de revendre à bénéfice de vieux vêtements qu'il a achetés, il ne veut trafiquer que des choses étrangères à sa profession. Autre exemple. Le marchand de journaux est un homme qui conquiert centimes par centimes son pain et celui de ses enfants. Il semble donc que tous ses calculs devraient tendre à l'amélioration de sa condition trop

humble, par conséquent à multiplier du même coup la vente des feuilles publiques, bases de son commerce, et les centimes, fruits de ses peines. Voilà un raisonnement frappant, n'est-il pas vrai ! un raisonnement élémentaire ? d'une logique faite pour éblouir la jugeote d'un enfant de cinq ans ? – Oui, eh bien, fondez un journal et essayez de le lui faire vendre ; essayez-y un peu, pour voir !… Vous n'aurez pas placé vingt mots, qu'il se dressera, indigné, et qu'il vous chassera de son kiosque !… Parfaitement !… Et avec un fouet ! comme Jésus, à Jérusalem, chassa les marchands du temple. Pourquoi ? Parce qu'imprudemment vous aurez voulu contribuer à l'extension d'un négoce qu'il exerce mais n'accepte pas, et que, créé pour vendre des journaux, il aspire à vendre de l'huile, du vermicelle, des bouchons, en un mot des choses n'offrant aucune parenté, même lointaine, avec la branche d'industrie qu'il a… – remarquez bien ceci – VOLONTAIREMENT ADOPTÉE !… C'est en vertu de la même loi que nous voyons avec surprise les charbonniers vendre du vin, les merciers vendre de la papeterie, les marchands de couleurs vendre des boutons de portes, des lampes à pétrole et de la poudre à punaises. C'est une chose connue de tout le monde que les garçons de cafés sont professeurs de courses, et je vous mets au défi, sur dix cochers de fiacres, de n'en pas trouver neuf qui soient marchands de chiens… Eh bien, il en est de l'éditeur exactement comme du marchand d'habits : contraints par la force des choses d'acheter, l'un de vieux vêtements, l'autre de la littérature, ils se rencontrent sur ce même terrain : l'idée d'acheter des casseroles !… Ah ! cela est vraiment curieux et l'imbécillité des hommes est amusante vue de tout près ! – Cependant, à la lueur des lampes et sous les lambris des mansardes, des jeunes hommes pleins de talent entassent des feuillets de copie ! Peine perdue ! l'éditeur ne les éditera pas, car son devoir, son rôle, sa tâche, seraient justement de les éditer ! En vain, ils lui démontreront les mérites de leur marchandise ; en vain, comme je ne sais plus quel personnage de je ne sais plus quelle opérette, ils lui corneront aux oreilles :

Voici ma fille, elle est jolie ;

Voici sa dot, elle est en or.

– « Je n’en veux pas ! répondra l’éditeur, opiniâtrement insurgé contre sa propre raison d’être.

– « Prenez mon ours, sacrebleu !

– « Non !

– « Je vous l’abandonne à vil prix !

– « Non !

– « Prenez-le pour rien, alors !

– « Je n’en veux pas ; je vous dis ! Non et non ! »

Eh bien, il y a là un vice qu’il est urgent de réformer. J’ai donc imaginé ceci : je vais trouver sous ses lambris l’homme de talent, dont je vous parle, je lui achète honnêtement cinq cents francs, à mes risques et périls, l’œuvre qu’il eût cédée pour rien, et devenu l’intermédiaire entre l’auteur – qui me bénit ! – et l’éditeur, que je persuade à l’aide de mon éloquence – là est la difficulté mais en même temps la raison d’être et le côté large du projet ! – je deviens, moyennant vingt-cinq louis, seul propriétaire d’un ouvrage qui peut très bien me rapporter cent ou cent cinquante mille francs, par la raison que je dois, un jour, forcément, logiquement, inévitablement, mettre la main sur la poule aux œufs d’or ! Cela ne crève pas les yeux d’évidence ?

Il posa la question, et, d’un geste élargi qui prenait le globe à témoin, il y répondit sur-le-champ. Son rire sonore saluait des victoires certaines.

– Vous verrez, mon cher ! vous verrez !

Là-dessus, à propos de rien, sans même se donner la peine de chercher une transition, il conta qu’il avait trouvé un truc vraiment épatant pour le lancement d’une pommade contre les affections du cuir chevelu.

Il expliqua :

– Le boulevard. Cinq heures. La vie parisienne bat son plein dans la joie d'une belle fin de journée. Tout à coup, une auto fait halte, un bolide en jaillit, que semble avoir projeté la détente d'une catapulte. C'est un homme aux mains folles. De sa bouche, dont l'huis béant évoque le guerrier hurleur du groupe de Rude, là-bas, à l'Arc de Triomphe, une vocifération s'échappe : « Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! », et vers la Madeleine que baigne l'or du couchant, pareillement une flèche, il file ! La foule s'écarte devant lui, s'efface sur son passage, s'élance sur ses traces. Et qu'est-ce que c'est ? Et qu'est-ce qu'il y a ? Et on ne sait pas ! On parle de vol, de séquestration, d'entôlage. « C'est une louffetingue qui s'est trottée », affirme un petit télégraphiste. Un petit pâtissier assure : « C'est un monsieur que sa rombière y a foutu du vitriol. » Lui, la foule aux talons et les talons aux fesses, va de l'avant, dévore l'espace : « Arrêtez-la ! Arrêtez-la ! » Par le travers de la chaussée où les multicolores autos s'entrecroisent comme des projectiles, toujours suivi d'un flot humain dont l'impérieux besoin de savoir l'emporte sur l'instinct de prudence, il se précipite les bras hauts, et aussitôt, d'un même mouvement spontané qui les rejette d'avant en arrière, les mécaniciens effarés ont contrarié leurs « directions »,



mêlant le concert de leurs blasphèmes aux plaintes suraiguës de leurs freins… N'importe ! vers le but mystérieux, vers l'énigmatique mission, il poursuit sa course affolée. La rue Daunou, qui l'a reçu de la rue Scribe, le restitue à la rue Édouard-VII qui le renvoie à la rue Cambon. Il court, il court, le furet !… Un banc se présente. Déjà il l'a escaladé ; et, des hauteurs de ce perchoir, la main en visière sur les yeux, fouillant les lointains du boulevard : « Mais arrêtez-la donc ! Mais arrêtez-la donc ! Arrêtez-la donc, nom de Dieu ! » Du coup, à l'unisson, la foule : « Qui, à la fin ? Qui ? » hurle-t-elle.

Lui, alors : « Qui ? La CHUTE DES CHEVEUX ! ! ! » Et soudain apaisé, cependant qu'arrachés aux ténèbres de ses poches des centaines de prospectus planent au-dessus des fronts du vulgaire comme des feuilles de marronniers par une bourrasque d'automne : « Messieurs, trêve de plaisanterie ! l'heure des choses sérieuses a sonné ! Le merveilleux produit que je viens soumettre aujourd'hui à votre haute compétence… »

Cozal en pleurait !… Marthe elle-même, prise au piège, ne put retenir un éclat de rire qu'elle désavoua aussitôt, tant bien que mal, d'un léger haussement d'épaules, tandis qu'Hamiet vengé, le triomphe goguenard, la questionnait sur le ton d'une respectueuse sollicitude, s'informait « si Madame, cette fois, avait marché oui ou non », « si elle voulait bien l'honorer de son approbation pleine et entière », « si elle n'avait pas à soumettre quelque observation judicieuse, quelques-unes de ces fines critiques dictées par la sagesse même, dont elle possédait le secret » ; toutes choses qui se moquaient d'elle, un peu, mais si gaîment, si gentiment, qu'il eût fallu avoir bien mauvais caractère pour leur en garder rancune.

Hamiet, d'ailleurs, tout en blaguant, venait de tomber en arrêt devant l'horloge pneumatique qui montrait l'heure aux boulevards, de son cadran à double face.

– Diable ! s'exclama-t-il, cinq heures et demie, bientôt ! C'est l'instant de réintégrer. En route, Marthe ! Nous sommes en retard.

Puis à Cozal :

– Il n'est, reprit-il, si bonne société qui ne se quitte, comme disait François Ier en flanquant ses chiens à l'eau, mais nous n'en resterons pas là, je pense.

– Je l'espère bien ! dit l'autre.

Hamiet poursuivit :

– Je n'ai pas une minute à moi tous ces jours-ci, mais un soir de la semaine prochaine, il faut que vous veniez dîner à la maison ; en copain, sans cérémonie. Cela colle ?

Cozal s'inclina :

– Bien aimable. Merci. Cela colle. J'accepte avec grand plaisir.

– À la bonne heure ! Un petit bleu le matin pour le soir, cela suffit ?

– Absolument.

– All right ! À bientôt, en ce cas.

Sous l'ombre du guéridon, la main de Cozal, depuis un instant, était venue retrouver celle de Marthe. L'insensible pression de ses doigts sur les doigts gantés de la jeune femme fut un adieu tendre et discret ; mais en même temps, de sa dextre énergiquement secouée, il répondait au shake-hand affectueux de son nouvel et déjà vieil ami. Entre la femme et le mari, son cœur, conquis, se partageait. Peu s'en fallut, quand, sous ses yeux, le couple se fut perdu par les éloignements du boulevard, que le mot de Quasimodo lui vint aux lèvres :

– Tout ce que j'aime !

IV

Le lundi est arrivé, et, juste, Frédéric Hamiet, qui n'a mis le pied hors de chez soi depuis son retour à Paris, est sorti dès le thé du matin, ce jour-là.

– Ouf ! fait Marthe.

Anxieuse, à demi couchée sur le garde-fou de la fenêtre, elle l'a regardé s'enfoncer, décroître, disparaître enfin dans l'agitation de la rue.

– Louise !

La femme de chambre apparaît.

– Mon toquet de paille d'Italie, Louise, et ma jupe de serge bleue.

– Madame sort ?

– Je sors, oui, une heure.

– Le déjeuner comme d'habitude ?

– Comme d'habitude, certainement. Si par hasard monsieur était de retour avant moi, je serai ici à midi.

Ainsi parle Marthe Hamiet les dents serrées sur l'épingle de son chapeau, et qui, les mains activées à nouer derrière sa nuque les bouts flottants de sa voilette, mire ses coudes dans le cadre haut de l'armoire à glace.

– Eh bien, je me sauve.

– Madame ne prend pas son ombrelle ? Il fait un temps magnifique.

Mais Madame n'a pas entendu ; Madame déjà est loin ;

Madame court chez son ami. Comme, depuis tantôt dix jours, elle ne l'a pas embrassé, elle se réjouit de l'embrasser enfin, et elle rit d'aise, à l'avance, derrière le tissu de sa voilette. Celle-ci, de tulle blanc, où s'espacent des mouches, lui colle étroitement aux joues, la défigure à la fois et la fait jolie à ravir, les yeux allongés en Chinoise, et le bout du nez troussé un peu.

Paris, le matin, au soleil, a de délicieuses allégresses, avec ses milliers de fenêtres ouvertes sur le demi-jour des appartements où vont et viennent, le tablier ceint aux reins, les alertes femmes de chambre.

Un instant, la jeune femme hésite.

– Un fiacre ?

Bah ! il fait bon marcher, et la douceur de la promenade est comme une invitation aux douceurs de tout à l'heure. Puis Montmartre a cela de bon qu'il est toujours à deux pas. Dix minutes à peine et le voici ; Marthe le pressent, elle le devine, rien qu'à voir les lourds autobus souffler comme de gros poussifs par la montée à pic des rues. Dans un instant, à un coude de maison, se démasqueront brusquement les ailes pour rire du Moulin-Rouge, puis celles du Moulin-de-la-Galette, qui ne tourneront – *never more !…* – jamais plus !

C'est l'heure charmante où les tramways transportent sur leurs plates-formes les blanches flottilles des journaux déployés où les modèles que virent naître les campagnes napolitaines illuminent la place Pigalle des gaietés bariolées de leurs loques. Déjà reviennent du marché les ménagères matinales, et Marthe Hamiet, avec une admiration amusée, apprécie leur art merveilleux à tenir, dans une seule main, des mondes : la boîte au lait, le filet aux provisions, la bourse, la clé, le journal, le chènevis du serin et le mou du minet ; – car encore convient-il de se réserver une patte pour rafler la monnaie d'un louis, donner deux sous à un aveugle, ou calmer d'une bonne bourrade l'enthousiasme de ces malotrus qui ne craignent pas de s'émanciper jusqu'à pincer le derrière aux dames, sous prétexte de leur rendre hommage.

Mais c'est le temps d'un sourire, rien de plus.

– Trotte, ma fille !… Allons, allons !

Et Marthe, qui se hâte et s'essouffle, se rend soi-même cette justice qu'il faut vraiment aimer les gens pour payer d'une telle gymnastique le plaisir de les embrasser à la volée, un baiser ci, un baiser là, « Bonjour ; bonsoir ; je t'aime ; je me sauve », et de s'en retourner dare-dare, crainte que le mari rentré trop tôt ne demande, étonné, à Louise : « Où donc Madame est-elle allée ? »

– Ouf ! fait-elle.

Hein, c'est haut, la Butte ? Elle est un peu dure, la côte ?

Qu'importe ! Une douce espérance encourage cette amoureuse ; l'idée de le surprendre au lit, *lui*, flagrant délit de lâche paresse ; de baiser son profond sommeil, et de jeter ensuite, gaîment, à sa confusion ébouriffée, le rire qui se moque et qui adore. La bonne surprise ! et quelle joie de jouer aux êtres chéris des tours à ce point abominables ! Toute au plaisir qu'elle se promet, Marthe, sans même s'en être aperçue, a gravi de hauts escaliers aux marches vermoulues et disjointes ; alors, stupéfaite :

– Déjà !

Sans doute.

À présent, devant elle, c'est la Villa Bon-Abri qui embaume comme un bouquet et dont gardent l'entrée, sentinelles paisibles, un Némorin de plâtre, manchot, et une Estelle aux yeux de limande énamourée, l'un le coude au manche de la bêche, l'autre les doigts à la jupe, en dame qui découvre ses chevilles avant de danser le menuet.

Marthe pénètre.

L'allée commune de la Villa s'allonge sous ses pieds et fuit.

À droite, à gauche, derrière l'aubépine des haies enguirlandées de volubilis, ce sont de petits jardinets d'une niaiserie attendrissante, où le râteau a laissé des sillons comme

en laisse le peigne du coiffeur aux cheveux luisants d’un collégien le jour de sa première communion ; mais vers les splendeurs de l’azur montent les arbres aux cimes touffues, peuplées de fauvettes et de merles qui chantent la gloire du beau temps.

Marthe, enfin, est rendue.

C’est là.

Elle repousse la frêle barrière du jardin de Robert Cozal, dont elle évite – avec quel soin !… – de faire tinter la clochette. Elle se hâte. Un souffle de brise incline et courbe vers ses jupes les hautes têtes des glaïeuls familiers qui, vraiment, semblent la reconnaître et lui dire : « Bonjour, Madame. » C’est au point qu’elle ne peut s’empêcher de sourire et qu’elle doit se retenir à quatre pour ne pas céder au plaisir de répondre : « Bonjour, glaïeuls ! » avec le besoin d’expansion d’un cœur qui déborde d’ivresse.

Voici la chère petite maison, simple comme une âme d’enfant, qui lui fut si hospitalière !… que tant de fois, pour lui faire accueil, la pauvreté du bien-aimé emplit de roses coupées aux rosiers du jardin ! Voici le rideau de clématites tendu si épais devant les vitres, qu’elle put cent fois livrer ses lèvres sans que les oiseaux du dehors en aient jamais rien soupçonné. Et voici aussi les platanes dont elle entendit si souvent les douces mains, les mains délicates, glisser en frôlements d’ailes sur le zinc du toit, à ces minutes extasiées où les amants échangent le baiser silencieux qui confond, en une seule, deux âmes !…

Deux pas, encore.

Plus qu’un…

C’est fait…

La plainte d’une porte qu’on pousse, le cri de la femme que frappe au cœur le coup de couteau de la trahison, et Marthe se sauve, éperdue, folle, tandis que, dans le pavillon, Cozal crie : « Ne t’en va pas !… Je vais t’expliquer ! » et qu’Anita la blanchisseuse, pour n’y avoir vu que du feu, demande : « Quoi

qu'c'est qui vous prend ? C'est-y que vous êtes maboul ? »

V

. . . .

Enfin, vers cinq heures du matin, Cozal, qui pouvait sans se gêner courir deux lièvres à la fois et qu'avait tenu éveillé toute la nuit le chagrin d'avoir perdu Marthe, mêlé à l'agacement de ne pouvoir trouver le clou ingénieux et hardi, le je-ne-sais-quoi qu'il sentait nécessaire à l'éclat de son 1er acte, perdit brusquement patience. Il cria : « Zut ! », sauta de son lit, las de s'y retourner d'un flanc sur l'autre ; et, passant son pantalon de toile, il s'en fut au jardin voir le réveil des fleurs.

L'aube naissait, en impressionnismes délicatement roses et verts ; et l'énorme bouquet de feuillages qu'était la Villa Bon-Abri, ses massifs indécis encore, ses hauts ormeaux aux cimes touffues, – villes légères et balancées, où vivent, aiment, chantent et meurent les petits oiseaux par milliers, – était un cadre tout indiqué aux rêveries mélancoliques de ce jeune homme sentimental. Il ne manqua en aucune façon de les y loger, et elles furent là comme dans leurs meubles.

Le front baissé, la cigarette aux lèvres, les pieds nus dans des espadrilles :

– Combien il est dur, songeait-il, de n'avoir plus de maîtresse quand on en a eu une, et que l'homme est une sotte bête, qui passe sa vie à la gâcher !… Avoir employé sa jeunesse à chercher des mains où la mettre ; s'être dit : « J'ai une âme en or, je la garde pour la plus digne » ; avoir eu la chance fabuleuse de mettre le doigt sur la perle et n'avoir eu de cesse qu'on ne l'ait laissé perdre !… Ah ! misère !… Ah ! si j'avais su !… Ah ! si j'avais pu supposer !… Bien sûr, non, je n'aurais pas couché avec l'apprentie blanchisseuse !… Mais voilà : je

croyais n’être jamais pincé ; j’espérais pouvoir jouir de voluptés qui m’étaient agréables, sans qu’eussent à les payer de leurs larmes les yeux qui me sont plus chers que tout !… L’âme humaine est abjecte, vue de près ; elle est pareille à ces ruisselets glissant en puretés de cristal sur des lits de vase pestiférée où grouillent d’immondes animaux ! Marthe, mon cœur et mon seul bien ! Ce petit jardin est, comme moi-même, plein de votre souvenir embaumé ! Voici la pelouse où tant de fois nous nous aimâmes au grand soleil, pour la plus grande confusion des pâquerettes et des boutons d’or ! Voici le rosier où, un jour, je cueillis une rose entr’ouverte que je baisai sur votre bouche, en vain attardé à chercher laquelle des deux parfumait l’autre !… Hélas ! que mon cœur a de peine ! et ne nous reverrons-nous jamais ?

Ainsi parlait Robert Cozal, l’âme martelée de repentirs, quand l’idée lui vint tout à coup que l’entrée de Mme Brimborion, au premier acte de sa pièce, était complètement ratée, et que le mal venait de là.

Une vision l’illumina : l’aperçu de son héroïne débarquant du coche de Poitiers, dans la cour d’arrivée de la rue du Bouloi.

La scène se présentait à son esprit, toute faite.

Décor : la cour des Messageries. Au fond, le large porche ouvert sur le grouillement animé du dehors. À gauche, des portes peintes, laissant voir des intérieurs d’écuries.

La pièce marche. Rien n’est changé. Soudain, à la cantonade, éclate une fanfare joyeuse !… C’est le coche de Poitiers qui arrive. Tumulte. La foule envahit le théâtre. « *C’est le coche de Poitiers…* », et cætera, et cætera. Entrée (à droite) des portefaix ; (à gauche) des parents empressés à revoir ceux qui leur sont chers. À l’oreille de Robert Cozal chantent, en chœurs tout improvisés, les parents et les portefaix.



LES PORTEFAIX

C'est nous les portefaix, qui, sur nos dos puissants,

Supportons des poids de cinq cents.

LES PARENTS

Bonheur de revoir ceux qu'on aime !

Le coche arrive à l'instant même ;

Et nous pourrons dans un instant

Embrasser ceux que nos cœurs aiment tant.

Sous le porche, brusquement, la malle ! La foule se précipite : « *C'est elle !* » Sons de trompe, coups de fouet, grelots ! La lourde voiture descend en scène, tourne et fait halte devant la boîte du souffleur ; après quoi – chose délicieuse !… – apparaît Mme Brimborion dans le cadre étroit de la portière ! Le bout de sa petite patte hors la jupe et reposé au marchepied de la guimbarde, sa frimousse à peine devinée sous l'avancement du capuchon dont elle enveloppe son escapade, elle dit son émotion de petite provinciale échouée dans une ville immense, puis elle s'exclame, épouvantée :

Sarpejeu ! Corbleu ! Qu'est ceci ?

Mon amoureux n'est pas ici !…

La foule, étonnée, reprend :

Sarpejeu ! Corbleu ! Qu'est ceci ?

Son amoureux n'est pas ici !…

tandis que le postillon claque du fouet, que le conducteur sonne de la trompe et que le rideau tombe lentement sur une de ces fins de premier acte qui suffisent à assurer pour trois cents représentations le succès d'un opéra bouffe.

Cozal, quand il était satisfait de lui, s'appelait carrément : « Mon vieux ».

Du coup :

– Eh bien ! mon vieux !… se dit-il.

Dans la muette éloquence d'un hochement de tête, le complément de sa pensée se synthétisa à merveille. Il regagna sa maisonnette, s'assit à sa table de travail et écrivit tout d'une traite le premier couplet de son final, ceci sans lampe, à la lueur du jour levant filtré entre les clématites de sa fenêtre. Le premier couplet en appelait un second ; le second en voulut un troisième, lequel exigea logiquement tout un chambardement du final primitif ; si bien que la lointaine horloge de Clignancourt égrenait les dix coups de dix heures dans l'air bleu de cette belle matinée à l'instant même où il achevait de remettre au net son manuscrit. Il avait travaillé cinq heures, dans l'emballement de l'inspiration !… Très fier de lui, avide de cueillir des lauriers, il résolut d'aller sans délai secouer les puces à ce gros paresseux de Hour et, ayant grimpé au pas de course l'allée commune de la Villa, il pénétra chez le musicien.

Là, une surprise l'attendait.

Contrairement à l'habitude, la clé n'était pas à la porte.

– Tiens ! pensa-t-il.

Il toqua :

Rien.

– Eh ! Hour !

Pas de réponse. De la main il écarta le rideau de verdure masquant la fenêtre du pavillon. Il regarda. Son front se glaçait à la fraîcheur sèche de la vitre.

– Hour !… Eh ! Hour ! Eh ! ouvrez donc, c'est moi !… J'ai quelque chose à vous faire voir.

Il dit, et tel fut son émoi, qu'il pensa choir sur son derrière. Chassée d'un coup de bélier, la porte du sanctuaire venait de jaillir hors de son cadre, et Stéphen Hour était apparu sur le seuil, formidable, nu ou à peu près, habillé de sa seule culotte d'où s'échappaient en multiples sillons les graisses ballonnées de son ventre.

– Je TRAVAILLE ! hurla l'auteur de la *Main chaude*, de la même voix dont il eût proclamé : « Je remanie la face du globe. »

– Eh bien ! fit Cozal effaré. Qui est-ce qui vous dit le contraire ?

– Je vous dis que je TRAVAILLE ! reprit Hour. Et, nom de Dieu, quand je TRAVAILLE, j'entends qu'on me foute la paix !

Ainsi s'exprima le dieu, qui ramena la porte sur lui.

– Quel charmant être ! se dit le jeune homme resté seul ! Quelle exquise et souple nature !

Tout de même, il avait remporté une veste, en sa soif de gloire immédiate. Nous ajouterons qu'il aurait bu jusqu'à la lie le fiel amer des déceptions, si, affirmant une fois de plus sa présence, le mouvement perpétuel dont sa tête d'oiseau avait résolu le problème ne l'eût fait aiguiller sur la supposition, puis sur l'espoir, puis sur l'absolue certitude d'une lettre de Marthe Hamiet l'attendant là-bas, à la poste.

Ça ne traîna pas. En cinq minutes il fut prêt ; ses chaussures aux pieds, son chapeau sur la tête.

En route !…

Rue Jean-Jacques-Rousseau, devant le guichet encombré de la poste restante, il faillit crever d'un coup de coude le sein gonflé de lait d'une nourrice et se colleter avec un frotteur dont il avait chahuté la musette de velours grenat en jouant de l'épaule pour arriver premier et être servi avant tout le monde. Du reste, il n'y avait rien pour lui, circonstance dont il se refusa énergiquement à accepter la cruauté.

– Comment rien ?

– Non.

– Vous n'avez pas une lettre aux initiales M. H. 31 ?

– Non, je vous dis !

– Ce n'est pas possible, voyons ! Vous avez mal cherché.

Regardez encore un peu voir.

L’employé, qu’il agaçait, l’envoya purement et simplement coucher. Il se retira en déclarant que le ministre des postes était un de ses amis et qu’il se plaindrait à lui.

Il vivait un peu en jeune roi, dans son jardinet de Montmartre, ayant accoutumé de plier à ses caprices les petits riens de l’existence devenue ainsi sa servante très humble. Le fait qu’il avait cru à une lettre de Marthe lui avait acquis le droit de l’attendre ; le fait qu’il ne la reçut pas le jeta tour à tour à la fureur hargneuse d’une personne frustrée dans son dû, puis à l’inquiétude angoissée de quelqu’un qui se sent sous le coup d’un péril.

Une deuxième visite à la poste, que couronna un deuxième insuccès, l’emplit de mélancolie ; à une troisième, dont le résultat fut précisément le même que celui des deux précédentes, il désespéra tout à fait, et il se retira sans un mot, comprenant quel horrible vide creusent sous le pied des pauvres hommes les deuils cruellement ressentis.

À vrai dire, il n’avait pas cru que les choses tourneraient au tragique ; sa faute, envisagée à travers l’indulgence que ses petites faiblesses lui inspiraient toujours, ne lui était pas apparue indigne de miséricorde.

Car il était plein de bonne foi dans sa manière de se flétrir avec le sourire sur les lèvres ! Bien des fois, à cette heure qui suit le départ de la bien-aimée, quand l’appartement au pillage fleure encore le subtil parfum des jeunes seins qui s’y sont mis nus, des beaux cheveux qui s’y sont dénoués, des lèvres qui s’y sont tendues, il avait senti le remords se glisser traîtreusement comme un ver, en son âme débordante de gratitude émue. Bien des fois, au songer de l’apprentie blanchisseuse, il avait eu le hochement de tête qui émet un doute secret et dit : « Ton nez remue, conscience ! » Bah ! toujours il avait chassé de la main l’essaim de ses scrupules superflus, prêt à la rigueur à se blâmer, mais comme on blâme et gracie à la fois les petites fredaines du prochain, contées gaiement, entre le fromage et la

poire, dans la chaleur communicative d'un banquet de vieux labadens. Jamais l'idée n'avait pu germer en sa tête que ses trahisons de chaque jour ne fussent pas de simples enfantillages, et même, à la réflexion, jamais le soupçon ne lui fût venu que Marthe pût pousser la susceptibilité jusqu'à en juger autrement.

Et tout à coup, à propos de rien, tout changea. Sa faute lui apparut en crime, au point qu'il resta bouleversé, immobilisé sur l'asphalte, à se demander de quel limon le diable avait pétri son cœur.

Le repentir entré dans son âme s'y conduisit comme un cochon : cassant tout, criant à tue-tête, et faisant les quatre cents coups ; et, dans l'exclamation de stupeur que lui arracha le révélé de ses aveuglements anciens, tint tout entier, en ses douze pieds, le cri de Pauline convertie :

Je sens, je vois, je crois, je suis désabusée.

Il passa une journée atroce, à errer par les rues au hasard de ses pas ; la brune, le soir, puis la nuit, tombèrent sans qu'il s'en aperçût, et seulement à minuit et demie, le hasard de la marche l'ayant amené à passer devant l'horloge éclairée du Sénat, il se souvint qu'il n'avait pas dîné.

Un café se trouvait là.

Il en poussa la porte, échoua au hasard d'une banquette, demanda un sandwich, un bock et de quoi écrire, puis, étalé sur son papier :

« Marthe ! est-ce que tout cela n'est pas qu'un abominable cauchemar ? Est-ce bien ainsi que j'ai su reconnaître tant d'amour et tant de tendresse, et puis-je croire qu'un jour viendra où se cicatrisera la blessure ouverte au plus sensible de ton cœur ?…

Oiseau blessé ! fleur meurtrie ! pauvre et chère idole profanée ! Sera-ce assez de toute une vie exclusivement consacrée à pleurer une minute d'erreur ?…

Une fureur poussait sa main ; sur la feuille les mots

tombaient comme des grêlons, dans la fièvre de cet insensé à faire rendre gorge à ses torts. On voit ainsi de ces fanatiques, au tribunal de la pénitence, qui baisent le sol et se frappent du poing la poitrine en braillant : « C'est ma très grande faute ! », assoiffés de dire leurs égarements et de se créer des titres à la clémence du Seigneur. Cozal puisa dans ses remords des accents tout à fait touchants, des images d'une tenue littéraire très soignée. C'est ainsi qu'il compara Marthe se collant le nez dans la blanchisseuse Anita, à un oiseau qui se casse les ailes au moment où il rentre au nid, – figure singulièrement poétique dans sa justesse absolue – et que suivirent diverses allusions discrètes à ces phénomènes de suggestion qui poussent les gens à accomplir les actes les plus monstrueux sans qu'ils en soient responsables. Exemples : les hystériques de la Salpêtrière et les pauvres petits amoureux, qui se font pincer avec de jeunes apprenties, en flagrant délit d'infidélité. Malheureusement, avec sa rage de ne dire les choses comme personne et de donner une idée saisissante de l'émotion qui l'agitait, il finissait, gagné à sa propre éloquence, par ne plus distinguer les phrases tombées de sa plume qu'à travers un voile larmoyant, quand :

– Vous ne m'offrez rien ? fit une voix.

Il leva le nez.

Devant lui, une blonde superbe souriait, les doigts plongés en les pochettes d'un petit tablier moiré où tremblait le vert changeant d'une sacoche de peluche.

Un peu surpris :

– Tiens, fit-il, c'est une brasserie de femmes, ici ?

– Vous ne vous en étiez pas aperçu ? reprit la vierge à la sacoche. Vrai, ce que vos amours vous absorbent ! Hein, c'est à ELLE que vous êtes en train d'écrire ? J'espère que vous lui en dites !

Le jeune homme gardait le silence. Enfin, posant lentement sa plume :

– Savez-vous que vous êtes belle fille, vous ?

Elle se mit à rire.

– Je fais ce que je peux. Alors, oui, vous m’offrez un bock ?

Fidèle aux traditions de la vieille galanterie française, il répondit : « Avec mon cœur » ; parole de paix, que l’aimable enfant se tint pour dite. Elle s’éloigna. Les lourdes chopes mousseuses, dont bientôt elle butait les culs au marbre sonore de la table, suaient ainsi que des bicyclistes sous le coup de soleil de la route.



– Eh bien ! à la vôtre !

– À la vôtre !

Ils trinquèrent et burent.

– Moi, je m’appelle Victoria, dit la belle pour rompre la glace.

Mais l’ayant vu les yeux humides, sa curiosité s’éveilla et aussi son apitoiement, – car la femme est meilleure qu’on ne dit : elle ne blague les larmes des hommes que si elle les a elle-même fait couler. Une amertume aux lèvres, le front lentement balancé d’une personne qui connaît la vie et en salue les petites lâchetés au passage :

– Hein, ça pèse lourd, la douleur ! dit cette oie tintée de belles-lettres.

Cozal, qui mordait dans son pain, laissa tomber ses paupières sur la noire détresse de ses yeux. À son tour il inclina le front, et pendant un instant, l'un en face de l'autre, ils furent pareils à ces petits Chinois de porcelaine que l'on voit s'approuver gravement aux deux bouts d'une frêle étagère.

– ELLE vous a plaqué, au moins ? fit l'intéressante Victoria qui ajouta, histoire de payer son écot : « Une de perdue, dix de retrouvées. Faut pas se faire de bile pour ça. »

– Celle que j'ai perdue, et perdue par ma faute, répondit Cozal la bouche pleine, est de celles qui ne se retrouvent jamais !

– Ah !

– Oui.

– Parions que vous avez fait des blagues, dit-elle alors, et que vous vous êtes fait pincer ?

Si gravement et avec un accent de si sincère douleur, il dit ce simple mot : « Tu parles ! » qu'ils ne purent s'empêcher de rire. Pourtant l'entendant ajouter : « Je ris, je n'en ai guère envie ! » :

– Voyons, continua-t-elle, causons. Il ne faut pas se frapper, non plus. Qui est-ce, cette dame ?

– Une femme mariée.

– Quel âge a-t-elle ?

– Trente-deux ans.

– Petite ?

– Grande.

– Grasse ?

– Mince.

– Blonde ?

– Très brune.

– La route est belle ! Les brunes, je m'en vais vous dire, ça vaut mieux que les blondes, – qui sont teignes comme tout !… – et surtout que ces sales rouquines, avec lesquelles il n'y a pas de milieu : tout bon ou tout mauvais, et mauvais onze fois sur dix ! Moi, je crois que ça s'arrangera, cette affaire-là.

– Sans blague ?

– Ma parole d'honneur !… Et puis d'ailleurs c'est bien simple ! nous allons le savoir tout de suite.

Un tapis de jeu flânait à portée de sa main. Habilement, du bout de son doigt, elle en manœuvra les angles, réussit à l'amener devant elle. L'autre, intrigué, la regardait faire, fouiller à sa sacoche, en tirer un jeu de cartes qu'elle battait avec une lenteur savante.

– Ce sont les miennes, expliqua-t-elle ; elles ne m'ont jamais trompée.

– Non ?

– Jamais !

– Ça, c'est beau !

– Coupez !

– De la main gauche, fit Cozal en souriant.

Il raillait, sceptique sans doute, pourtant non inintéressé, ayant le fond de superstition propre aux esprits un peu frivoles. Il fut heureux d'entendre la pythonisse annoncer gravement : « Bon signe » en tournant le huit de carreau. Celle-ci, cependant, disposait le jeu par la molesquine du tapis, l'arrondissait en l'élégante courbe d'un plein cintre triomphal. Quand ce fut fait, elle s'absorba, le menton au creux de la main et l'œil promené en éventail, sybille{1} sur le point d'écumer, qui va lever le voile redoutable et livrer au monde haletant la clé du problème de demain.

– Ça ne vaut rien, hein ? demanda Cozal inquiété de son

long mutisme.

Elle répondit, les yeux aux cartes :

– Au contraire !

Alors :

– Bonne fille ! pensa-t-il.

Et attentif, il inclina le buste vers elle, tandis qu'elle, le doigt renversé, dans un geste de cuisinière qui s'apprête à goûter une sauce, prophétisait :

– Un, deux, trois ; une femme brune !

– Un, deux, trois ; un homme blond !

– Un, deux, trois ; un homme de loi ! – Un, deux, trois ; une lettre ! – Un, deux, trois ; une route ! – Un, deux, trois ; à la nuit ! – Un, deux, trois ; une bonne nouvelle !

– C'est bien ce que je pensais, conclut-elle. Vous serez sûrement pardonné.

À ces mots, avide d'espérance, Cozal sentit bondir son cœur.

– Vous êtes gentille de me dire cela, cria-t-il. Vous le faites pour me consoler, parce que vous voyez que j'ai de la peine ! Ah ! femmes, on dira ce qu'on voudra, on ne vous empêchera jamais d'être des êtres de douceur, de tendresse et de charité !

Victoria, dans un pâle sourire, reconnut qu'elle était un être de sentiment. D'instinct, ils se prirent les doigts. Il y eut une minute de silence, pendant laquelle allèrent l'un à l'autre et se confondirent en un seul les cœurs de ces deux putains.

– Tenez, venez vous asseoir là ! cria Cozal. Je vais vous lire ce que je lui écris.

D'un bout de buvard où s'abattait son poing fermé, il avait épongé les feuilles éparses autour de ses coudes. Il en prit une, l'éleva jusqu'à ses yeux, commença à déclamer : « *Marthe ! est-ce que tout cela n'est pas qu'un abominable cauchemar ?…* »

De même vibre l'âme des gamins au vide ronflant des

tambours, de même vibre l'âme des femmes au vide des paroles qui ne signifient rien. Le genou haut calé à la table, les yeux clignés derrière le nuage bleuâtre de la cigarette qu'elle suçait, Victoria buvait en silence le flot de pompeux lieux communs qui coulait des lèvres de Cozal. Et de la tête elle approuvait : grue gavée, enfin contentée en ses appétits de phrases creuses, de sentiments noblement exprimés, de puretés à six liards la botte. Par moments, aux beaux endroits, elle n'avait plus d'yeux du tout ; ses paupières hermétiquement closes tiraient le rideau sur l'extatique jouissance d'un connaisseur qui goûte un solo de violoncelle.

À la phrase : « *Est-ce bien ainsi que j'ai su reconnaître tant d'amour ?…* »

– Très bien ! fit-elle à mi-voix.

À la période : « *Oiseau blessé, fleur meurtrie !… »* elle déclara :

– Très poétique !

Lui, cependant, allait de l'avant, s'ébattait comme un jeune poulain, parmi l'éloquence déchirante de son désespoir sans bornes. Désarmant d'impudeur naïve, il ouvrait à deux battants les portes sacrées de l'alcôve, célébrait les intimités, jetait froidement aux pourceaux du chemin le cher bouquet cueilli au corsage de l'aimée.

La lecture achevée :

– Voilà, prononça Victoria, après une longue rêverie, ce qui peut s'appeler une lettre.

– Oui, hein ?

– Mon petit, c'est épatant !… Moi, je ne connais pas une femme qui pourrait résister à ça !

Du coup, il passa la mesure.

– Ah ! bon cœur, faut que je vous embrasse ! cria-t-il. Nous devons dire que, depuis un instant, le gaillard n'avait plus qu'un bras, l'autre ayant plongé, le poing d'abord, en le bâillement encombré d'une fente de jupon où fourgonnaient négligemment

ses doigts, à la recherche de l'inconnu. Et maintenant, petit à petit, il sentait sa virile jeunesse filtrer par les mille fêlures de son repentir ; son ardeur, mal calmée hier, se réveillait aujourd'hui au contact de ces coudes roses émergeant à nu d'un bouillonnement de guipures, à la douceur de ces beaux yeux où riait le bleu sombre des pervenches, au souffle de cette bouche gaie et fraîche qui, à la fois, rappelait à l'ordre et pardonnait, murmurait : « Voulez-vous vous tenir ? Vous me faites des chatouilles, c'est bête. En voilà un petit effronté ! » Le pis est qu'il était sorti avec de l'argent sur lui et qu'il était de ceux chez lesquels la certitude de les pouvoir satisfaire fait naître des besoins spontanés. Or, s'étant aperçu que l'horloge indiquait deux heures moins cinq, il précipita le mouvement, si bien que ça devint très gentil. Vers le visage de Victoria, qu'il avait doucement renversée dans le dossier de la banquette, il avançait son fin visage où s'agitaient, sur un chuchotement de pénitente à confesse, deux lèvres demandant l'aumône. Ce qu'il disait, elle seule le pouvait entendre, et elle l'entendait, il faut le croire, car elle l'en châtiait sans rudesse, de petites tapes qu'accueillait et renvoyait aussitôt, comme des volants, le « pff » goulu de la coupable bouche. Dans le silence du petit café, où le gaz enchifrené sifflait, elle prononça à voix basse : « Ce serait mal… Cette dame, voyons ! Songez donc !… » ; mais il se récria de la belle manière, protestant, non sans bonne foi, de la pureté de ses intentions, disant seulement combien de soulagement il goûterait à reposer sur une épaule amie son front, hélas, martelé !… à sentir, dans l'indéfini d'un demi et mauvais sommeil, la pression douce et consolante d'une main refermée sur la sienne… Touchant appel à la pitié !… La noble fille n'avait qu'à se rendre. Elle se rendit sans un mot, d'un sourire qui parla pour elle, amusée, certes !… troublée aussi, au point de n'oser regarder en face, à travers la glace azurée des iris qui la fixaient, l'âme perverse et sentimentale de l'éternel Chérubin.

. . . .

Cozal disait volontiers :

– Le clair de lune va aux grands arbres comme le bleu va aux blondes et le vermillon aux brunes.

Cette nuit-là, il fit un clair de lune superbe, qui baigna d’argent et de silence les grands arbres peuplés d’oiseaux de la Villa Bon-Abri ; mais Cozal n’y retrempa point son âme sensible de poète : ceci par la raison qu’il coucha rue Saint-Jacques, aux côtés de la blonde Victoria, sous les lambris d’une mansarde haut perchée que décoraient des photographies d’inconnus fixées aux lambeaux du papier avec des épingles de nourrice.

VI

– Eh bien ! vrai alors, il n’est que temps, se dit Cozal après avoir pris connaissance du petit bleu de Frédéric Hamiet qui le conviait à dîner pour le soir.

« … Sans aucune cérémonie, hein !… Pantalon de treillis et calot, comme nous disions aux dragons ! »

Depuis la fâcheuse aventure, il était sans nouvelles de Marthe, encore que le grand hall des Postes eût vu plus souvent qu’à son tour errer sa silhouette plaintive et que les employés agacés se fussent mis sur le pied de lui crier : « Il n’y a rien ! » avant qu’il eût ouvert la bouche, au seul aperçu, dans l’encadrement du guichet, de son visage tourné peu à peu au cauchemar.

Toute la journée il fut inquiet, nerveux, incapable du moindre travail, se donnant à soi-même, en imagination, la représentation du drame de tout à l’heure, avec des demandes supposées et des répliques triomphantes qui avaient pour effet de renverser les rôles en donnant tort à la justice et en mettant le droit à se plaindre du côté que ce n’était pas vrai. Enfin, six heures sonnant à l’horloge de campagne qui battait la mesure aux secondes dans un coin de sa chambre à coucher, il jugea le moment venu de se présenter chez ses hôtes, et il s’achemina vers la rue Taitbout où le ménage Hamiet occupait un appartement de quatre mille francs, dont le balcon, rehaussé de dorures, dominait les platanes du boulevard Haussmann.

À son coup de sonnette, un domestique apparut, homme aux yeux de jars écarquillés dans une pleine lune de saindoux.

– Monsieur Hamiet ?

– C’est ici.

Il entra.

Le cabinet de Frédéric Hamiet, achevé dans des verdures de serre que baignait d’une lumière blanche la soie d’un store descendu, proclamait le goût infini de l’homme qui l’avait disposé. Cozal, entrant, subit cette impression de bien-être que dégagent en fraîches pénombres, en discrètes intimités, les milieux faits pour le travail.

Il trouva son nouvel ami en conférence avec un gros petit monsieur écarlate, qui, visiblement résolu à repousser toute explication, s’enfermait comme dans une tour dans ce simple mot :

– Mon argent !

En vain, avec le plus grand calme :

– Taisez-vous donc ; vous êtes ridicule, mon cher, affirmait Frédéric Hamiet.

– Mon argent ! Je veux mon argent ! répétait cet homme obstiné.

Nous pensons que ce plaisant poussah était entré en coup de vent : n’ayant quitté ni son pépin, qu’il agitait de haut en bas dans une allée et venue ininterrompue de marteau-pilon au labeur, ni son paletot à boutons de corozo plus larges que des coquilles d’huîtres, ni son chapeau un peu trop vaste, que lui ramenait sur les sourcils de vingt secondes en vingt secondes, avec une opiniâtreté douce et exaspérante, une coiffe oléagineuse. Et il s’indignait, il disait :

– Voilà la troisième fois que vous me fourrez dedans avec vos idées mirifiques et vos contes à dormir debout ; vous comprenez que j’en ai assez ! Oui ou non, voulez-vous me rembourser mon argent ? Faut-il que j’aille chercher les gendarmes ? – Vous chantez toujours le même air, déclara tranquillement Hamiet qui répondait d’une silencieuse pression de main au « Bonjour » intimidé de Cozal. Ne dites donc pas de

sottises, Gütlight.



– Je dis que vous m'avez trompé, reprit violemment celui-ci. Je dis que vous avez manqué à vos promesses ; qu'après m'avoir embobiné dans des commandites d'entreprises, vous les avez lâchées les unes après les autres en me laissant le derrière par terre, et que ça, entendez-vous ? c'est le procédé d'une canaille !

Le mot ne passa pas tout seul. Hamiet regimba de la belle manière ; il dit que ça n'allait pas traîner, qu'il allait empoigner Gütlight par la boucle de son pantalon et l'envoyer dans l'escalier y apprendre les belles manières ; sur quoi, Gütlight, la canne haute, déclara : « Je vous casse la figure si vous portez la main sur moi. » De fâcheuses extrémités devinrent à craindre. Le commandité aux yeux d'hyène et le commanditaire aux yeux d'ours s'étaient avancés l'un sur l'autre ; ventre à ventre, ils s'agonisaient, égosillés dans l'émission des vérités que chacun d'eux lançait à la figure de l'autre.

– Propre à rien !

– Espèce d'imbécile !

– Avec vos idées à la manque !

– Je vous dis que vous êtes ridicule !

– Bon pour monter le coup aux gens ! Sorti de là, va-t-en voir s'ils viennent… Voulez-vous ma façon de penser ?

– Je m'en soucie comme d'une pelure de pêche !

– Eh bien ! vous l'aurez tout de même. Vous n'avez jamais fait que des bêtises. Voilà.

À cette attaque :

– Que des bêtises ! fit Hamiet secoué d'un bond sur place. Par exemple, celle-là est raide, et vous pouvez parler des autres, vous qui, depuis votre majorité, n'avez pas manqué une seule fois l'occasion de perdre votre argent dans des affaires sottes ou véreuses, de patronner des gredins ou des niais !

C'était la vérité toute nue. Cet extraordinaire Gütlight, chez lequel s'alliait l'assoiffement sémite du trafic à un sens tout particulier du raté et de la non-valeur, présentait à l'observation du psychologue l'image d'un monsieur qui joindrait la passion du jeu de tonneau à l'art de toujours mettre à côté de la grenouille.

Né et grandi à même les lingots paternels, il marchait vers la noire purée d'un pas tranquille et sûr de soi, par un chemin que bordait, main tendue, une double haie d'escrocs, de faiseurs, de rêveurs ; et de sa dextre, balancée avec grâce de tribord à bâbord et réciproquement, les commandites s'envolaient, telles les têtes, au dire de Hugo, du sabre de Sultan Mourad. Depuis quelque chose comme vingt ans, pas une maison écroulée dont il n'eût contribué à cimenter les pierres !… pas un banquier qui eût levé pied sans lui emporter quelques plumes !…

– Ne cherchez pas à comprendre, Cozal ! cria Hamiet d'une voix de bateleur lancé dans l'exposé des curiosités contenues à l'intérieur de son établissement. Nous sommes ici en plein mystère psychologique et vous perdriez votre temps à vouloir trouver votre route dans les ténèbres de cette âme plus

enchevêtrée et obscure à soi seule que le Labyrinthe lui-même et les catacombes de Rome réunis ! Soumise à la distillation, il serait intéressant de voir quels cristaux elle laisserait au fond de la cornue, dans quelles proportions en serait la soif du gain à l'amour inné de la chimère, des vains mirages, des trompeuses apparences, et, en principe, de tout ce qui est illusion, planche pourrie et bâton flottant. *Ecce homo !…* Voilà l'homme, cher ami. Ah ! il ira loin, de ce train-là, si les petits cochons ne le mangent pas ; et je vous le disais bien l'autre jour, que l'imbécillité des hommes est amusante à voir de près !

Tout en parlant, il avait tourné, de la main, la clé d'une lampe électrique dressée parmi le champ de bataille qu'évoquait le pillage de sa table de travail, et la clarté qu'en suèrent aussitôt les fanfreluches de l'abat-jour nuança d'un rose délicat le visage de l'orateur, la large gaieté épanouie sur les lèvres de ce philosophe. En même temps apparut la face de Gütlight, aux lèvres en vain agitées sur une riposte qui ne venait pas.

– Les petits cochons… les petits cochons… répétait-il.

Il ne sortait pas de ces trois mots, qu'il pressentait pouvoir servir de thème à une apostrophe sanglante. Malheureusement, dindon qui voit bien quelque chose mais ne sait trop pour quelle cause il ne distingue pas très bien, il s'en tenait à ces vagues prémices avec une obstination désespérée, cependant qu'Hamiet, agacé, l'achevait d'ahurir de ses :

– Quoi ? Où voulez-vous en venir avec vos petits cochons ? Voulez-vous un démêloir ?

Il finit par n'insister plus.

– C'est bon, cria-t-il, je me comprends.

Et il se comprenait si bien qu'il le prouva sans plus tarder, en se lançant toutes voiles dehors dans une imitation grotesque et admirable de Frédéric Hamiet en mal d'invention. Lâché au hasard de ses pas par les diagonales de la pièce, les yeux en boules de crottin et la bouche en boîte aux lettres, il agitait son

chapeau au-dessus de sa calvitie, saluant ainsi au passage, d'un geste de bourgeois cocardier qui acclame les Saint-Cyriens à la revue du 14 juillet, le plus extraordinaire énuméré d'âneries, de sottises, d'extravagances, qu'ait oncques suggérées la rancune à l'imagination d'une grosse bête dupée.

– Étonnant, criait-il. Sublime ! J'achète toute la rue de Rivoli et j'en démolis les maisons, que je reconstruis la tête en bas ! Quelle plus-value pour les mansardes ! Je les louerai six mille francs par an comme un liard ! Total : trente millions de bénéfice !… au moins.

Ou :

– Grandiose ! Magnifique ! Superbe !… La plus grande pensée du siècle !… J'achète tous les chemins de fer du globe ; je supprime les roues des wagons ; je les remplace par la vitesse acquise et je les revends au marché aux puces à raison de trois sous la livre. Bénéfice : quatre-vingts millions que je mets dans ma poche du jour au lendemain !

Et encore :

– Ciel ! quelle idée !… Je monopolise à mon profit tous les alcools belges et hollandais ! Je les fais passer à la douane dans des pommes de terre en fer-blanc, et ni vu ni connu, je t'embrouille ! Encore cent millions pour moi !

C'est ainsi que, tant bien que mal, se payant sur la peau de la bête, il rentrait dans ses débours. Mais en l'outré de la parodie où grimaçait le reflet de son génie déformé, Hamiet se mirait, le sourire aux lèvres, comme dans une boule de jardin. Et quand Gütlight, d'un inattendu : « Ah ! mon cher ! » lancé au nez de Cozal abasourdi, eut parfait la caricature, l'eut circonscrite en un dernier trait d'une étonnante ressemblance, il n'y tint plus ; il cria que ce circoncis avait certainement juré de le faire mourir de joie, la voix secouée d'un si formidable accès de rire que Cozal et Gütlight lui-même en subirent l'élan contagieux. De cet instant la question fut tranchée ; la dispute, qui tourna comme une mayonnaise, échoua dans un touchant échange d'aménités, Hamiet demandant : « À la fin, oui ou non,

dînez-vous ici, vieille pratique ? », Gütlight répondant : « Oui, je dîne ! » en faisant sonner son chapeau au marbre de la cheminée. « Et nom de nom, je veux m'en fourrer jusque-là ! Quand même je devrais en crever, je rattraperai ma galette ! ». C'était le dénouement obligé, la conclusion prévue, fatale, où s'achevaient, depuis que le destin les avait jetés sur la même route, les querelles de ces deux fantoches indispensables l'un à l'autre bien qu'ennemis irréconciliables, et qu'unissait d'un lien d'étroite parenté leur commune vocation d'hommes venus au monde pour l'étonner du spectacle de leur égale insanité.

Marthe, cependant, ne se hâtait point de paraître.

– Est-ce que nous n'aurons point le plaisir de voir Madame ? se risqua à demander Cozal que commençait à gagner l'inquiétude.

– Non, répondit Hamiet ; elle n'est pas à Paris.

– Vous êtes veuf ?

– Depuis une semaine, et pour quelque temps encore.

– Madame est souffrante ?

– Oh ! un rien ; une crise de neurasthénie. Ça lui est tombé dessus sans qu'on sache pourquoi, à propos de rien, tout à coup. Je l'ai envoyée à Cherbourg, passer quelques jours chez sa sœur. L'air de la mer lui fera du bien.

Ainsi parla Hamiet, et, comme dans la chanson, qui est-ce qui fit un nez ? Ce fut Robert Cozal. C'était un mâle, avec ses airs de demoiselle de magasin ; il n'ignorait rien de son métier, savait l'action d'une énergique pression de doigts sur les révoltes d'une petit main enfin capturée sous la nappe, d'un baiser jeté à fleur de cheveux avec un : « Pardonne ou je me tue ! » articulé à fleur de lèvres pendant que le mari, penché, cherche sa serviette sous sa chaise. Oui, il excellait comme pas un dans le bel art de poser les pièges à amoureuses ! La défection imprévue de Marthe, en réduisant à néant tout un

petit plan de campagne laborieusement combiné, calculé comme une épure et dont il s'était cru en droit d'escompter à l'avance les victorieux effets, lui mit de l'amertume plein l'âme. Il songeait que ces sacrées femmes ne rêvaient qu'à rouler les pauvres diables d'hommes quand, dans l'encadrement de la porte, parut la pleine lune en saindoux du domestique aux yeux de jars.

– Monsieur est servi.

– Bon ! À table ! s'écria Frédéric Hamiet qui chassa doucement devant lui ses deux convives.

Sur le seuil d'une salle attenante au salon et dont occupait le centre une table servie, illuminée en éblouissements de maître-autel, ceux-ci perdirent un temps précieux à se montrer mutuellement le chemin.

Nous pourrions même dire : « précieux, ô combien ! » avec les personnes appliquées à parler le français simplement, et aussi avec Hamiet qui ne désespérait pas de faire cracher à Gütlight, en dépit de ses professions de foi, les petits billets bleus nécessaires à l'impression et au lancement de *L'Informateur Universel*, un quotidien d'une très curieuse nouveauté, dont, la veille même, il avait trouvé la formule en retirant ses chaussettes avant de se mettre au lit.

Car un miracle, un miracle seul, avait empêché que la tête lui éclatât comme un siphon, sous la poussée des idées qui n'avaient cessé, depuis huit jours, d'y jouer au *Roi détrôné*.

Résumons.

Un instant conquis au projet d'affermer à son profit le commerce des allumettes et du tabac sur les plates-formes des autobus et des tramways ; échoué de là dans une ingénieuse application du distributeur automatique à la vente des journaux, ayant pour effet d'épargner à ceux-ci le 33 pour 100 de l'intermédiaire, puis dans un supposé de combine avec la Cie des Wagons-Restaurants pour l'adjonction d'une voiture-souper aux trains de nuit (progrès dont s'imposait le besoin et que

saluerait certainement avec des pleurs de reconnaissance la masse des pauvres voyageurs qu'afflige la fâcheuse insomnie), il était, sans transition, tout à coup, à propos de rien, tombé en arrêt devant l'idée d'ouvrir en plein cœur de Paris, boulevard des Italiens ou place de l'Opéra, un café où on ne boirait pas.

Un café où on ne boirait pas !… Hamiet tenait tout entier dans cette conception insensée, mais qui n'aurait pas été de lui si elle n'eût été, comme toujours, échafaudée sur des données indiscutablement exactes. En fait, atteignant deux buts puisqu'elle contentait du même coup la sobriété non douteuse des habitués de cafés et cet impérieux besoin de flâne qui les porte à acheter sciemment, de leur intoxication, le plaisir, ceux-ci de jouer le bridge, ceux-là de voir passer le monde, confortablement assis, dans la gaieté d'un coup de soleil ; philanthropique et pratique en même temps, puisqu'elle sauvegardait à la fois la santé des consommateurs et l'intérêt des limonadiers désormais à l'abri du coulage, ce fléau ; non seulement elle créait un débouché nouveau au commerce parisien, mais encore elle enrayait net, arrêtait du jour au lendemain la marche envahissante de l'alcoolisme, et ainsi classait son auteur au rang des bienfaiteurs de l'humanité !

Qu'elle eût valu de gloire à Hamiet !…

Mais la fatalité veillait. Elle avait voulu que le susdit, au plus chaud de son emballement, entendit soudain sous son crâne le sourd grondement, indice d'une éruption prochaine ; et, dame, ça n'avait pas traîné. Avant seulement, comme dit l'autre, que c'eût été l'âge d'un cochon de lait, le cataclysme s'était déjà produit, laissant Hamiet, projeté hors de son rêve avec la brusquerie imprévue d'un bouchon de champagne qui saute, hurler maintenant d'enthousiasme à l'idée de fonder un journal – baptisé d'ores et déjà *L'Informateur Universel* – où le Grand Dictionnaire de Larousse SERAIT PUBLIÉ EN FEUILLETON !…

Et telle avait été sa rage d'assouvissement chez cet homme extraordinaire, qu'il n'avait fait ni une ni deux : prêt à se coucher, vêtu seulement de son caleçon et de sa chemise, il

avait gagné son cabinet de travail où il était resté une partie de la nuit à jeter sur des feuilles de papier les arguments d'un prospectus mirifique dont nous devons à notre conscience de reproduire ci-dessous les lignes principales.

On y lisait :

. . . .

« *Où résidera l'originalité de*

L'INFORMATEUR UNIVERSEL ?

« Dans un feuilleton de nature à lui rallier toute la clientèle, ou presque, des gens qui, en France, savent lire ! ! !

« En livrant pour

UN SOU PAR JOUR

une encyclopédie complète aux mains empressées à la prendre d'une génération avide de s'instruire, la publication en feuilleton du GRAND DICTIONNAIRE DE LAROUSSE répond de façon victorieuse aux exigences de ce difficile mais admirable programme. »

. . . .

Suivait le détail :

. . . .

« Désireux d'établir, preuves en main, l'excellence d'une opération dont la réussite

NE SE DISCUTE MÊME PAS

« résolus, par conséquent, à tabler sur le minimum de profits d'une

ENTREPRISE COURUE D'AVANCE,

« nous demandons à la théorie exposée ci-dessus 2 lecteurs seulement sur 1.000, soit 80.000 acheteurs sur les 40.000.000 de citoyens qui constituent, d'après les derniers recensements, la population de la France, prétention, on le reconnaîtra, d'une modestie exagérée.

« Or, 80.000 exemplaires d'une feuille vendue au Croissant à raison de 32 francs le mille assurent à la Société de

L'INFORMATEUR UNIVERSEL

un bénéfice annuel, net, de plus de

400.000 FRANCS

« Et nous ne parlons ici ni des traités d'annonces, ni des mensualités financières, ni de mille autres sources de profit d'un rapport évaluable à

QUATRE CENTS AUTRES MILLE FRANCS,

au bas mot.

. . . .

Il concluait :

« Tout ce qui précède n'est rien : l'excellence de l'opération tient tout entière dans ce qui suit :

LE GRAND DICTIONNAIRE

DE LAROUSSE

composé de 17 volumes, ne compte pas moins de 30.000 pages établies sur le pied de 450 lignes ;

« Soit, ensemble, 13.000.000 de lignes ;

« Soit encore, à raison de 300 lignes par jour, 40.000 et quelques feuilletons ;

« Soit, par conséquent, la vente assurée par A + B de

L'INFORMATEUR UNIVERSEL

pendant plus de 110 années consécutives ! ! !

« Nous penserions faire injure au bon sens de qui nous a lu si nous ajoutions un seul mot à l'éloquence de pareils chiffres. »

Et allez donc !

Voilà !

C'est sous ces flots de clarté, c'est sous ces torrents

d'évidences qu'Hamiet comptait anéantir les hésitations bien naturelles des gens à compromettre leurs patrimoines dans l'aléa d'un coup risqué, réduire en poudre les résistances beaucoup plus naturelles encore de l'infortuné Gütlight à se laisser reéchauder, la peau encore toute pelée des ébouillantements récents : tâche colossale sinon insurmontable, digne, dès lors, à tous les points de vue, de celui qui l'avait entreprise.

Hélas ! la fatalité devait encore une fois faire des siennes. Il suffit à Robert Cozal, questionné sur ses faits et gestes, de confesser dans un timide sourire qu'il avait une pièce sur chantier, pour qu'à l'instant même, l'imagination perpétuellement en quête d'horizons inexplorés du terrible Frédéric Hamiet s'effarât et s'écriât : « Terre ! Terre ! »

– Quoi, s'exclama ce personnage, vous faites du théâtre et vous ne le dites pas !

– Je ne pensais pas que cela pût vous intéresser, répondit, un peu étonné, l'auteur de *Madame Brimborion*.

Et comme il ajoutait, un dédain dans la voix : « Une misérable opérette » :

– Vous en parlez à votre aise, reprit l'autre ; l'opérette n'est pas un mets si dédaignable. Pour mon compte, je m'en suis régalé assez de fois ! – Mon cher, écoutez bien ceci : il n'est pas de genres inférieurs ; il n'est que des productions ratées. Demander strictement aux choses les qualités qu'elles ont la prétention d'avoir, tout le sens critique tient là-dedans !

Il dit, et le mot l'enleva comme un tremplin. On vit alors à quel point il est vrai qu'un fou peut n'être pas un sot. Lâché par les dédales d'une théorie farouche qui mettait le moins et le plus sur un pied d'égalité, il déploya à la soutenir des argumentations aussi désespérément absurdes que puissamment convaincantes, exaltant avec une égale chaleur les splendeurs des *Burgraves* et celles du *Petit Faust* ; magnifiant à la fois le *Cantique des Cantiques* et le *Chapeau de paille d'Italie*, agitant dans une même salade *Ferdinand le noceur*, l'*Iliade,* le *Père*

Goriot, le *Cid*, *Madame Bovary* et les *Pensées d'un Emballeur* : huant Meyerbeer, glorifiant Offenbach, sifflant *Zaïre*, acclamant *Champignol*, affirmant, en un mot, la supériorité du bouffon qui divertit sur le tragique qui n'émeut pas : conclusion dont la témérité n'était déjà pas si bête, bien qu'elle déroutât un peu l'éclectisme pondéré de Cozal et décourageât complètement l'épaisse jugeote de Gütlight.



Celui-ci, fidèle à son petit programme, se vengeait sur la nourriture et noyait son chagrin dans des flots d'eau rougie tout en affectant de blaguer. Il bouffait, pouffait, s'étouffait, amenait de temps en temps vers Cozal, dont la réserve gardait un mutisme poli, des coups d'œil qui demandaient justice, tandis qu'Hamiet filait devant soi, à l'emballage. Sa verve, en ce domaine nouveau, était comme ces grisettes emmenées à la campagne pour la première fois de leur vie, qui ne tarissent pas d'admiration et ne peuvent mettre un pied devant l'autre sans découvrir une fleurette. Un mot amenait un mot. Il finit par envisager la question de la crise des théâtres.

– Les journaux me font suer, dit-il, en se servant un blanc de poulet, et l'information aujourd'hui est faite comme par des

gâteux ! De ceci que les théâtres font de l'argent en matinée et que, par contre, leurs recettes journalières ont une tendance à baisser au profit des music-halls et des cinématographes, un reporter tirait hier cette conclusion que les Parisiens n'aiment plus le spectacle le soir. C'est imbécile ! Si le public – ce qui est exact – demeure fidèle à la matinée du dimanche, c'est qu'il y est contraint et forcé. Il ne la préfère pas… Loin de là… Il s'en contente, faute de mieux ; il l'accepte comme pis-aller, comme on mange des merles faute de grives.

Gütlight pensa comprendre.

– Il est certain, dit-il, que le prix élevé des places…

Mais il dut s'en tenir là.

– Eh ! s'exclama Hamiet qui sabra le vide d'un geste impatienté, que venez-vous nous chanter là et qu'a à voir là-dedans le prix élevé des places ? Le prix élevé des places !… en un temps où l'argent, complètement détourné de son vrai but : l'épargne, n'est plus qu'un instrument de jouissance immédiate !… où les gens vont à Monaco comme on allait autrefois à Chatou, et où les dots des filles payent les autos des pères en application par ceux-ci des vieux principes : « Après moi s'il en reste ! » et « Tire-toi de là comme tu pourras ! ». Vous me faites rire avec votre cherté des places ! Une voix s'est-elle élevée, – une seule !… – contre le récent coup d'État des directeurs de théâtres collant sur le dos du public le 10 % de l'Assistance ? et n'a-t-il pas accepté, le public, une mesure qui grève cependant son budget dans une proportion importante, avec la même bonne humeur que s'il en eût bénéficié ? Si !… Alors ?… C'est d'ailleurs un fait, incroyable et manifeste, invraisemblable et établi, qu'on n'eut jamais tant d'argent dans les poches que depuis qu'on le fout par les fenêtres !… Ce point acquis, où chercherez-vous l'explication du phénomène poussant à s'aller enfermer dans la nuit d'une salle de spectacle des gens qui devraient être avides tant de se dérouiller les jarrets que de se rincer les bronches à l'air pur des campagnes ?… voire, l'avril venu, à sacrifier les bois de Sèvres

et les bords fleuris de la Marne à de vulgaires vaudevilles dont ils pourraient tout aussi bien, le soir même et au même prix, aller applaudir les drôleries ? Quel est ce mystère ? Car il y en a un !… Où est le pourquoi, – car il existe – d'un illogisme qui déroute ?

Le mutisme des deux convives témoignant de leur ignorance :

– Eh bien ! ce pourquoi je l'ai trouvé ! annonça Frédéric Hamiet. Il tient tout entier dans ceci que l'existence s'est modifiée et que les théâtres en sont restés au point où ils en étaient il y a trente ans ; que, depuis trente ans, sans qu'ils s'en soient aperçus, l'heure du dîner a retardé chaque soir d'une demi-seconde sur la veille, et que, de demi-seconde en demi-seconde, Paris en est arrivé à se mettre à table à huit heures quand ce n'est pas à huit heures et demie. D'où je conclus que des milliers de citoyens lèvent tous les soirs le couvercle de leur soupière au moment même où les machinistes du Gymnase, des Variétés et de la Porte-Saint-Martin lèvent les rideaux de leurs théâtres. Et vous croyez que ces gens-là iront lâcher les dix ou douze francs d'un orchestre pour aller voir une fin de pièce ? se repaître de situations qui leur seront incompréhensibles ? de dénouements qui resteront pour eux lettre morte ? Point ! Ils iront traîner leurs guêtres par l'asphalte des boulevards ou prendre un bock à une terrasse de café ; et ils auront bien raison ! Et de même les brassées de petits commerçants qui ferment boutique à neuf heures et les régiments de messieurs qui, pour avoir dîné en ville chez de vieux parents où ils se sont rasés, se trouvent comme des âmes en peine, à neuf heures et demie du soir, sur le pavé de la capitale !

– Il y a du vrai dans ce que vous dites là, prononça Robert Cozal de qui fondait l'hésitation à la conviction ardente flambant aux lèvres de son ami.

– Du vrai !… Comment, s'il y a du vrai !… Je vous dis…

(avide de convaincre, Hamiet éleva vers le ciel sa fourchette enrubannée de haricots verts)

– … je vous dis que des sommes énormes restent chaque soir dans des poches d'où elles ne demanderaient qu'à sortir, faute d'un théâtre ouvrant ses portes à dix heures, qui se présente pour les recevoir !

Il goba les haricots, en repiqua au fond de son assiette une nouvelle fourchettée qu'il rebrandit par les libres espaces.

– Je vous dis que l'homme qui fera cela, qui fondera en plein boulevard un théâtre de Dix-Heures, pratique, confortable, élégant, et où on ne jouera que des pièces gaies, – car les heures ont leurs exigences ! – gagnera trente à quarante mille francs par mois, par la force même des choses, par le seul fait qu'il aura étanché une soif !

Il se grisait, à discourir ; ses yeux de dormeur éveillé s'ouvraient sur des apothéoses. Mais depuis un instant déjà le large masque de Gütlight reflétait des inquiétudes, grimaçait l'angoisse du monsieur qui, pour s'être fait saler les fesses, jadis, du coup de fusil d'un chasseur maladroit, ne saurait voir sans défaillance une arme chargée dans les mains de son prochain. Et un tremblement de gélatine balbutiait au bord de ses lèvres ; et ses regards ardemment tendus vers l'orateur guettaient l'explosion imminente ; et celle-ci ne s'était pas produite d'un : « Et cet homme, ce sera moi ! » vociféré par celui-ci dans un ample geste de muezzin appelant du haut de la mosquée les fidèles à la prière, qu'il braillait déjà : « Pas un sou ! » en boutonnant précipitamment son veston sur le contenu menacé de ses goussets.

C'est alors que l'adresse d'Hamiet rayonna de tout son éclat. Résolu à la conquête des écus récalcitrants, il se refusa à seulement en vouloir entendre parler !… tout en lâchant chez le camarade cet âpre chien « du jardinier » qui ne dort jamais que d'un œil en l'âme des spéculateurs.

– De l'argent !… De l'argent !… cria-t-il. Eh ! je m'en moque bien, de votre argent ! J'en ferais jaillir des pavés, avec une idée pareille ! Du reste, soyez tranquille ; c'est fini de rire, tous les deux. J'aimerais mieux vendre toute ma vie du mouron pour les

petits oiseaux que d’entreprendre encore quoi que ce soit avec nous.

– Tiens ! fit Gütlight surpris. Pourquoi ?

Hamiet le fixa dans le blanc de l’œil et répondit :

– Parce que vous portez la guigne ; c’est bien simple.

Il sema ce bon grain en bonne terre, après quoi, de l’air le plus doux et le plus innocent du monde, il puisa une pincée de barbe-de-capucin dans le saladier que lui présentait le valet de chambre, sourd aux protestations du juif qui s’emportait bruyamment, répétait qu’il n’admettait pas une pareille insinuation, qu’on tuait, avec de telles légendes, le crédit d’un monsieur du jour au lendemain, et cætera, et cætera : toutes déclarations énergiques – derrière lesquelles la peur d’avoir parlé trop vite et raté le coche au passage ne se voyait guère plus, mon Dieu, que le nez au milieu de la figure…

Il finit par menacer d’un procès en diffamation Hamiet qui, du coup, se rétracta, dans l’épouvante bien jouée des juges, et présenta même des excuses que cette andouille de Gütlight accepta sous conditions : maintenant ce qu’il avait dit, sans doute, exigeant cependant d’examiner l’affaire dans le silence du cabinet, – lui, premier ! lui, avant tout autre ! – au nom du droit qu’il avait, pardieu ! bien acquis de courir après son argent et de se refaire de ses pertes.

VII

– Évidemment, j'aurai de lui ce que je voudrai, dit Hamiet à Cozal après le départ de Gütlight qu'un poker à jour fixe mobilisait une fois la semaine et qui s'était défilé la dernière bouchée dans le bec ; mais je n'ai dit que la vérité ; je ferais suer de l'or à l'asphalte, avec ça ! Pourquoi riez-vous ?

– Vous ne vous fâcherez pas ?

– Marchez donc !

– Eh bien, avec votre imagination que du matin au soir traverse le vol des rêves, vous me faites penser… au pont d'Asnières, où passent huit cents trains par jour.

– Le pont, non ! fit gaîment Hamiet ; à la rigueur, la gare, car des trains s'y arrêtent.

Et, changeant de ton :

– Vous avez tort de me blaguer, reprit-il ; vous me croyez un écervelé ; j'en suis précisément le contraire. En fait, mon imagination n'est ni un pont ni une gare. Elle est comparable, plutôt, à un grand magasin bien approvisionné, où mon caprice va, vient, erre, flâne, tombe en arrêt devant un article qui le tente, l'examine, le remet en place, et fixe enfin, sur tel ou tel objet, son choix mûrement réfléchi. Depuis longtemps, j'ai la hantise d'une direction de théâtre. C'est là un domaine mal connu, par conséquent mal exploité, où il y a à faire bien des choses – que je suis prêt à faire avec vous, si la combinaison vous plaît.

Cozal, auquel plaisait plus que nous ne saurions dire une combinaison consistant notamment dans la représentation de sa pièce, s'inclina pour toute réponse.

Hamiet poursuivit :

– En somme, qu'est-ce que c'est au juste, votre affaire ?

– Je vous l'ai dit : une opérette.

– Le titre ?

– Madame Brimborion.

– Charmant !… Quelle époque ?

– Louis XV.

– Moins bien.

– Ah ?

– Oui, j'ai sur ce point des idées assez arrêtées, que je vous dirai en temps utile. Passons. Trois actes ?

– Trois actes.

– Achevés ?

– Deux seulement sont au point ; mais je me ferais fort, le cas échéant, d'enlever le troisième en huit jours.

– All right ! La musique maintenant ?

– Elle est d'un bohème de Montmartre qui me gratifie de son amitié : un certain Hour, Stéphen, Prix de Rome, déjà joué deux fois à Paris, sans aucun succès du reste. Et du talent avec ça ! comme disait je ne sais plus quel peintre en se regardant dans la glace. Particularités : une vanité de paon, un caractère de dogue, une propreté de goret… plus une petite amie grosse comme deux liards de beurre et rigolote… comme chausson, qui a vraiment le diable au corps pour détailler la chansonnette. Leurs amours ne sont guère, hélas ! qu'un pugilat de tous les instants !…

– Vous me mettez l'eau à la bouche, dit Hamiet : il faut que je fasse au plus vite la connaissance de ces deux vertébrés ! D'autant que l'été touche à sa fin, et que nous n'avons pas une minute à perdre si nous tenons à arriver pour l'ouverture de la saison.

Le don de sécréter les idées, que le ciel lui avait dévolu, se doublait de celui d'en voir par la pensée l'immédiate réalisation ; pareillement ces mères ambitieuses qui voient déjà coiffée du shako bleu de Saint-Cyr la larve informe balancée en leur flanc. Il accueillit avec empressement l'offre à lui faite par Cozal de le conduire – puisque l'absence de Madame lui rendait momentanément son indépendance de garçon – à la *Pie-Borgne* où Stéphen Hour fonctionnait certainement depuis une grande heure déjà. Dix minutes plus tard, une auto découverte les charriait aux côtés l'un de l'autre, par la grimpade de la rue des Martyrs ; tous deux silencieux et rêveurs, Cozal n'osant croire à sa chance, Hamiet baignant au vent de la nuit son front que cerclaient d'une auréole les bords du chapeau de paille échoué sur sa nuque, et derrière lequel des armées de pensées se battaient confusément avec des régiments de chiffres.

Le cabaret de la *Pie-Borgne* était situé au bas de la rue des Trois-Frères dont il trouait l'ombre, la nuit, des feux ardents de ses deux lanternes écarlates, et dont il insultait, le jour, la modestie silencieuse et discrète, par le cri strident de sa façade badigeonnée en jaune serin. Des étagements de culs de bouteilles, verdâtres comme des noyés et renflés comme des pustules, flanquaient étroitement sa porte : une porte de monastère où couraient des lacets de ferrures à l'entour d'un guichet grillé, et dominée d'une pie borgne au bec d'éternelle bavarde ouvert en angle de quarante-cinq degrés avec l'air de jeter au quartier :

– Toi, tu n'auras jamais la paix.

Et le fait est que le quartier avait longtemps désespéré de l'avoir, exaspéré et impuissant devant ce nid de turbulente bohème d'où, chaque nuit, jusqu'à deux et trois heures du matin, s'évaporait en rires énormes, en ululements de peupliers, en tonnerres d'applaudissements, en rythmes de valses lointaines, la joie immense des jeunes hommes à être hommes et à être jeunes ; sans parler des querelles vidées sur le trottoir et des chœurs bramés à la lune après la pose des volets. De boutiques en boutiques, de paliers en paliers, des pétitions

avaient vingt fois passé, des feuilles de papier ministre revêtues d'imposants paraphes, faites pour appeler l'attention des pouvoirs publics sur un état de choses déplorable, dont pâtissaient le repos et le sommeil des gens de bien. Il en était résulté :

Une enquête ;

Des visites domiciliaires ;

Et le maintien du *statu quo*.

En sorte que les gens de bien allaient prendre leurs clics et leurs clacs avec un touchant unisson et transporter leurs pénates sous des cieux plus hospitaliers, lorsque Hour, enfin, était venu, tranchant la question dans le vif et mettant les braillards de la *Pie-Borgne* en fuite, à coups de marches funèbres et de sonates en mineur. Invité à faire chanter aux touches de son instrument les allégresses du *Père la Victoire* et du *Régiment de Sambre-et-Meuse*, le musicien, avec ce sens de l'à-propos qui le signalait de si longue date à l'admiration des foules, n'avait pas hésité une minute à taper dans l'oratorio, et dame ! ça n'avait pas traîné : la clientèle s'était levée et avait pris son vol comme une bande de moineaux. Prrrr !… Jamais plus on n'avait entendu parler d'elle. Quel homme !…

Dans le sous-sol du petit café où désormais il faisait de la musique pour le salpêtre des murailles, – ainsi Saint Jean, autrefois, se mit en frais d'éloquence pour les sables du désert, – Cozal et Hamiet le surprirent en train de s'expliquer avec la jeune Hélène qu'il traitait de salope et d'ordure, pour changer, et qu'il menaçait d'écraser à l'égal d'une simple punaise. Leur apparition imprévue sous le plein-cintre de l'escalier ne le détourna pas de la question ; au contraire, il ne s'y enfonça que davantage, les entraînant avec lui l'un et l'autre en les dédales mystérieux de ses rancunes sans qu'ils sussent au juste de quoi il s'agissait. Cozal, seul, à certaines allusions visant clairement les « sales gadoues » qui se trottent par la fenêtre quand on les croit au « pieu », devina que la jeune Hélène avait encore fait des siennes. Il resta bouche close, toutefois. Il avait promis à

Hamiet le réjouissant révélé d'un client pas ordinaire, et, à recueillir ainsi le bénéfice des circonstances, il goûtait une joie de provincial fier de faire à un Parisien les honneurs de sa petite ville. Le malheur fut que cela finit mal : d'un aller et retour de soufflet lancé à toute volée par le vide des espaces et qui vint retentir, comme aux flancs d'une potiche, au visage soudainement empourpré de la fillette.

– Oh ! fit Hamiet.

– Hour ! fit Cozal.

– Ça, ce n'est pas fort, fit Hélène.

En général, tombant sur ses joues aguerries, les calottes la laissaient froide ; avouons-le : nous ne sommes pas éloigné de penser qu'elles la mettaient en belle humeur. Seulement, tout de même, Hour, cette fois, avait eu la main un peu lourde. Elle en resta suffoquée, l'air nigaud et gauche d'un enfant qui se retient de pleurer devant le monde, et constatant : « Non, ce n'est pas fort », sans se risquer à en dire davantage, crainte que les larmes ne forçassent la consigne à la faveur d'une émotion. Elles vinrent, pourtant, – discrètes, deux par œil, pas plus ! – car Cozal, apitoyé, l'avait attirée dans son bras et consolait, d'une caresse, le pauvre visage humilié.

– Là !… C'est fini !… On ne pleure plus !… Faites risette à votre ami. Vraiment, Hour, je ne vous comprends pas de frapper ainsi cette enfant !

– Pauvre petite ! murmura Hamiet.

Mais, enchanté de son action d'éclat :

– Hein ? Hein ? raillait le goguenard Stéphen Hour ; tu n'as pas passé au travers, sale bête, sale volaille, sale vadrouille !

Malin, il clignait de l'œil. Cette brute se jugeait fort plaisante, ayant d'ailleurs, il n'en doutait pas une minute, usé avec une grande réserve du droit que concède le génie de passer outre aux traditions en usage dans le *vulgum pecus* : le même qui permit aux uns de tuer Clytus après boire, aux autres de

coucher avec leur sœur Pauline. Il était temps que l'entretien changeât. Hamiet, sa naturelle douceur révoltée, allait prendre parti dans la discussion quand, rallié, pour avoir la paix, aux affirmations du musicien qui répétait sans se lasser : « Chameau ! Chameau ! Chameau ! Chameau ! » :

– Oui, oui, parfaitement, dit Cozal ; c'est une affaire entendue ; mais, pour Dieu, finissons-en ! Nous avons à parler de choses plus sérieuses. Hour, mon ami, s'il vous plaît. Hamiet, mon vieux, que je vous présente.

Et la formalité eut lieu. Stéphen Hour, toujours homme du monde, témoigna de la satisfaction que lui cachait cette mise en rapport : il ravala bruyamment des crachats. Hamiet, lui, salua froidement et commanda des Tarragone, car le patron de la *Pie-Borgne* venait personnellement et précipitamment prendre les ordres de ces messieurs avec le souriant empressement d'un pauvre homme qui ne désespère pas de repêcher sa maison noyée.

Enfin, les petits verres emplis et le patron restitué à sa caisse, Cozal put initier son collaborateur au motif de sa visite.

– Préparez-vous, mon bon, dit-il, à une grande et joyeuse nouvelle. Voici Monsieur qui veut acheter un théâtre et ouvrir… Devinez avec quoi ? Devinez un peu, pour voir ?… Avec *Madame Brimborion !*

Il se tut, attendant l'effet : mais l'effet ne se produisit pas. Stéphen Hour n'avait pas bronché. La fortune venant enfin à lui, il l'accueillait sans aucune surprise, simplement, du « Ah ! » strictement dû aux choses strictement dues.

– Eh bien ! reprit Cozal un peu décontenancé ; ça ne vous dit rien, cette affaire-là ?

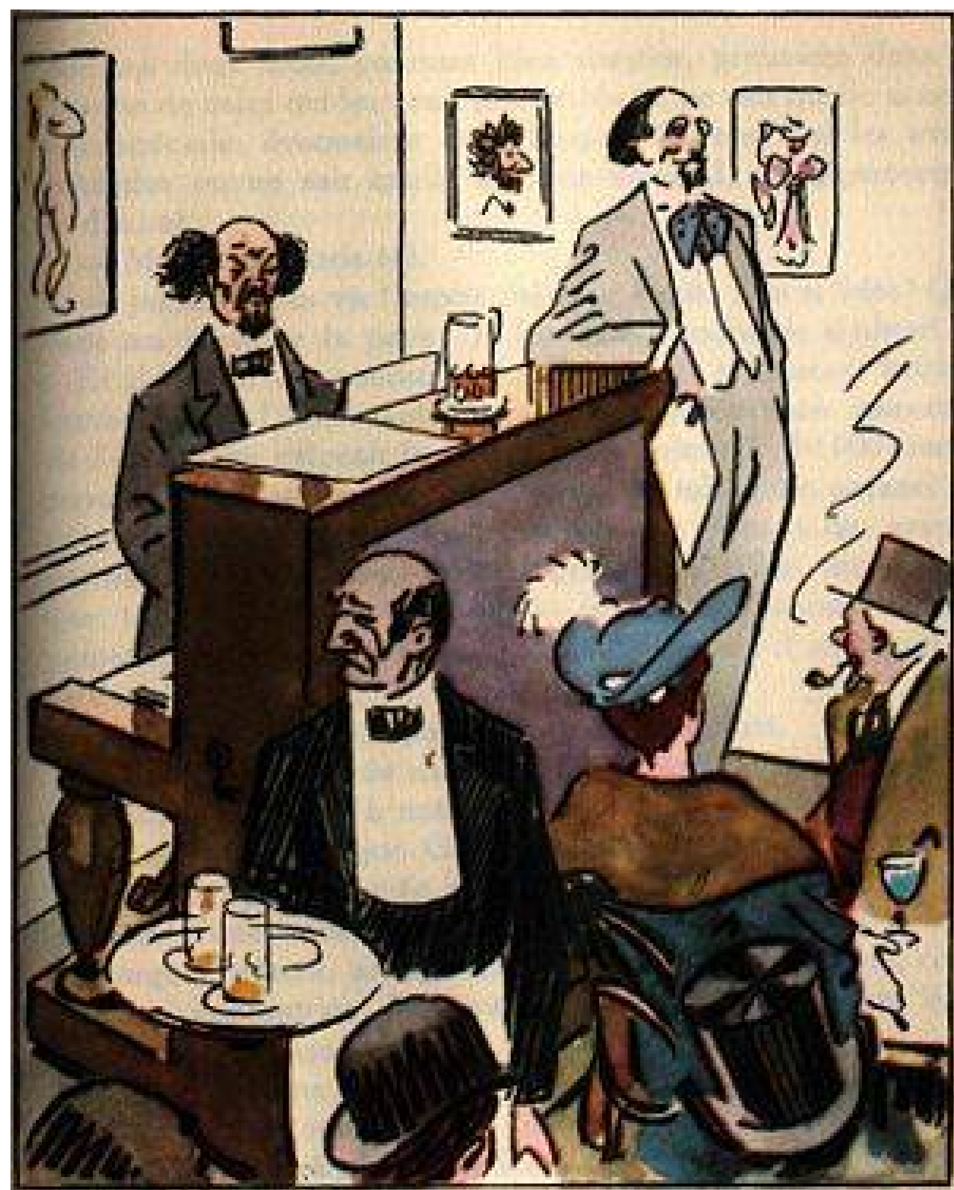
– Ça dépend, répondit Stéphen Hour ; il faut voir.

– Voir quoi ?

– Voir quoi !

Hour sursauta.

– Pensez-vous que je vais confier au premier venu les destinées de ma partition ?



Il dit « ma partition », rien de plus, et il sembla à Cozal que ces deux mots, pourtant bien simples, prenaient dans la bouche de celui qui les avait prononcés on ne sait quelle acception spéciale, évoquaient dans l'esprit de celui qui les avait entendus on ne sait quelle idée de colossal, de gigantesque et d'inouï.

– Mais… hasarda-t-il.

– Jamais de la vie ! reprit Stéphen Hour. Pas si bête ! Qui veut ma musique la paye ! Je fais mes conditions d'abord.

Et il les fit, ses conditions ; et le projet, à l'instant même, sombra dans l'irréalisable, échoué aux prétentions insensées de l'artiste qui exigeait froidement une prime de 10.000 francs payable dans les vingt-quatre heures, un minimum garanti de cent cinquante représentations, l'insertion dans vingt grands journaux de son portrait avec biographie détaillée, étude critique, tout le diable et son train ; – plus, bien entendu, l'engagement de divers chanteurs et chanteuses qu'il se réservait de désigner.

– Caruso et Delna, par exemple, fit Hamiet.

Il avait prononcé ces mots avec le sérieux le mieux joué : il demeura estomaqué à entendre Hour déclarer avec la bonne foi la moins feinte que Caruso manquait de fantaisie et que Delna était trop marquée pour le rôle. Pas un instant la supposition d'une raillerie n'eût pu visiter ce cerveau où la folie de l'orgueil trônait, aveugle et saoule de toute-puissance, comme une impératrice d'Orient. Cozal avait refréné un léger mouvement d'impatience.

– Eh ! laissons cette question ! fit-il, je sais les intentions de mon ami et son désir de bien faire ; donc, sur ce point, aucune difficulté à craindre. Hour, à vous d'y mettre du vôtre ! Comment, je déniche l'oiseau rare, le directeur de nos rêves, et voilà que vous commencez par lui mettre le pied sur la gorge ! Croyez-vous que ce soit raisonnable ?… Tenez, si vous étiez gentil, savez-vous ce que vous feriez ?… (Il souriait ; le peloteur câlin qu'il savait être appliqua une tape amicale sur l'épaule du

compositeur). Vous vous mettriez au piano et vous donneriez à Monsieur une idée de votre partition. Il est amateur de musique et ce qu'il a ouï dire de la vôtre excite sa curiosité à un point que vous ne sauriez croire ! Un aperçu de *Madame Brimborion*, s'il vous plaît !… la gavotte du deuxième acte, par exemple ; ou, mieux encore, l'ouverture !… que vous m'avez jouée l'autre soir, et qui est un pur délice. Soyez bon ! Faites-nous ce plaisir, cher ami.

Hour se tut. Il avait abaissé sur Hamiet ce regard alourdi de dédain, qui creuse un fossé, met un monde, entre l'Artiste et le mufle indigne. Deux ennemis se disputaient son cœur : la religion de sa personnalité surhumaine, et ce chatouillement d'amour-propre, non sans charme, qui fait éclore le sourire sur les lèvres d'une duchesse dont le « Gironde, la môme ; je me l'enverrais bien ! » d'un ramasseur de bouts de cigares a flatté l'oreille au passage. Un instant, il balança. Enfin, pourtant, ayant sous son ample fessier attiré la chaise de cuisine qui formait tabouret de piano, il déposa sur le clavier ses mains qui aussitôt prirent congé l'une de l'autre et filèrent chacune dans un sens, à l'image de deux personnes pressées de se rendre à leurs affaires.

Il daignait !…

– Hum ! fit Cozal.

D'un clignement d'œil il appelait l'attention d'Hamiet, lui recommandait de ne rien perdre du spectacle qu'il allait voir.

C'était l'accès, en effet ; c'était l'accès aigu lui-même, au cours duquel l'Onan de la fugue, le Narcisse du contrepoint, assouvissait enfin, et jusqu'à épuisement, sa passion effrénée de soi-même, hennissant, gloussant, jouissant, dans l'exaltation démente où l'envisagé de son génie avait pour effet de le jeter.

Insatiable de s'écouter, plein de rancune contre l'imbécile nature qui ne l'avait pourvu que d'un tympan par oreille, il tenait le piano impuissant à exprimer aussi pleinement qu'il eût été de rigueur le nonpareil de ses inspirations, si bien qu'il se donnait l'ivresse de les vociférer à tue-tête en même temps qu'il

les arrachait aux sonorités de l'instrument. Il estimait que ses mélodies détenaient toujours au fond d'elles quelques splendeurs insoupçonnées, et il les pressurait comme des citrons pour en faire sortir le jus. Elles lui étaient ce que sont aux gamins ces chandelles romaines éteintes qu'ils s'entêtent à taper au pavé de la rue, avec l'espoir d'en voir jaillir tout à coup une dernière boule enflammée. Non content d'en avoir à la fois plein la bouche et plein les mains, il s'obstinait à en rendre la quintessence par des mimiques compliquées, exprimant tour à tour la crainte, la colère, la haine, la joie, la douleur. Aux *forte*, il plissait le front, ses sourcils descendaient lentement sur ses paupières ; ainsi, aux jours d'émeute, lentement, descendent devant les étalages les lourds rideaux de fer des boutiques. Aux *con animato*, son visage s'éclairait, ruisselait en mutineries de petit écolier dissipé qui va se faire mettre en retenue ; il se rembrunissait aux *con furore*, arborait les férocités des masques de guerriers japonais, narquoises et inexorables. Mais c'était surtout aux *dolce*, c'était aux *con amoroso*, que Stéphen Hour valait l'argent ! Ah ! il les fallait voir, alors, ses yeux d'exhibitionniste, chavirés, noyés de volupté ! il les fallait entendre, ses soupirs ! des soupirs longs comme des angoisses et profonds comme des tombeaux, où s'évoquaient avec un égal bonheur, tantôt le tendre émoi de la vierge au contact du premier baiser, tantôt, en rauquements farouches, les accouplements formidables des Césatosaurus, Diplodocus, Tricératops, Iguanodons et autres mastodontes antédiluviens au fond des obscures cavernes !…

– Très bien ! Bravo ! cria Hamiet tandis que le compositeur achevait d'exhaler sa grande âme dans un trémolo prolongé secouant ses mains d'une crise de delirium tremens. Vous aviez raison, Cozal ; voilà un homme extraordinaire.

Il s'amusait bien un peu ; pas tant, toutefois, que le jeune homme l'eût pu croire, car il voyait des atouts dans son jeu à force de les y souhaiter, et à travers la charge énorme que Hour dessinait de soi-même, il apercevait le musicien, le personnage de qui la verve pouvait – devait ! – contribuer dans une

proportion x à l’heureuse issue de son projet. Et soudain le souvenir lui revint à l’esprit des talents de la jeune Hélène. Alors, s’étant tourné vers elle :

– À propos, mademoiselle ; et vous ?

– Moi ? questionna Hélène surprise.

– Oui, vous, la belle étonnée ! Nous savons aussi de vos histoires.

– Quelles histoires ?

– C’est bon, reprit Hamiet ; inutile de vous faire les yeux plus grands que le bon Dieu ne l’a voulu. Grimpez-moi plutôt sur cette table et montrez-nous un peu à quoi vous êtes bonne, que je voie si l’ami Cozal n’a pas abusé de ma candeur.

Il riait. De la main, en même temps, il apaisait Stéphen Hour qui, littéralement, aboyait aux jupes de sa douce maîtresse, émettait des sons imprécis d’où il paraissait résulter que cette traînée, pourvue de certains dons naturels, en aurait pu tirer parti si elle n’avait pas eu « que le… derrière dans la tête », – métaphore dont la hardiesse jeta à un délire de joie la principale intéressée. Celle-ci, au reste, ayant compris ce que l’on désirait d’elle, s’exécuta à l’instant même, de la meilleure grâce du monde : elle prit d’assaut la table désignée, en bonne enfant ennemie des stupides chichis, qui ne demande qu’à faire plaisir. La façon dont elle dit à Hour : « En si bémol, Stèph, s’il te plaît », la joue encore zébrée des cinq doigts de ce butor, la révéla si petite fille que Cozal et Hamiet, émus, échangèrent d’instinct un coup d’œil. Un tyrolien coiffait Cozal : elle le lui emprunta, l’aplatit d’une tape, le transforma en un boléro imprévu qu’elle se posa de biais sur l’oreille ; après quoi, la main gauche chassée derrière la jupe et la droite plus haut que la tête, crispée sur d’imaginaires castagnettes :

– *La Manola* ! annonça-t-elle.

Ah ! la chose exquise que ce fut !… Elle n’avait pas dit un couplet, qu’Hamiet, déjà, criait au miracle :

– Mais c'est inouï !… Mais c'est fou !… Mais où diable avez-vous appris ?

Où elle avait appris ?

La belle question !

À la grande école communale où les galopins de la rue apprennent à tirer de leurs doigts des coups de sifflet assourdissants, à imiter le chien écrasé, la trompe des pompiers et la chatte amoureuse. Ce fut merveille de l'entendre, préludant au deuxième couplet, faire retentir à son palais le clair roulement des castagnettes, sonner au vide de sa bouche la peau d'âne du tambour de basque.

Alza ! Ola !

Voilà

La véritable manola !

À la ritournelle, elle dansa ; le poing à la hanche, maintenant, le torse écroulé en arrière, tel un arbre qu'a entamé le coup de cognée du bûcheron. À travers la fumée d'une moitié de cigarette cueillie au vol à la lèvre d'Hamiet, elle clignait sur une intention de couleur locale la double ligne, réduite à une seule, de ses cils.

Olle !



Elle dit ensuite avec une telle gentillesse que c'était, véritablement, à la croquer comme un bonbon, le *Voyage à Robinson* et la *Lettre de la Pigeonne* :

Et moi j'ai répondu : je dois rester fidèle,

Aucun autre pigeon ne saurait me charmer.

Si mon ami revient brisé, tirant de l'aile,

Plus il aura souffert, plus je devrai l'aimer.

Mais où elle se montra étonnante tout à fait, appelée au rendez-vous des plus sûres destinées, ce fut dans la *Marchande de tout*, une ineptie dont elle tira un monde, tellement elle apporta d'observation et d'art à en relever la platitude par la drôlerie de son dire, par la netteté, surtout, d'un geste juste, sobre, extraordinaire de vérité, qui l'affirmait maîtresse mime. Successivement, ayant allégé son épaule du ballot qui était supposé l'écraser, et en ayant défait, du bout de ses petites pattes, les nœuds qui n'existaient pas, elle y puisa, en marchande de tout qu'elle était : un collier feint dont elle cercla son jeune cou ; une bague simulée dont elle para son doigt ; un bracelet pas vrai dont elle fit, sur son pouls, claquer le soi-disant fermoir ; puis apparurent deux petits anneaux illusoires qu'elle suspendit, de chaque côté de son éclat de rire, aux lobes rosés de ses oreilles ; une houppette chimérique, laquelle, secouée par le vide, y laissait censément pleuvoir son trop plein de poudre de riz ; un faux rouge pour les lèvres qui dessina aux siennes deux frêles arbalètes contrariées ; enfin, un vaporisateur prodigieusement évoqué, dont elle dirigea vers Hamiet le bec qui n'avait pas lieu, en même temps que, de sa dextre, elle en pressurait, pétrissait la poire à air, absente et visible à la fois. Et ce fut si joli, si complet, d'un rendu de la vie si exact, qu'Hamiet, transporté, n'y tint plus criant : « Hop là ! » les bras tendus à la gamine qui s'y jeta riante et essoufflée.

– Allez, déclara-t-il ; c'est fait ! J'hésitais encore un peu ! à cette heure, le notaire lui-même y aurait passé, que ça n'y serait pas davantage ! Les Gaîtés-Modernes sont à vendre ; leur situation en plein cœur de Paris, à deux pas du passage

Jouffroy, n'est comparable qu'à celle des Variétés ; je les achète !… J'engage Gaubray qui a résilié hier avec le Palais-Royal ; j'engage Lucy Thoralba, qui est charmante dans les rôles à côté ; j'engage Maudruc, qui est une ganache impayable ; j'engage…

Il engagea ainsi tout un imposant dessus de panier ; mais quand il en vint à Hélène « visiblement créée et mise au monde pour incarner la mignonne Madame Brimborion » et à laquelle il proposa cent francs par représentation, plus un traité de trois années, Stéphen Hour entra dans la danse avec sa grâce coutumière :

– Hein ? Quoi ? Vous dites ? Le rôle principal à cette grue ?… Jamais de la vie !

– Pourquoi donc ça ?

– Parce qu'elle y serait au-dessous de tout, d'abord ; puis, parce que le rôle étant conçu, compris, écrit pour soprano aigu, sera interprété par soprano aigu ou pas interprété du tout. C'est clair ?

Hamiet que, depuis son entrée, Hour exaspérait sourdement et qui, plus d'une fois, s'était mordu au sang pour se contraindre à rester calme, sentit s'évanouir au fond de soi l'espérance d'en pouvoir entendre davantage.

Il eut un petit sourire, et dit :

– J'adore qu'on me donne des ordres ; cela me met tout de suite à mon aise. Maintenant, à moi la parole. Vous venez de déclarer sur un ton qui ne supporte pas la riposte, que Mademoiselle ne chanterait pas votre musique. Or, c'est précisément le contraire qui arrivera, et c'est votre musique qui ne sera pas chantée, elle, si Mademoiselle ne la chante pas !

– Ce qui veut dire ?

– Ce qui veut dire que j'ai projeté d'ouvrir un théâtre d'opérette dans l'intention de faire fortune ; que j'ai reçu de Monsieur une pièce qui me convient ; que je professe sur la

façon dont Mademoiselle en interpréterait l'héroïne une opinion diamétralement opposée à la vôtre, et que, niant à vos exigences le droit qu'elles s'arrogent tranquillement de paralyser nos efforts, à Mademoiselle, à Monsieur et à moi, je me passerai de vos mélodies avec calme et sérénité si vous me contraignez à ces moyens extrêmes, et ferai faire la musique de *Madame Brimborion* par Claude Terrasse ou par Hirchmann qui ont autant de talent que vous ! J'ajoute qu'il est inutile de faire fonctionner vos moustaches comme si on en avait monté chacun des poils sur un petit boudin de laiton : vous ne m'inspirez aucune crainte ! Si une seule minute vous avez pu me prendre pour un monsieur auquel on flanque des calottes et qui pousse ensuite une romance, en fa dièse, en mi naturel ou en n'importe quel autre ton, vous vous êtes grossièrement mépris ! Est-ce, aussi, suffisamment clair ? Vous m'embêtez, à la fin !

Il y eut un temps.

– Bien fait ! fit Hélène à mi-voix.

– Attention ! songea Cozal.

Il se tenait prêt, sentant ces deux hommes ennemis nés, et résolus à empêcher coûte que coûte le coup de torchon imminent, le colletage qui était dans l'air. Mais sa surprise fut sans borne. Hour, en effet, se transfigurait à sa vue, au point de devenir méconnaissable ; les coins de sa bouche amenés comme avec des crocs jusque par delà les oreilles, ses yeux – ces yeux qu'assombrissait la sépia d'une rogne de tous les instants, – devenus soudain pareils aux fenêtres d'une pièce où l'on vient d'allumer les lampes, et la boucle de sa ceinture éclatée, ainsi qu'un pétard, sur le trémoussement libéré et précipité de ses tripes.

– Ah ! ça, mais, se dit le jeune homme abasourdi, il rit !

Il riait ! parfaitement ; il riait !… Le seul prononcé de deux noms, « Claude Terrasse et Hirchmann », avait déterminé ce miracle ! à la seule pensée que le talent de ces messieurs pouvait être opposé au sien, ce fou, ce maniaque, ce malade, cet

halluciné, ce pauvre homme, pour la première fois de sa vie, goûtait la douceur de rire !… Et l'imprévu de ce dénouement entre-bâilla sur l'apaisement une porte que se hâta de pousser l'humeur conciliante d'Hamiet, sa tendance naturelle à déposer les armes et à triompher sans rudesse, pour peu que l'adversaire eût le bon goût de ne pas y mettre d'entêtement. L'attitude du compositeur lui demeurant inexpliquée, il l'interpréta aussitôt comme une capitulation, et, vainqueur bon enfant, il promit au vaincu toutes les satisfactions du monde, lui roua à son tour les épaules de tapes bourrues et amicales, disant que la route était belle, qu'il aurait le lendemain matin les capitaux nécessaires à l'exploitation de son théâtre, qu'ils seraient millionnaires tous les quatre, Hour, Cozal, Hélène et lui, avant seulement deux ou trois ans, et qu'on allait voir un petit peu s'il était, ou non, le pont d'Asnières !

VIII

Huit semaines se sont écoulées, mais depuis aujourd'hui seulement, sur la scène des GAÎTÉS-MODERNES devenues THÉÂTRE DE DIX-HEURES, la troupe n'en est plus réduite à hurler les répliques de *Madame Brimborion* dans l'épouvantable canonnade dont les étouffent les barbares charpentiers, casseurs de têtes et batteurs de ferraille, lâchés comme en pays conquis par le désastre effondré de la salle. À cette heure, tout est dit ou presque. Un coup de balai au plancher, un coup de brosse au drap des portières, un coup d'astiquage aux dorures, et, ma foi, on pourrait entrer. Déjà, indices précurseurs, courent les potins par les journaux : des filets de quinze à vingt lignes où les courriéristes intrigués, dont l'appétit d'informations s'est cinquante fois cassé le nez aux portes inexorablement closes du théâtre, aux mystérieux sourires d'Hamiet enfermé dans le geste discret d'un homme qui ménage des surprises, parlent à mots couverts d'innovations heureuses, lâchent à tout hasard d'habiles sous-entendus dont s'émeut la curiosité publique. Quelques bruits, même, ont transpiré : l'idée a surpris et séduit, du banal fauteuil d'orchestre transformé en « Grand Confortable », et on ne songe pas sans une certaine émotion à cet extraordinaire foyer dont a parlé *Le Figaro* : une serre encombrée d'exotiques verdures, où des tsiganes authentiques joueront des czardas ou des valses, tandis que des valets de pied en culotte cerise promèneront sur leurs mains gantées des plateaux chargés de verres de punch, de coupes de champagne et de glaces, et qu'un cinéma en couleurs initiera pour rien le public de l'entr'acte aux événements de la journée. La pièce est d'ailleurs annoncée ; le *quadruple colombier* emmaillote le faîte des colonnes Picard, d'un rose pâle de truite saumonée où

s'enlèvent, en vermillon de coquelicot, ces mots :

THÉÂTRE DE DIX HEURES

Incessamment

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

MADAME BRIMBORION

opéra-bouffe en trois actes.



Or, ce soir-là, un reporter astucieux qui se fût faufilé sans bruit par une porte entre-bâillée, puis embusqué derrière le grillage d'une baignoire, eût goûté la satisfaction d'entendre la

jeune Hélène chanter les couplets que voici :

Jean, reconduisez cet idiot
Avec les égards qu'il comporte !
Dites-lui que devant la porte
Passe le tramway de Chaillot.
S'il revient jamais pour me voir,
Dites-lui que je suis souffrante,
Auprès de ma mère expirante,
Ou pas de retour du lavoir.

Ces jolis vers, extraits de *Madame Brimborion*, n'étaient pas de Robert Cozal, comme un vain peuple serait porté à le penser, mais bien de Frédéric Hamiet, – ce qui n'étonnera personne.

Celui-ci avait lu la pièce de son ami et il l'avait prisée comme il convenait à cela près, pourtant, de quelques remaniements. Oh ! des riens, de petits nettoyages dont il se chargerait lui-même. Il avait donc confisqué le manuscrit et, en moins de huit jours, suant, peinant, ajoutant ici, rognant là, avec la fièvre d'emballement d'un gars qui a raté les débuts de sa vie et qui se découvre tout à coup la vocation insoupçonnée, il avait converti le texte primitif en la folie la plus extraordinaire qu'ait jamais conçue l'invention d'un pensionnaire de Ville-Évrard. Après quoi il avait donné à copier.

Aussi Cozal, pour commencer, avait-il poussé de beaux cris, des glapissements de mère poule dont on a changé la couvée en une nichée de jeunes rats.

– Quoi ? Quoi ?… Qu'est-ce que c'est que ça ?… C'est une plaisanterie !… Le docteur ! Quel docteur ? Il y a un docteur ?… Et ce tambour-major ?… Connais pas… Et cette petite marchande d'oublies qui chante : « Voilà le plaisir, messieurs », d'où diable sort-elle, celle-là ?… Nom d'un chien, le tramway de Chaillot !… Le tramway de Chaillot sous Louis

XV ! ! !

Il y avait un docteur, en effet, l'homéopathe Bougredâne, gâteux et congestionné, l'incarnation même de l'acteur Gaubray !… Il y avait un tambour-major, oui, il y en avait un aussi ; et, de même, une petite marchande de plaisirs dont les couplets à double entente étonneraient d'audace et d'ingéniosité !… Quant au tramway de Chaillot, il n'était rien moins qu'à sa place, *Madame Brimborion*, en huit jours, ayant rajeuni de deux siècles, devenue fleur de suburbains, de répétitions générales et de modernes cinq-à-sept.

– Une grue, quoi ! avait dit Cozal atterré.



Mais l'autre l'avait convaincu, d'un brillant mouvement oratoire : fini le Louis XV ! décati, le Louis XV ! mort et enterré, le Louis XV ! Le public n'en voulait plus. L'opérette en chapeau

de soie et en pantalon de couleur, là était désormais la vogue. Les récents grands succès des Bouffes l'attestaient surabondamment, et il y eût eu absurdité à lutter contre le courant en se calfeutrant dans le rococo malgré la loi et les prophètes.

Ainsi avait parlé Hamiet, riant d'aise, la prunelle visitée d'une flamme, et, devant une telle assurance, Cozal, bonne bête, avait faibli puis cédé, repris pour son compte et consolidé tant bien que mal, de quelques couplets, d'un duo et de plusieurs bons mots inédits, les ajoutés du merveilleux et redoutable Frédéric.

En sorte qu'on achevait maintenant de mettre en scène. Il était minuit moins le quart. Les artistes, exténués, accrochés depuis une grande heure par une fin d'acte impossible, tremblants d'ailleurs pour leur dernier métro, tiraient leurs montres, cachaient de la main leurs bâillements, tandis qu'Hamiet, impitoyable, s'entêtait à régler le mouvement quand même, se tuait, ainsi qu'il le disait, à essayer de se faire comprendre.

– C'est pourtant bien simple, quand le diable y serait !

Et, à lui seul, il joua toute la scène, faisant successivement Mme Brimborion :

Jean, reconduisez cet idiot…

puis, éclatant à froid, pétaradant des lèvres, singeant la mimique de Gaubray, l'homéopathe Bougredâne :

Mis à la porte.

La chose est forte !

Jarnicoton,

Pour qui m'prend-on ?

puis, encore une fois, Mme Brimborion, renversé dans le dos d'une chaise longue, affectant un dédain hautain de grande dame à laquelle un rustre a manqué :

Jean, expulsez ce polisson ;

Jean, expulsez ce polisson ;

D'un coup violent de sandale

Jetez-le sur le paillasson.

et enfin le chœur tout entier :

Versons, sur Bougredâne, un pleur.

Chassé de ces lieux, ça l'épate !…

Quel coup pour un homéopathe !

Au revoir, Monsieur le docteur.

– Voilà tout, conclut-il avec l'audace tranquille des gens qui tranchent les questions sans en connaître le premier mot. Et vous autres, là-bas, les gamines… – Un peu de silence, dans les cintres ! –… vous venez occuper le fond de la scène et vous ranger en double haie sur le passage du docteur : Julia Trémitz, Berthe Andouar, et Lucy Thoralba à droite ; Rose Martin et les sœurs Javanetti à gauche. Ce sera très bien, ainsi.

Les acteurs, stupéfaits, se regardèrent. Le père Maudruc, qui, vingt ans, avait mis en scène aux Folies et qu'Hamiet venait d'envoyer coucher en le traitant de vieille bête, eut un sourire au coin des lèvres. L'ignorance crasse, doublée de toupet infernal, du patron, récréait fort ce vieux finaud nourri de la moelle des lions et pétri jusqu'au bout des ongles des saines traditions d'Offenbach.

– Très bien ; oui, ce sera très bien, affirma de nouveau Hamiet à qui le manque d'enthousiasme de sa troupe commençait de porter sur les nerfs.

Il s'était approché de la rampe, et, de là, il fouillait le crépuscule de la salle, cherchant Cozal qu'il savait à l'orchestre.

C'était un puits d'ombre confuse où flottaient les dorures éteintes des girandoles, les nappes livides des housses couchées sur le velours des balcons. Les cristaux du lustre descendu, reposé aux dossiers des fauteuils, jetaient dans le lointain des

traits phosphorescents, et, à la lueur d'une servante dressée près de la boîte du souffleur, on distinguait le rire idiot de deux cariatides aux yeux vides qui soutenaient, de leurs épaules voûtées, les avant-scènes de seconde.

Il demanda :

– Tu es là, vieux ?

Ils se tutoyaient à présent.

– Je suis là.

– Ah, bon ! Ça va, bien ?

– Mon Dieu, oui, répondit Cozal de la même voix dont il eût répondu : « Mon Dieu non. » Je trouve cela assez gentillet.

À ces mots :

– Eh bien, vrai, vous n'êtes pas difficile ! fit tranquillement Stéphen Hour, de qui le fauteuil, un rang plus bas, ne suffisait pas à contenir l'importance. Je trouve cela imbécile, moi ; c'est le dernier mot du vulgaire, de la banalité et du manque de goût.

Depuis qu'Hamiet avait voulu mettre la main à la partition de Stéphen Hour et que Stéphen Hour, suffoqué, avait parlé d'étrangler Hamiet à la première tentative risquée sur un de ses bémols, Hamiet et Hour étaient à couteaux tirés. Contraints de discuter des intérêts communs, ils le faisaient par l'intermédiaire d'un « on » vague : tiers chimérique qu'ils questionnaient quand le besoin s'en faisait sentir, et qu'ils agonisaient d'injures quand l'occasion s'en présentait.

Hamiet ne releva donc pas, si ce n'est d'un haussement apitoyé de l'épaule, l'appréciation du musicien. Seulement, les acteurs lui ricanant dans le dos, sa bile, à grand'peine contenue, déborda. Il fit une brusque volte-face.

Il cria :

– Qui est-ce qui se permet de rigoler ? Je colle cinquante francs d'amende au premier qui se paye ma tête.

Sortie brutale qui jeta un froid.

Dans le grand silence qui suivit, on entendit les voix lointaines des choristes en train de répéter au foyer.

Hamiet, très monté, poursuivit : il dit qu'il n'avait pas de conseils à recevoir et qu'on serait mal venu à le prendre pour un Jocrisse. Petit à petit il s'emballait ; autour de cette corneille turbulente, les noix recommencèrent à pleuvoir dru comme grêle. Il ne fut vraiment satisfait que lorsqu'il eut, d'une bravade insolente, jeté les artistes hors d'eux et que leur meute déchaînée hurla de rage après ses chausses.

Alors, il put brailler tout le soûl à son aise, trancher de l'omnipotent, faire résonner sa canne au plancher machiné de la scène. Un moment vint où on ne s'entendit plus. Les deux Javanetti, qualifiées de volailles, sanglotaient à l'unisson ; Lucy Thoralba, traitée de buse, n'admettait pas qu'on insultât les femmes après avoir couché avec, soutenue en cela par le chevaleresque Pouperol, « une perle de tenorino » qu'Hamiet avait découvert par hasard dans un boui-boui du Point-du-Jour et engagé séance tenante. Et une chose qui porta le tumulte à son comble fut la nouvelle, lâchée soudain comme un pétard au plus chaud de la discussion, que *Madame Brimborion* passait le jeudi d'après.

Il n'y eut qu'un cri :

– Jeudi !

– Jeudi.

– Jeudi prochain ? Dans six jours ?

– Parfaitement.

On crut à une blague.

Point du tout.

C'était absolument sérieux, et la façon dont il proclama par trois fois : « Jeudi ! Jeudi ! Jeudi !... Est-ce compris, oui ou non ? » enleva toute espèce de doute à cet égard.

D'ailleurs, dans la minute d'ahurissement qui accueillit cette déclaration, il développa sa pensée.

– Quand serait-ce alors ?… Vendredi ?… C'est la reprise de *Coq-en-pâte* aux Bouffes. Samedi ?… C'est la première d'*Un gros ami de province*. Dimanche ?… c'est la représentation d'adieu de Carbonneaux. Alors quand ? Je vous le demande ! Eh ! sans que vous vous en doutiez, j'ai deux mille francs de frais par jour, moi ! J'y suis de soixante mille balles à l'heure qu'il est !

– Et après ? interrogea Hour de qui la silhouette furibonde se dressa dans la nuit indécise de l'orchestre. Qu'est-ce que ça peut me foutre, tout ça ? Est-ce que j'ai à entrer dans ces détails-là ? La pièce n'est pas prête, voilà le fait ; et je n'en laisserai certainement pas compromettre le succès forcé, pour satisfaire aux fantaisies d'un épileptique.

Conciliant :

– Voyons, fit Cozal ; voyons !

Mais Hour :

– Rien n'est su, rien ! ni la musique, ni la pièce ! Où sont les costumes ; où sont-ils ? Et le décor ! Où est le décor ? J'exige qu'on nous montre le décor ! Est-ce qu'on se fout de nous, à la fin ? La représentation n'aura pas lieu jeudi… Je la ferai interdire par ministère d'huissier.

– Par huissier ?…

Hamiet se tordit, lâché dans un de ces rires bruyants dont des milliers et des milliers de soufflets ne paieraient pas l'impertinence.

Il répliqua qu'il se fichait des huissiers et, plus encore, de ceux qui les faisaient venir, et cette aménité en amenant une autre, le directeur et le musicien échangèrent des bordées d'injures, toujours à la troisième personne. Hamiet prit le dessus enfin. À vrai dire, il bénéficiait de son sang-froid, alors que la fureur de Hour s'étranglait en de vagues et rauques aboiements. En vain, ce malheureux, éperdu, en appelait à son collaborateur, répétait : « Mais parlez, Cozal ! mais parlez donc ! Allez-vous nous laisser égorger par ce fou ? », Hamiet couvrait tout de sa voix, comme Richelieu de sa pourpre.

Sa conclusion fut un arrêt de Cour, sans appel.



– J'ai dit que nous passions jeudi, je le répète pour ceux qui n'ont pas entendu. Le service à la presse est fait, la garde commandée et tout, et j'ai donné, il y a une heure, le bon à tirer de l'affiche : c'est dire qu'il n'y a pas à revenir là-dessus. Par conséquent, voici l'ordre et la marche : demain, dimanche, lundi, mardi et mercredi, dernières répétitions d'ensemble : jeudi, à une heure, répétition des couturières à huis clos et dans le décor, et à dix heures, la générale !

Il dit et s'épongea le front. Sur quoi, content d'avoir fait le dictateur et coupé la chique aux malins, il s'apaisa sans transition.

– Voyons, mes enfants, je vous en prie ! un peu de bonne volonté, que diable ! Vous ne voulez pas notre mort.

Il pirouetta, vint tendre la main à Maudruc qui adossait à un portant son quant-à-soi et sa dignité offensée.

– Je vous demande pardon, Maudruc : je vous ai un peu secoué, tout à l'heure. Sans rancune, hein ?… Vieil artiste… beaucoup de talent… plein de conscience… m'en voulez pas cher ami ?

Et le vieux Maudruc, très flatté, n'avait pas dit : « Mais non, mais non », qu'on entendait déjà le rire consolé des deux sœurs Javanetti, empoignées chacune à la taille et embrassées, l'une à droite, l'autre à gauche. Ses continuels soubresauts d'écureuil laissaient les gens effarés et sans fiel. D'un mot, Lucy Thoralba, qu'il venait de baiser, elle aussi, à pleines lèvres, résuma ce qui en était :



– C’est un peu rigolo tout de même, qu’on ne puit jamais lui en vouloir, à cet idiot-là.

Lui, était revenu à la rampe. Les mains l’une à l’autre

tapées :

– Enchaînons ! Enchaînons !… Au trot ! Gaubray, mon vieux, la réplique !

Mais Gaubray, confidentiel, la phrase murmurée à bouche close et présentée comme une fleur, eut juste le temps de placer dix mots.

– Halte !

L'acteur se tut.

Tourné, la main en visière sur les yeux, dans la direction du fauteuil où il savait son ami installé :

– Dis donc, Cozal, criait à présent Hamiet.

– Présent ! répondit le jeune homme.

– Mon cher, j'ai une idée !

– Tu m'étonnes !

– Épatante ! – Si le docteur était ventriloque ?

– Ventriloque !

– Oui.

– À propos de quoi ?

– Ça donnerait une scène très drôle. Tu vas voir. Le rideau lève. Bien. Le décor représente le cabinet du docteur Bougredâne, l'homéopathe bien connu. Le docteur, qui est seul en scène, – tu as bien compris ? Seul en scène !… – est engagé avec *lui-même* dans un dialogue à plusieurs personnages au cours duquel successivement et avec des voix différentes il se pose des questions, se donne des réponses, s'interroge, se renseigne, se désole, se rassure, prononce tour à tour, en voix de basse :

« Je suis perdu, hein, docteur ? » ; en voix de fausset : « Mon mal est sans remède, n'est-ce pas ? » ; en voix de femme : « Docteur, sauvez-moi ! je n'ai plus d'espoir qu'en vous ! » ; enfin, de son organe naturel : « Calmez vos craintes, mes chers

clients. Vous êtes bien bas tous les trois, mais ma science est illimitée, et avec l'aide de Dieu, je jure de vous guérir ! » Comme ça pendant cinq minutes. Naturellement, dans la salle, épatement ! On se dit : « Qu'est-ce qu'il fiche, celui-là ? Il est fou ? » À la fin tout s'explique. Le docteur est une vieille crapule, qui, ne faisant pas un sou d'affaires, pratique la ventriloquie à l'intention des rares clients amenés chez lui par miracle, et qu'il laisse poireauter dans le salon d'attente tandis qu'à travers la cloison transpire la rumeur aux cent bouches d'un cabinet achalandé. – Qu'en penses-tu ? Elle est bonne, hein ?

– La scène est très drôle, en effet, répondit gentiment Cozal, partagé entre un vague doute et la peur de désobliger le camarade qu'il adulait. Malheureusement, nous n'en avons pas le placement, et, à moins de faire un acte nouveau, tout exprès pour l'utiliser…

Ce mince détail avait échappé à Hamiet, qui en accueillit le révélé avec beaucoup de belle humeur. Il confessa qu'il était bête de n'avoir pas songé à cela, qu'au surplus cela ne faisait rien et qu'il trouverait autre chose. Puis, ayant rendu à Gaubray la parole qu'il lui avait reprise, il se lança dans les démonstrations d'un enthousiasme exaspéré :

– Bravo !… Très bien !… Excellent ! C'est le dernier mot de la perfection !… Mon cher, je vous prédis un triomphe.

Son exaltation, pourtant, devait ne plus connaître de bornes ; et, lorsque Hélène eut jeté au vide noir de la salle le rondeau, assez drôlement venu, des *granules homéopathiques*, il fut impuissant à se contenir : il ne proclama rien moins que la résurrection de « la grande Déjazet », – qu'il n'avait jamais vue, d'ailleurs.

L'art d'Hélène, tout d'intelligence et de truquage, était de faire croire qu'elle avait une voix, alors qu'elle n'en avait pas, et de persuader les gens de choses qui n'avaient pas lieu. Le drôle de petit voyou ! la drôle de petite fille, déconcertante de monstruosité naïve et de candide perversité ! L'idée qu'un mot,

fût-il le plus banal du monde, pouvait ne pas être une saleté, dépassait sa compréhension, et on demeurait confondu à l'entendre indiquer des énormités avec l'inconsciente aisance d'une gamine de cinq ans récitant à sa mère, en manière de compliments, *le Pou et l'Araignée* ou *l'Examen de Flora*.

Ce qu'elle mit, dans ces granules !… Ce qu'elle fit rendre à cette théorie des « semblables » s'accouplant les uns aux autres pour le plus grand soulagement de l'humanité !…

Un machiniste assis dans le manteau d'Arlequin en eut un hochement de la casquette, et Cozal, qui jamais de la vie n'avait songé à en chercher si long, sécha son front baigné de sueur, doutant de soi, troublé comme un homme qui se trouve à l'improviste des instincts de faux monnayeur. Puis, comme Hamiet lui demandait : « Hein ? qu'est-ce que tu penses de cela ? », semblable au baron de Sigognac découvrant une rose entr'ouverte poussée miraculeusement parmi les ronces, les églantiers et les épines de son pauvre jardin :

– Je ne croyais pas mon parterre tant fleuri, dit-il avec un sourire. Oui, c'est tout à fait bien, Hélène.

– C'est simplement une très grande artiste ! décréta Hamiet qui se magnifiait en dedans, enorgueilli d'avoir eu le flair d'avoir mis le doigt sur la perle.

Dans le même instant, du contre-bas de l'orchestre :

– C'est bien ce que j'avais dit : elle est au-dessous de tout ! fit la voix de Stéphen Hour.

Hamiet bondit.

– Tonnerre de Dieu ! ce n'est pas fini de troubler la répétition ? Va-t-on nous laisser travailler ?

Une fureur l'emballait. Sur la coque recourbée de la boîte du souffleur, il abattit une volée de coups de canne ; ainsi, au Théâtre Guignol, on voit Polichinelle rouer de coups l'échine pliée du commissaire.

– Suis-je le maître ici, oui ou non ? J'interdis à qui que ce

soit d'élever la voix en ma présence !

– Les brutes seront toujours les brutes, crut devoir affirmer Stéphen Hour.

– J'allais le dire, répliqua Hamiet. Nous n'en aurons jamais une preuve plus éclatante.

– C'est pour moi, ça ?

– C'est pour qui veut le prendre. Quand on est morveux, on se mouche.

Du coup :

– Goujat ! fit le musicien.

– Voyou, riposta le directeur.

– Énergumène !

– Sombre idiot !

Ça se gâtait. À voir Stéphen Hour se dresser en diable à surprise, s'élancer les poings en avant, vers le marche-pied adossé à l'orchestre des musiciens qui reliait la salle à la scène, on crut très sérieusement que la farce allait échouer dans le mélo. Par bonheur, les dieux veillaient… Il n'avait pas effleuré de sa semelle le premier pas du praticable que déjà il tournait casaque, haussant l'épaule, inondant le sol d'un jet méprisant de salive.

– Et puis voulez-vous que je vous dise ? Je fous le camp, tenez, j'aime mieux ça !

– C'est cela ! s'exclama Hamiet ; cavalez et qu'on ne vous revoie plus ! Quel débarras, bonté divine ! On va donc enfin pouvoir…

Quoi ? C'est, hélas ! ce que l'auditoire demeura inapte à connaître, les paroles de l'orateur s'étant noyées à l'instant même dans le charivari de verres cassés qui signalait le passage de Hour par le vestibule de sortie aux portes vitrées et battantes.

Les dents serrées :

– Sauvage ! murmura Hamiet.

C’est tout ce que lui dicta son appétit de vengeance. Telle fut, d’ailleurs, son allégresse à sentir l’ennemi disparu, qu’il en devint tout à fait exquis. Il leva la répétition, déclara que, vu l’heure tardive, ces dames et ces messieurs étaient autorisés à prendre des voitures au compte de la maison, et envoya le garçon d’accessoires chercher des moss et du champagne que l’on sabla debout, au succès de la pièce, autour d’un guéridon de jardin trouvé flânant dans la coulisse. Ce diable d’homme entraînait des foules à ses trousses, les ralliait à ses convictions, comme jadis, à son panache blanc, Henri IV ralliait des armées. C’est avec une bonne foi naïve, exempte de toute arrière-pensée qu’on célébrait d’ores et déjà la deux centième de *Madame Brimborion*, lorsque lui, soudainement :

– Ah !

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Cozal. Tu as avalé de travers ?

– Une idée !…

– Encore !

– Épatante ! Si le docteur avait le diabète et le tambour-major aussi ?

– Le diabète ? répéta Cozal stupéfait.

– Oui.

– Je ne vois pas bien…

– Laisse-moi parler ; tu vas voir. Une supposition, n’est-ce pas, que le tambour-major et le docteur ont le diabète tous les deux ?

– Bon !

– Une autre supposition qu’ils fréquentent le même café et qu’ils prennent tous les soirs l’apéritif ensemble ?

– Bon.

– Tu admets ce postulat ?

– Jusqu'ici, oui.

– Alors, voici ce que je te propose. Au lieu de jouer, par exemple, au piquet ou aux dominos, ils jouent le vermouth à l'analyse d'urine. C'est le docteur qui fait l'analyse, et celui des deux qui a le plus de sucre paie la consommation de l'autre !… Qu'en penses-tu ?… Hein, elle est bonne ?

Et sûr de sa trouvaille, cet être délicieux promenant autour de soi des yeux ruisselants de gaîté, de douceur, d'intelligence, riait au fou rire général dont l'assistance saluait une fois de plus sa fécondité inventive, – au sourire de Cozal aussi, dont la finesse naturelle rebutait aux outrances du grotesque et de la charge, et qui, séduit et choqué tout ensemble, murmurait que : « … sans doute,… évidemment,… bien sûr », que : « … pourtant,… d'autre part,… peut-être » ; tranchait finalement la question en la renvoyant au lendemain pour information plus ample.

Or, ce même lendemain, comme il sautait du lit, il aperçut à terre le rectangle azuré d'un pneumatique que son concierge lui avait glissé sous sa porte.

Il le releva, l'ouvrit et lut :

Vendredi, 2 heures du matin.

Vieux,

Quelques lignes à la hâte, du petit café où je te les trace pendant que le garçon fait marcher la manivelle de la devanture. Une idée m'est venue à l'esprit aussitôt après ton départ. Si le tambour-major venait dire au docteur : « Monsieur le docteur, j'ai des puces dont je ne peux pas me débarrasser ; connaîtriez-vous un remède ? » et que le docteur lui réponde : « Il y a un moyen radical. Peignez-vous les jambes en bleu ciel. Ça leur flanquera une telle frousse qu'elles ficheront le camp comme un seul homme ! »

Elle est bonne, hein ?

Pense donc à ça !

Vale et tibi.

Ton vieil ami,

F. H.

IX

Octobre a des mélancolies.

Le front posé à ses mains, que glacent les vitres de sa chambre à coucher, Marthe, qui regarde les passants aller et venir par les trottoirs, pense, épouvantée :



– Qui donc suis-je ? et d’où vient que je n’aie plus de rancune contre LUI ?

Prête à partir, elle est habillée de sa jupe noire, de sa jupe noire à pois blancs, d’où déborde insensiblement la pointe d’un petit soulier jaune. Un mantelet couvre ses épaules, et son chapeau, fleuri comme un champ en juillet, de bleuets et de coquelicots, est là, à portée de sa main, que retient une pudeur dernière.

– Lâche, songe-t-elle, tu finiras bien par y aller !

Lâche ?

Sans doute !

Et le ciel en soit loué ! Allons, Marthe, point de fausse honte ; mets ton chapeau et pique en tes cheveux ta voilette. Ah ! la folle qui boude son cœur !… la folle qui voudrait que la vie donnât plus qu’elle ne peut donner !… la folle, qui n’ose pas aller à ses amours quand elle meurt d’envie d’y courir ! Mets ton chapeau. Aux noires épaisseurs de ta nuque, épingle le tulle léger… Est-ce ta faute, si l’amour est comme ces enfants, un peu rageurs, un peu *querelleurs*, dont on dit que le fond est bon, qui crient comme de petits putois parce qu’on leur a tiré l’oreille et qui, le dos tourné, n’y pensent plus ? Tout l’amour, pauvre et tendre cœur, ne tient-il pas dans le souvenir de s’être embrassés à la bouche ? et ne faut-il pas tout ramener aux vers charmants du chansonnier :

Qu’importe les trahisons

Des lèvres que nous baisons,

Si ces lèvres sont jolies ?

Brusquement, Marthe se résout.

– Louise !

Dans l’entre-bâillement de la porte, Louise passe sa tête de souris.

– Madame.

– Je sors. Si Monsieur est ici avant moi : je serai de retour à midi.

– Il fait un temps abominable. Madame va être trempée.

– Je vais à deux pas : au Printemps.

Marthe dit et s'en va.

– Lâche !... Lâche !

Dehors, la pluie tombe : une pluie d'automne, fine, pénétrante, qui raye d'insensibles hachures les trous noirs des portes cochères ; des fiacres passent qui éclaboussent ; et du haut de son siège, un cocher de l'Urbaine regarde, résigné, couler devant son nez le fil d'eau échappé à la glissante pente de son chapeau de cuir bouilli. Par la rue de la Chaussée-d'Antin, elle s'achemine vers la Trinité dont fuse le maigre clocher vers la galopade des nuages. Dans une main, son parapluie ; dans l'autre, saisi à pleins doigts, un pli de sa jupe qu'elle retrousse, soulevant comme un rideau d'alcôve sur son bas parsemé de fleurettes minuscules. Elle file au ras des boutiques ; ses petits pieds, qu'elle avance avec précaution, délicatement, la pointe en bas, suivent l'étroit sentier dont la saillie des hauts balcons de pierre surgis du ventre des maisons sauvegarde et protège la sécheresse.

La place de la Trinité n'est qu'une mare couleur de vin doux, d'où, çà et là, émergent les chauves têtes des pavés ; mais qui craindrait de glorifier en termes trop dithyrambiques l'art des femmes à ne pas crotter leurs chaussures ? Marthe se dirige sur le bout du pied, dans un balancement de ballerine qui s'étudie à faire des pointes. Victoire ! Les petits souliers de cuir jaune ont triomphé de cette redoutable épreuve ; ils ont abordé sains et saufs ; à cela près d'une piqûre de boue sur le gonflement de l'orteil : un rien du tout, ce qu'est une mouche à la tempe d'une jeune femme déguisée en marquise Louise XV. Maintenant, c'est la dure montée de la rue Pigalle ; et Marthe, courageuse, s'élance... Seulement, au fur et à mesure qu'elle sent le but rapproché, elle modère, – pourquoi donc ? – son pas.

– C’est l’essoufflement, se dit-elle.

L’essoufflement ?…

Menteuse ! Menteuse !

Des pudeurs, oui !… de sottes hontes !… l’imbécile respect humain !… – Ah ! certes, voilà une grande sotte, qui cherche midi à quatorze heures, discute le baiser dont le désir la tourmente, demande avis à sa raison quand son cœur de femme amoureuse lui donne de si bons conseils !… Vous verrez qu’elle n’entrera pas ! Vous verrez qu’elle s’en retournera comme elle est venue, après avoir, dix minutes, sous le dôme de son parapluie, monté la garde devant la porte, qui l’invite, de la Villa Bon-Abri ! Vous verrez qu’au lieu de courir aux bras empressés à la reprendre, elle s’éternisera à se demander : « Que penserait-il ? » sans se dire cette chose bien simple qu’il ne pensera à rien du tout, si ce n’est à s’écrier : « Toi !… », à lui sauter, fou de joie, aux lèvres, et à flétrir ses erreurs, – quitte à y retomber le lendemain…

Enfin, pourtant, elle se décide.

C’est heureux ! Que de temps perdu !

Elle pénètre ; elle descend la pente rapide du petit chemin, dont elle entend sous sa semelle crier le fin sable gorgé d’eau. Octobre est là ; tout le proclame. Les grands cèdres et les ormeaux, que courbe la poussée brutale des bourrasques, ont l’air de saluer l’automne pour lui mieux rendre leurs devoirs ; l’agonie des dernières verdures pourrit et sombre sous l’averse, et par les haies, veuves de liserons, les araignées tendent leurs toiles où s’attarde la pluie, en perles.

Elle est rendue.

Sans bruit, elle écarte la barrière du jardinet de son ami, ouvre ensuite et pousse devant soi la porte de la maisonnette.

Cozal, qui s’est endormi tard, dort encore. Sur l’oreiller, qu’encadre une discrète dentelle, repose la tête de ce perfide ; hors du drap, dans l’écartement béant de la chemise, le calme

dormir des enfants soulève la poitrine nue de ce traître. Marthe hésite ; elle peut fuir encore !… et tout de bon, elle y songe un peu. Mais brusquement, son cœur l'emporte. Sur la bouche longuement convoitée de celui qui, seul, lui est cher, elle s'abat, sanglotante et folle. Et elle pleure, et elle rit, et elle perd la tête, et elle est trop heureuse d'y pouvoir boire encore pour en vouloir à ces jeunes lèvres de ce qu'elles ont souri à une autre, et elle a cent mille fois raison !

Ivresse de se donner corps et âme ! Extases de sentir sur ses dents le baiser vivant et jeune de l'être aimé qu'on croyait mort ! Bonheurs infinis d'être lâche ! Joies de s'abandonner, joies de s'aimer !… vous serez donc toujours les mêmes ?

Mais Robert Cozal, éperdu, a pris entre ses mains le visage de Marthe, qu'il ne se lasse pas d'adorer.

– C'est toi, mon Dieu !… Tu es revenue !

Il veut parler, haïr ses torts ; elle l'interrompt.

– Non, tais-toi ! Nous ne reparlerons jamais de ça.

Alors, d'un saut brusque, il s'écarte.

– Viens !

Elle obéit. La voici près de lui, assise, d'une cuisse, au bord du petit lit, qui plie un peu sous son poids. Et ce sont des confidences d'amoureux, des papotages puérils, le trop-plein qui enfin déborde, des câlineries et des tendresses, tandis qu'au dehors la pluie tombe, et que du parapluie de Marthe Hamiet, posé ouvert sur ses baleines, coule et s'étend une mare noire, sur le plancher de bois blanc du nid.

X

Ce soir-là eut lieu à huis clos, ainsi qu'Hamiet en avait décidé, la dernière répétition de *Madame Brimborion*. Elle fut singulièrement houleuse, vu le chiquage survenu entre Stéphen Hour et Pouperol à la suite d'une observation imprudemment présentée par celui-ci à celui-là sur le ton d'aménité particulier à son genre d'éloquence, l'intervention conciliatrice de Maudruc qui était sorti de l'aventure avec, sur l'œil droit, un coquart fâcheusement détourné de sa destination, et enfin l'expulsion de Hour qu'un quadrille de machinistes mobilisés pour la circonstance avaient empoigné par les membres tant supérieurs qu'inférieurs et déposé sur le trottoir, devant l'entrée des artistes, comme une paillasse hors d'usage. Or, cet homme considérable s'étant redressé sur ses pieds puis acheminé vers le Faubourg Montmartre en affirmant que le thermomètre péterait sous la poussée de l'alcool le jour où on le repincerait au sein de cette bande de crapules, Cozal se dit que le moindre de ses devoirs était d'accompagner Hélène qui ne pouvait sans imprudence regagner seule la Butte à cette heure tardive, et de la déposer rue de Lorient avant de réintégrer lui-même les solitudes de la Villa Bon-Abri.

Il monta donc à la loge de l'actrice.

– Toc, toc !

– Qui est là ?

– Moi.

– Qui, vous ?

– Cozal ! On peut entrer ?

– Je crois bien qu'on peut entrer ! Seulement, je vous

préviens : je suis en chemise. Pas dans ce sens, la clé. Donnez le tour à gauche. À gauche, donc !… À gauche, on vous dit !… – Dieu ! que les hommes sont maladroits ! Madame Tourdebec, s'il vous plaît, bien aimable d'aller ouvrir, ou ça n'en finira jamais. Merci, Madame Tourdebec. Bonsoir, vous.

– Bonsoir Hélène.

– Quelque chose ne va pas ? Vous venez me gronder ?

– Vous gronder !… Si je commettais ce crime, j'en garderais l'éternel remords. Non. Je viens tout bonnement mettre mon bras à la disposition du vôtre. Il est tard, les rues ne sont pas sûres, et on se doit aide et assistance entre vieux Montmartrois comme nous.

– Quel chic type vous faites ! dit Hélène touchée. Vous n'avez que de gentilles pensées ! J'accepte avec grand plaisir. Alors, tout de bon, là, sérieusement, ça va comme vous désirez ? Vous n'êtes pas trop mécontent de votre petite interprète ?

– C'est-à-dire, répondit le jeune homme, que tout le succès sera pour vous ; que vous êtes adorable, c'est bien simple ; et que je vous mangerais de baisers si je ne craignais d'être indiscret.

– Sans blague ? fit-elle alors. Une minute, en ce cas ; le temps de tremper mon nez dans l'eau.

En une cuvette géante où un ménage de canards eût pu barboter à son aise, elle plongea jusqu'aux épaules. Ainsi vue de dos, la croupe saillante, elle apparut un instant comme sans tête, toute rose en haut par la chair de ses bras, toute noire en bas par ses bas de curé dont on sentait à travers la chemise se prolonger le deuil à mi-cuisses. S'étant redressée, elle déchaîna un vacarme d'inondation et elle demeura aveuglée, battant l'air de ses mains éperdues avec des cris aigus de moutard débarbouillé à l'eau de puits :

– Misère en Prusse, que c'est froid ! Brr ! Brr ! Brr !… Madame Tourdebec, la serviette !… Vite, vite, Madame

Tourdebec !

Déjà, elle était devant Cozal, lui présentant sa joue rebondie, séchée en un tour de main, et que la fraîcheur de l'eau avait enluminée en ton de pomme d'api.

Lui, l'embrassa de tout son cœur.

– Bon petit chat ! murmura-t-il.

Puis, à demi-voix :

– Ah fichtre ! Ah sapristi ! Ah diable ! je n'aurais jamais cru cela de vous !

– De moi ? demanda Hélène. De moi ? Qu'est-ce que vous n'auriez jamais cru ?

Elle le regardait, intriguée des airs entendus qu'il prenait, du rire malin et mystérieux dont il compliquait son mutisme. Brusquement elle comprit, à voir sur le clair-obscur de son jeune corps bâiller l'échancrure de sa chemise, tandis que lui, s'émerveillant, appréciait : « Très bien ! très joli ! » comme un spectateur bien placé qui goûte le jeu d'une comédienne ou applaudit au cinéma le relief d'une projection bien venue. Elle eut pour la forme le petit cri d'une Diane surprise, qui s'en fiche ; d'ailleurs résignée, d'un mot, aux petites traîtrises des choses : « Ah ! et puis, qu'est-ce que ça peut faire ? Vous êtes mon auteur, après tout ! » : envisagé particulier dont le poète de *Madame Brimborion* prisa très fort la sagesse.

– Mais oui, mais oui, dit ce bon jeune homme une paternité dans la voix. L'auteur et le médecin, ça ne compte pas ! – C'est égal, vous vous y entendez, à cacher le dessous de vos cartes ! En voilà, une petite sournoise !

Historiographe consciencieux des faits et gestes des fantoches dont nous achevons de crayonner les silhouettes, nous pousserons le culte du vrai jusqu'à reconnaître qu'Hélène eût pu utiliser ses bas comme cuissards sans que les mailles tendues à l'excès courussent le risque d'éclater. Elle pensa défaillir d'orgueil aux sous-entendus de ces propos empreints de

la plus vile flagornerie, et elle réfugia tant bien que mal son embarras bien naturel dans un méli-mélo confus de coq-à-l'âne.

– Oui, c'est gentil… – Asseyez-vous donc… – d'être venu… – Pas cette chaise-là… – N'est-ce pas que je les dis comme il faut… – Elle a un pied qui remue… – mes couplets… – et l'autre qui ne va guère… – des granules ?… – D'ailleurs, la pièce est charmante !… – Je vous fais attendre… Pardon !… J'en ai pour cinq minutes au plus.

Un sopha bas longeait le mur de la loge : il la reçut assise, toute dansante. Elle saisit le petit pantalon qui chevauchait le dossier d'une chaise prochaine : un pantalon de linon blanc où serpentaient, en mauve suave, des faveurs de boîtes de dragées. D'un coup de reins qui la mit les quatre fers en l'air, elle en passa à la fois les deux jambes, ripostant gaiement : « Bah ! tant pis ! Vous n'en perdrez pas la vue ! » aux exclamations faussement scandalisées de Cozal, qui commençait à trouver drôle le parti pris systématique où s'entêtait cette ingénue de montrer son derrière sans discontinuer.

Puis, tandis qu'un genou à terre, Mme Tourdebec la chaussait, lui encapuchonnait les pieds de ses hautes bottines délacées, elle se lissa les bandeaux devant un petit miroir de poche juste assez vaste pour qu'elle pût, tour à tour, y refléter chacun de ses yeux, le joli écrin de ses quenottes, et son nez troussé d'une chiquenaude, opération délicate qui, un instant, l'absorba.

Enfin :

– Hop ! Voilà qui est fait ! dit-elle en sautant sur ses pieds. Mon corsage, et je suis à vous !

Du menton, Cozal approuva. À vrai dire, un bruit de mots vagues, sans signification précise, avait seul frappé son oreille, car toute sa pensée était retournée à Marthe et c'est vraiment sans la moindre émotion des sens qu'il avait souri tout à l'heure à la maigre nudité de sa petite camarade. Pour en avoir désespéré, la soudaine revenue de Marthe Hamiet l'avait quelque peu ahuri, mais surtout elle avait fait naître, en sa

conscience pavée des meilleures intentions, des impressions aussi enchevêtrées et fleuries que les haies de son petit jardin ; car nous ne saurions trop répéter à quel point il était le contraire d'un méchant, l'antipode d'un cœur sec, l'inverse d'un ingrat. Oui, il avait cela d'excellent qu'il détestait ses erreurs et qu'il haïssait à l'égal de sa plus mortelle ennemie son aisance à y retomber. N'importe ; Marthe Hamiet avait trop fait, cette fois ! Son cœur sautait en sa poitrine au souvenir des pauvres beaux yeux baignés de larmes souriantes ; du pauvre, et doux, et cher visage qui s'était venu cacher, honteux, en son aisselle ; de la pauvre et bien-aimée voix qui lui avait murmuré à l'oreille : « Tout est bien puisque je te retrouve ; aimons-nous et n'en parlons plus. » Au comparé, par réflexion, de tant de noblesse chez elle et de tant de vilenie chez lui, il eut, de son âme, cette opinion qu'ont de leur cervelle les pochards au lendemain d'une cuite mémorable : un petit tas de boue nauséabond. Un dégoût lui vint aux lèvres. L'idée de retourner à de nouvelles trahisons le bouleversa comme une insulte ; il se vit plus abject que le chien de l'Écriture, obstiné à son vomissement, et la révolte fut immense, du bon vouloir qui était en lui !

Pouah !

À ce moment :

– Quand vous voudrez, fit Hélène. Eh bien ? Et alors ? Vous dormez ?

Il tressaillit.

– Je vous demande pardon.

– Voyons, reprit Hélène égayée, il faut vous faire une raison. Si on lui a coupé la tête à l'infortuné Louis XVI, ce n'est ni ma faute, ni la vôtre… Allons, en route. Il est une heure du matin. – Bonsoir, Madame Tourdebec.

L'un suivant l'autre, ils sortirent. Un boyau de corridor éclairé de quinquets dont les réflecteurs de fer-blanc prenaient la lumière sans la rendre, les jeta rue Grange-Batelière.

Là :

– Vous devez être lasse, dit Cozal ; depuis le temps que vous êtes sur vos jambes. On va fréter une auto, hein ?

Mais elle s'effara.

– Une auto ! – Pourquoi donc faire, une auto ?

Elle avait des instincts de grisette, des idées tout à fait arrêtées sur l'argent, exclusivement fait pour être consacré à se payer des rigolades, des gâteaux ou des belles affaires. À la question qu'il lui posa ensuite : « Avez-vous soif ?… Avez-vous faim ? », elle répondit n'avoir ni faim ni soif, ceci avec une discrétion charmante de petite pauvre respectueuse de la médiocrité des camarades.

– Je n'ai besoin de rien.

– Bien vrai ?

– Parole d'honneur ! Donnez-moi le bras et rentrons.

Cozal dut obéir. Il lui offrit son bras, qu'elle prit ; et près l'un de l'autre, sans se hâter, ils s'acheminèrent vers Montmartre sous un clair firmament d'automne, où la lune jouait à saute-mouton de nuage en nuage.

Tout en marchant, elle jacassait, revenue à sa composition du rôle de *Madame Brimborion* dont elle donna les tenants et les aboutissants, les pourquoi et les parce que. Elle n'y mettait d'ailleurs aucune prétention : fillette ravie de jouer la comédie, qui ne se lasse pas d'en rabâcher sa joie et volontiers arrêterait les passants pour leur crier : « Je débute demain ! » comme une échappée de couvent persécute les gens autour d'elle à rabâcher vingt fois par heure : « Je vais à mon premier bal dimanche. »

– Ce n'est bien sûr pas, fit-elle, parce que je joue le rôle de *Madame Brimborion*, mais je suis sûre d'un grand succès !

– Oui ?

– J'en mettrais ma main au feu. Elle est si jolie, cette pièce !… Tenez, une chose qui me ravit, c'est quand le chevalier

me presse sur son cœur en disant qu'il avait voulu souffler la noirceur en mon âme mais qu'il n'a pas osé le faire parce que je lui fais l'effet d'une rose incomprise !… Je ne peux pas l'entendre me dire cela sans avoir envie de pleurer ; je crois toujours que c'est arrivé, que le chevalier m'aime pour de bon et que je suis une rose pour de vrai. C'est bête, c'est ridicule ; mais c'est plus fort que moi !



Elle s’interrompit, soupira ; puis, après un instant de silence :

– Oh ! reprit-elle, avoir un amoureux… un vrai !… un amoureux qui vous câline, vous berce, vous dit de ces choses tendres, tendres, qu’on ne comprend pas toujours très bien, mais qui sont… – Comment dirai-je ?… – qui sont comme quand on vous sourit !… Je vous fais rire, hein ! Je suis stupide ?

Le coup de clarté d’un bec de gaz lui avait dénoncé le coin de lèvres de Cozal, que soulevait une moquerie.

Lui se récria :

– Quelle bête d’idée !… Vous dites là des choses charmantes, au contraire ! Seulement…

– Seulement ?

– Seulement, vous ne le tiendriez pas, votre amoureux idéal, que vous l’auriez déjà trompé avec un autre.

– C’est une erreur, fit-elle gravement.

Incrédule, il sourit.

– Ah ! ouat !

Hélène fit halte, pour le coup.

Et solennelle :

– Je vous le jure, Robert !

Sans qu’il sût au juste pourquoi, il éprouva un grand charme à l’entendre l’appeler ainsi, de son prénom. Il appuya contre son cœur les deux petites mains accrochées à son bras.

– Je vous crois, chère enfant, dit-il.

Et, comme « l’enfant », encouragée, parlait des potins, mensongers, dont sa bonne renommée payait, hélas ! les frais, déplorait la facilité de la foule en général et de Cozal en particulier à les prendre pour argent comptant sans se donner la peine d’en contrôler les sources, il convint qu’il avait eu le tort

de s’en remettre aux apparences et il en montra de vifs regrets, soulevant cette fois jusqu’à ses lèvres les deux petites mains qu’il baisa en manière d’amende honorable. Comme beaucoup de cyniques inconscients, il était, quand il s’y mettait, d’une naïveté à rendre des points à Jocrisse ! trop évidemment femme lui-même pour que le fatras des vagues lyrismes, des poétiques aspirations, ne trouvât pas en lui de complaisants échos. Ainsi, aiguillés dans le sens de ce qu’on pourrait appeler le quiproquo sentimental, longuement ils philosophèrent, causant de la bêtise de la vie où, à la recherche les uns des autres, les gens de cœur errent à tâtons, comme de pauvres aveugles atteints de cécité et même privés de la lumière, chantant le plaisir que l’on goûte à échanger des idées entre personnes sympathisantes, traitant de la douceur d’aimer, de l’agrément de se comprendre et d’autres sujets fort touchants. Il commençait à la trouver très gentille, et, qu’il le fît exprès ou non, à ralentir étrangement le pas.

Bien sûr, rien n’était changé à ses belles résolutions, et ses serments de fidélité demeuraient vierges de toute lézarde, mais enfin il en est du mot « fidélité » comme de pas mal d’autres mots : affaire d’interprétation !… D’abord, primo et d’un, une fois n’est pas coutume ; puis il n’y a pas tromperie au sens précis du mot quand on conserve assez d’empire sur soi-même pour rester mentalement fidèle, l’instant psychologique venu, à la dame de ses pensées, (point sur lequel il était sûr de lui) ; enfin, le sentiment très exact que la petite camarade ne demandait qu’à donner des marques éclatantes de sa bonne camaraderie l’acculait, comme en une impasse, à la nécessité de passer pour un daim – de quoi Marthe eût été la première à rougir ! – ou de cueillir en toute hâte un fruit pressé d’être croqué : conclusion parfaitement logique et qu’achevait de faire triompher la certitude chez le logicien de n’être pas pincé, cette fois, la main – si j’ose dire ! – dans le sac.

Or, comme la lointaine église de Clignancourt égrenait trois coups de gong dans le calme de la nuit :

– Vraiment, ce n’est pas raisonnable ! fit Hélène que, depuis vingt minutes, il tenait debout devant sa porte. Il faut aller faire

dodo.

– Déjà !

– Comment déjà ? Voilà trois heures qui sonnent !

– Et quand il en serait quatre !… Après ? Vous n'êtes pas pressée, que diable !… Vous vous lèverez plus tard demain.

– Pour ça, impossible, mille regrets ! J'ai rendez-vous à neuf heures chez Landolff. Mon corsage du trois bride dans le dos, que c'en est une désolation !

– Ah ! diable, c'est grave ! Je ne vous retarde plus, en ce cas. Bonsoir, Hélène.

– Bonsoir, Robert.

Elle lui tendit sa main, qu'il prit et qu'il garda.

– Alors, questionna-t-il, à demain ?

Stupéfaite :

– Certainement, à demain ! répondit-elle. Vous pensiez que j'avais l'intention d'aller faire un petit voyage et de laisser mon rôle jouer tout seul !

– C'est vrai, au fait ! Je vous demande pardon, mon petit chat ; je suis complètement idiot.

– Non, mais vous dormez debout.

– Je commence à le croire.

– Vous savez ce qui vous reste à faire !

– Oui. À demain, donc !

– À demain.

– À demain. Dormez bien, *if you please !*

– *Thank you !* Ne faites pas de mauvais rêves.

– Merci !

– Bonsoir, Robert.

– Bonsoir, Hélène.

Cependant, dans la main à peine close de Cozal, la main d'Hélène demeurait ; petite captive consentante, prisonnière de bonne volonté, qui se trouve très bien où elle est et que ne tourmente pas l'impatience de reprendre la clé des champs.

– À propos ! fit soudain le jeune homme ; vous n'avez pas peur, j'espère ?

– Peur !… Peur de quoi ?

– Mon Dieu, une femme seule… ; la nuit… ; dans un quartier si désert !

– Je tire mon verrou, ne vous faites pas de bile.

– Ah ! vous avez un… ?

– Tiens, parbleu !

– À la bonne heure !

– C'est plus sûr.

– Oui.

– Dame, vous comprenez… la nuit…

– … dans un quartier si désert…

– … une femme seule !… Tandis que comme ça, au moins…

– … Vous êtes plus tranquille.

– Tout juste.

– Et moi aussi, bien entendu.

– Et vous aussi, bien entendu. Nous sommes plus tranquilles tous les deux.

– Eh bien, voilà.

– Eh bien, voilà.

– Alors… oui ?

– Quoi alors, oui ?

– Une, deusse, troisse, ça y est ?

– Qu'est-ce qui y est ?

– On regagne chacun son plumard.

– Ça me paraît indiqué.

– Je crois aussi.

– N'est-ce pas ?

– Dame, il me semble.

– Évidemment.

– À demain, alors ?

– À demain !

– Bonsoir, Hélène.

– Bonsoir, Robert.

C'était bien fini, cette fois. Sur une dernière poignée de main, ils prirent congé l'un de l'autre ; et, le dos l'un à l'autre tourné, ils s'en furent chacun dans un sens. Mais, comme Hélène chassait devant soi le lourd panneau de sa porte entr'ouverte :

– Excusez-moi, lui dit Cozal qui était revenu sur ses pas ; je vais peut-être être indiscret… Est-ce que vous ne pourriez pas me donner un verre d'eau ? Je crève de soif, figurez-vous !

Un verre d'eau !…

– Comment donc ! fit-elle. Prenez ma main et suivez-moi. Refermez la porte doucement !… Là !… Faites attention ; il y a une marche !… Pas de bruit, surtout !… Marchez sur la pointe du pied !… Ne réveillez pas le concierge… Chut ! Chut !

. . . .

Lorsqu'il eut bu :

– Ah ! fit Cozal avec un soupir soulagé, reposant au marbre de la cheminée son verre resté plein aux trois quarts.

Hélène s'était approchée ; elle le fixait dans les yeux d'un drôle d'air.

– Vous aviez bien soif, pauvre ami ?

Ayant pris un temps :

– Non, dit-il.

Ils se regardèrent, ils se sourirent. Derrière le cou de Robert Cozal, Hélène croisa ses mains gantées. Une veilleuse qui brûlait à ras d'huile, dans un coin, projeta sur le mur l'ombre énorme du muet baiser qu'ils échangèrent.

Jeunesse ! Jeunesse ! Jeunesse !…

Une heure plus tard, sur la frêle épaule de la petite, le jeune homme posa son front. Elle le laissa faire, docile, heureuse de sa douce victoire, souriant à ces pâles paupières qu'elle avait closes. Et déjà, dans la brume du rêve qui devient sommeil, il revivait la minute, l'inoubliable minute, connue le matin au côté de Marthe, quand il eut la vague conscience d'une bouche qui frôlait la sienne, d'un baiser qui se posait là, à fleur de lèvres, comme une invitation au repos pleine de gratitude et de sollicitude tendres…



– Bonsoir, Robert.

– Bonsoir, Hélène.

Et il tomba au néant.

XI

Vers neuf heures et demie, lesté d'une douzaine d'huîtres, d'un gruyère et d'un mazagran, Cozal s'achemina à petits pas vers la rue Grange-Batelière, bien que le ciel fondît lentement sur le pavé gras de Paris et que l'usage du parapluie lui eût été de tous temps inconnu. Il avait, comme on dit, les nerfs sur l'estomac et il estimait qu'un peu de marche contrarierait l'effet fâcheux, au point de vue de la digestion, de cette insolite présence.

Sans être exactement fixé sur la cause de son inquiétude, il était cependant inquiet ; au fur et à mesure que ses pas rapprochaient de lui le théâtre et l'émotion de son premier début, une appréhension lui venait, touchant l'accueil réservé à sa pauvre Brimborion : mignonne silhouette dont il avait eu la faiblesse – il s'en rendait compte, à présent – d'abandonner la grâce fragile aux pattes créatrices, donc meurtrières, d'Hamiet. Puis, Hamiet lui-même l'intriguait, brusquement tombé depuis deux jours des fougues de sa fièvre habituelle à un calme plat, gros de mystère ; tel que la veille, aux couturières, il était resté tout un acte sans seulement interrompre une fois, le coude au velours du balcon, fixant sur le jeu des acteurs un regard qui ne les voyait pas et les coins de la bouche relevés sur un sourire dont certainement le livret de la pièce pas plus que l'interprétation ne pouvaient revendiquer l'honneur à leur profit.

Aussi le jeune homme, que hantait malgré lui la crainte de voir le copain envoyer tout promener à la dernière minute, – « Sait-on jamais ? avec un dilettante dont la conception de l'argent est moins l'agrément d'en avoir que l'amusement d'en

faire venir ! » – eût-il un soupir soulagé à le retrouver enfin dans son état normal, turbulent, affairé, scandant du bout de sa canne le rythme de l'éloquente période dans laquelle il était lancé, comme s'il en eût voulu faire pénétrer les mots à travers le plancher de la scène, jusqu'en ces mystérieux dessous révélés en rais lumineux par les à-jour des caustières. La façon nette et sèche dont il cria : « C'est bon ! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire » à Maudruc, qui, porte-parole du groupe massé derrière lui, présentait des observations avec une correction parfaite, le montra plus fermé qu'une porte de cachot à tout essai de discussion, d'un absolutisme bourru de vieux loup de mer seul maître à son bord après Dieu.

– Je n'ai pas la prétention d'en savoir plus long que vous, répliqua doucement Maudruc. Je me borne à vous faire remarquer…

Au petit café de cabotins avoisinant la porte Saint-Denis, où chaque soir il venait manger une gratinée à l'oignon avant de rentrer se coucher, l'acteur, depuis quelque temps, recueillait d'assez sales tuyaux, sentait souffler à son oreille une brise fraîche, de mauvais augure, flotter autour de lui une atmosphère fâcheuse, fleurant le ratage et le four comme une salle de bains le barège.

C'est qu'Hamiet, après avoir amusé le monde en piquant sa curiosité, l'avait peu à peu agacé par ses airs de conspirateur, ses façons de jouer les Harpocrate, l'index en verrou sur la bouche, et de donner à entendre aux gens « qu'on allait voir ce que l'on allait voir ». L'obstination qu'il montrait aujourd'hui à tenir closes au-dessous du motif lumineux qui les couronnait d'un diadème les portes de son théâtre tandis qu'une queue interminable piétinait dans une mer de boue, sous une voûte de parapluies, n'était probablement pas fait pour lui réconcilier les sympathies d'hier : de quoi Maudruc tâchait en vain à le convaincre, mettant en évidence l'impression déplorable d'une mesure qui, pour en finir, ne répondait à aucun besoin. Mais Hamiet n'en démordait pas. Déjà Gütlight, tout à l'heure, étant entré comme un coup de vent par la porte du personnel en

demandant ce qu'on attendait pour laisser pénétrer le public, il lui en avait fait, de ses mains, repasser le seuil d'amont en aval, sous prétexte que l'accès de la scène était formellement interdit à toute personne étrangère au théâtre et que le seul droit d'un commanditaire était de toucher des dividendes… – quand il y en avait, bien entendu.



Le calme entêtement de Maudruc à revenir sur une question qu'il avait déclarée tranchée n'aboutit qu'à le mettre hors de lui.

– Tonnerre de Dieu, à la fin, cria-t-il, allez-vous me ficher la paix ? A-t-on idée d'un gaillard qui veut m'apprendre mon métier !

Son métier !…

– L'originalité du Théâtre de Dix-Heures est-elle ou non, poursuivit-il, d'ouvrir ses portes à dix heures ?

– Mon Dieu…

– Non ? Bien ! Alors, en quoi consiste-t-elle ?

– Mais…

– Voulez-vous me dire ce qui me distingue du Gymnase, du Vaudeville ou des Variétés ?

– Je ne…

– Où est ma raison d'être ? Où est le pourquoi de ce théâtre ? Qu'on me réponde ? Du reste, c'est bien simple : c'est à prendre ou à laisser ! J'ouvre mon bazar à dix heures ou je mets la clé sous la porte. Vous vous débrouillerez sans moi.

Il n'y avait pas de milieu, avec lui ; quand il avait quelque chose là, c'était toujours le même système : l'ahurissement par la mise en demeure, le marché mis au poing des gens ; d'où, pour eux, deux alternatives : capituler ou se brouiller. Cozal dut le saisir à la manche, car il tournait les talons, gagnait le fond de la scène, filait vers la sortie.

– Eh bien ? Qu'est-ce qu'il y a ! Où vas-tu ?

– Voyons, Monsieur Hamiet, disait Maudruc. Voyons !

Lui, fit demi-tour.

Il signifia :

– J'ai dit.

Il dit en effet, mais à la même seconde, dans un subit

retournement dont chacun resta effaré :

– Et puis, vous ne savez pas ? Je suis bien bon garçon de me faire tant de mauvais sang ! Faites donc tout ce que vous voudrez ! Qu'on ouvre !… Ça m'est égal ! Je m'en fiche moi, après tout, du Théâtre de Dix-Heures !

– Vous vous en fichez ?…

– Et comment !…

– Ça y est ! fit Cozal. Je m'en doutais !

Tout le temps ça finissait ainsi.

Au cœur de l'essaim bourdonnant de ses conceptions et de ses rêves, Hamiet vivait en somme comme dans un harem. Ses idées lui étaient de belles filles, aux jambes nues, aux gorges dressées, aux bras blancs cerclés d'anneaux d'or. Entre tant de séductions diverses, il s'attardait savamment aux loisirs de la réflexion, quitte, son choix fait et le mouchoir jeté, à sauter sur la favorite avec des ruts de mâle sevré, la prenant, la reprenant et la reprenant encore, insatisfait et insatiable, assoiffé de possession jusqu'à l'instant fatal où un spasme dernier le jetait sur le flanc, le cerveau vidé comme une courge. Sur quoi, c'était, naturellement, l'inévitable réaction, l'incommensurable dégoût, la haine féroce et aveugle succédant sans transition aux crises passionnées de la veille. Et alors il aurait aimé qu'elles eussent, ses idées, des têtes, tellement il eût goûté de plaisir à les leur trancher de sa main !

L'écluse ouverte, le flot entra.

Ah ! le Théâtre de Dix-Heures passa un quart d'heure agréable !

Le dos au revers du rideau, le haut-de-forme chahuté sur la pente de la nuque :

– Enfin, mes enfants, voyons !… le moment est venu de dire des choses sérieuses ; nous ne sommes pas ici pour nous monter le coup et pour nous raconter des blagues. C'est tout de bon que vous croyez à cela ?

Il pouffa, tant l'hypothèse lui apparut grossière et folle.

– Mais réfléchissez donc un peu ; ça ne tient pas debout une minute !

Et avec la même éloquence, la même force persuasive qu'il avait apportée deux mois auparavant à démontrer l'excellence et le bien-fondé de son entreprise, il en démontra la niaiserie et la puérilité sans bornes : grossier trompe-l'œil, maison de carton échafaudée sur pilotis de papier roulé, amusette bonne à être jetée en pâture aux amateurs de paradoxes !… Il balayait les objections, d'un geste élargi de ses deux bras, qui faisait tout de suite table rase.

– Non, pardon ! Voulez-vous me permettre ?

Le cercle s'était fait compact. Entre les visages consternés de Cozal et du père Maudruc, la jeune Hélène, déjà prête, avançait son nez de musaraigne, sa tête spirituelle où la bouche rouge vif d'une Sidonie de bonnetier renversait l'un sur l'autre deux accents circonflexes.

Lui poursuivit, souriant et calme :

– Nous nous sommes tous trompés. Voilà ! Oui, nous avons tous été dupes d'une illusion séduisante. Et après ? Il n'y a pas de honte à en convenir ! Nous ne sommes pas les premiers, je pense, qui aient donné dans un mirage et se soient fourré le doigt dans l'œil !

Puis Cozal, désolé, pas convaincu d'ailleurs, lui demandant l'explication d'un pareil accès de pessimisme :

– Je n'apporte ici, déclara-t-il, aucun parti pris de pessimisme. Je vois les choses comme elles sont, voilà tout. Le principe d'où je pars est le suivant : étant donné un théâtre ouvrant ses portes à dix heures pour les refermer à minuit, je mets n'importe qui au défi – vous entendez bien ? au défi ! – de lui trouver un public !

– Pourquoi donc ça !

– Pourquoi ?… Pour la raison bien simple que le

consommateur a au plus haut degré la religion de son argent ; que l'idée fixe qu'on veut le voler poursuit l'homme à travers sa vie, et que vous ne trouverez jamais vingt-cinq messieurs consentant à payer dix francs un court spectacle quand ils peuvent en avoir un long pour le même prix.

Sur quoi, comme il était écrit que rien ne resterait intact de ses arguments de naguère, il envisagea la question sous un angle différent et démontra clair comme le jour l'inanité de la légende faisant succomber le théâtre sous la rivalité écrasante du caf' conc', du music-hall, du cinéma. Il établit, chiffres en mains, – chiffres copiés aux livres mêmes de la Société des Auteurs – la régularité des recettes à suivre une marche ascendante d'autant plus affirmée que s'affirmait davantage la concurrence des établissements à côté !… – curieuse anomalie, relevant en apparence du prodige et du fantastique !… explicable pourtant, bien simplement, mon Dieu ! par la raison que les temps nouveaux apportent les lois nouvelles et que, le besoin ayant créé l'organe pendant des temps immémoriaux, c'était l'organe, aujourd'hui, qui devançait et créait le besoin ! D'où il tirait cette conclusion que la multiplication des établissements à côté devait logiquement, fatalement, multiplier la clientèle des théâtres réguliers, comme multiplie la clientèle des taxis et des autobus la multiplication des réseaux du métro !

Aussi bien n'insistait-il pas, touchant les destinées, écrites en lettres de feu, du pauvre Théâtre de Dix-Heures.

– Ce que je vous en dis, vous savez, c'est en tout bien tout honneur ! Je ne demande qu'à être dans mon tort !… Seulement…

(et il avait le rire narquois où s'abrite le quant-à-soi des convictions qui veulent bien pousser la bonne grâce jusqu'à ne pas y mettre d'entêtement)

– … seulement vous verrez ce que je vous dis !

Des objections s'élevèrent, qu'il ne discuta plus.

– Parfaitement !… Nous sommes tous d'accord ! C'est une

affaire entendue ! – Dumouchel, éclairez la salle. On peut ouvrir au public ! Place au théâtre ! Place au théâtre ! Tout le monde en scène pour le un !

Tombé dans l'excès contraire, il témoignait d'une bonne volonté ridicule, affectait un zèle bruyant dont hurlait le chiqué mensonger. Maudruc, sa montre aux doigts, lui ayant fait remarquer qu'on ne pouvait frapper les trois coups avant au plus tôt dix minutes, il l'écarta : « Cela va bien !… Ne vous occupez pas de ça ! », tomba sur le chef machiniste :

– Et vous ?… Qu'est-ce que vous faites là ?… Guindez-moi un peu ce châssis ! Vous ne voyez pas qu'il va nous tomber sur la tête ? Les musiciens à leurs pupitres !… L'avertisseur !… L'avertisseur !… Qu'est devenu l'avertisseur ?

Visiblement hantée d'une conception nouvelle, sa pensée lui apparaissait à la manière d'un de ces logements de garçon d'où ne veut pas déguerpir une vieille maîtresse, tandis qu'une maîtresse plus jeune attend sur le palier qu'on lui cède la place. De deux ordres donnés à la fois, il fit ouvrir les portes du théâtre et attaquer l'ouverture par l'orchestre. Le rideau leva sur un brouhaha de pieds traînés, de corps-à-corps entre strapontins réfractaires et spectateurs exaspérés, de discussions interminables entre messieurs possesseurs, à trois, d'un même siège, Hamiet ayant tenu à établir en personne le service de la critique et des auteurs, sous prétexte que rien n'est convenablement fait qu'on n'a pas pris le soin de faire soi-même ! Puis, quand, enfin, le calme se fut établi, une stupeur générale plana. Ah ! Hour, cette fois encore, n'avait pas manqué le coche ! Cet habile homme, docile au vœu des évolutions récentes et aux dures exigences des temps où nous vivons, avait affirmé à nouveau le don qu'il avait reçu des fées à sa naissance de se plier aux circonstances et d'être le Messie attendu, chaque fois que s'en présentait l'occasion. La deuxième scène de *Madame Brimborion* touchait à peine à sa fin que la salle, déjà fixée, saluait de ses ricanements l'inspiration exhumée de Clapisson et de Loïsa Puget. Et c'était en effet très bien ; oui, c'était vraiment très gentil, cette musiquette fredonnée à la

chanterelle des violons, rappelant les chevrotements tremblotés d'une aïeule au berceau d'un nouveau-né, et évoquant par son accouplement à la poétique extravagante d'Hamiet l'idée d'un monstre assemblé à un autre ; quelque chose comme la femme colosse et la petite princesse Tom Pouce.

– Ça, fit Maudruc qui, de la coulisse, tendait vers les bruits de la salle une oreille expérimentée, c'est l'emboîtage dans dix minutes.

Mais Hamiet s'en moquait un peu !… Il avait pris Cozal sous le bras ; il l'entraîna jusqu'en son cabinet, où, de la même voix dont, marchant à la mort, Danton répétait à Camille : « Laisse donc cette vile canaille » :

– Laisse donc cette misère, lui dit-il. Assieds-toi ; prends une cigarette, et ne me fais pas plus longtemps une figure de quatre mètres vingt qui jure avec ta distinction native comme avec ta coupe de cheveux. Nigaud, va ! qui croit que je le lâche et qui crie à la trahison, quand je viens justement à lui, un galion entre les bras !… Assieds-toi, je te dis ! Fume ! Écoute !… et surtout pas un mot de ce que tu vas entendre !… pas un souffle, à qui que ce soit !

Ayant dit, lui-même prit une chaise, et Barnum inconscient, montreur, à son insu, du musée de figures de cire qu'était son étrange génie, il tira le rideau, aux yeux de son ami, sur sa dernière et sa plus belle création. Et tandis qu'il mettait en branle les rouages de la mécanique, expliquait la combinaison : l'installation à Paris de la roulette et du trente-et-quarante fonctionnant officiellement sous le contrôle des pouvoirs publics ; la pluie des millions, conséquence logique de l'affaire, la répartition en trois parts du gain obligé de chaque jour, l'une pour lui, l'autre pour l'État, la troisième…

– Écoute ça, Cozal.

… IMMÉDIATEMENT CONVERTIE EN RENTE 3 % INCESSIBLE ET INSAISISSABLE, AU PROFIT DES FEMMES DE PERDANTS, lesquelles se trouvaient ainsi d'autant plus favorisées que les maris joueurs l'étaient moins ; oui, tandis

qu'il développait cette conception prodigieuse, répétait : « Hein ? Hein ? Comprends-tu ? C'est l'utilisation du vice ! la moralisation du jeu, la nécessité pour les Chambres d'accueillir par acclamations un projet profitable à la chose publique autant qu'à l'individu !… et au bout de tout ça, la fortune, dont tu as ta part, comme de juste ! » :

– Ah ! bon garçon ! songeait Cozal. Bon garçon !

Sans doute, il lui avait gâché sa petite histoire, tué ses petites espérances, perdu son petit bien !… Mais quoi ! quelle rancune possible contre un homme qui parlait avec une telle voix, regardait avec de tels yeux, souriait avec un tel sourire ? Puis, – il faut être juste aussi ! – lequel, de lui ou d'Hamiet, avait le plus indiscrètement usé du petit bien de l'autre ?… Et ému du mouvement si gentil de son ami lui taillant tout de suite sa part d'un gâteau qui ne serait jamais cuit, d'une chimère qui resterait chimère ; ne doutant pas une seconde que la nouvelle vision de cet illuminé suivrait la destinée commune aux visions issues de ce cerveau éternellement en travail, et s'en irait, après tant d'autres,

Où vont les belles filles, lon, la,

il lui tendit ses mains ouvertes, et d'un ton de conviction touchée, si admirablement feinte qu'elle ne pouvait faire aucun doute, il lui dit :

– Je te remercie mille fois. J'accepte avec reconnaissance. Tu es bien gentil, mon vieux.

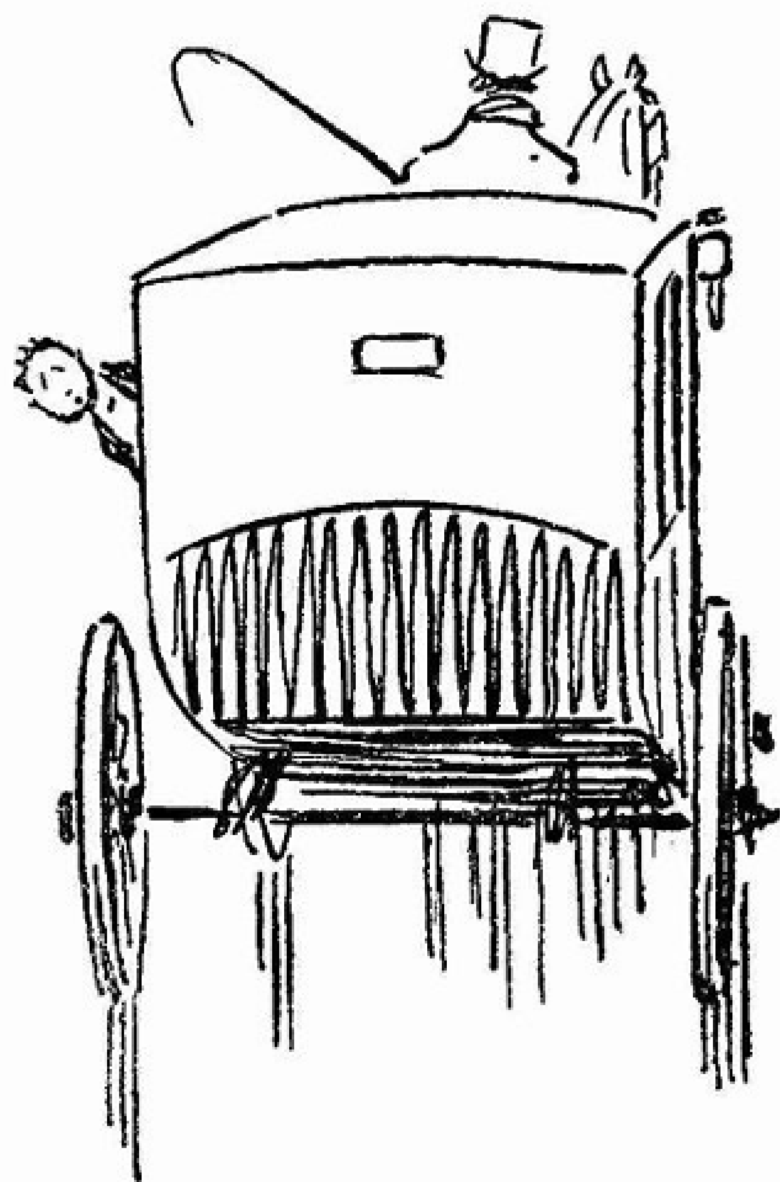


LIEDS DE MONTMARTRE

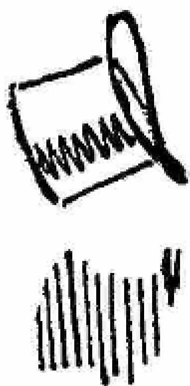
LES MÉTÉORES

« Ne voyez-vous pas dans le chapeau haut de forme quelque chose de sombre et de surnaturel ?… une sorte de météore ténébreux ? »

STÉPHANE MALLARMÉ.



I



Le chapelier dans sa boutique, la plume aux doigts, les yeux lentement abaissés du haut en bas d'un folio de Grand Livre, faisait le compte des chapeaux vendus et se réjouissait *in petto* des bénéfices réalisés, quand Roté entra en coup de vent. Chaussé de neuf et ganté de clair, mais coiffé d'un haut-de-forme aux rousseurs ardentes évoquant à la fois le reflet de bassinoire et le sein de Sarah la baigneuse, il se rendait au rendez-vous qu'avait daigné lui accorder Mme de Proutrépéto. C'était un homme au visage neutre encadré d'un de ces mols duvets dont une vierge ne saurait contempler sans rougir l'obscénité énigmatique, indiscutable et révoltante. Des espérances, nichées en ces coins de bouche, y souriaient avec malice, et, dans ses prunelles élargies, – pâtés d'encre en l'azur limpide des iris – s'alanguissait l'extase des spasmes de bientôt. Il fit trois pas en avant, et :

– Afin, dit-il, de me rendre au rendez-vous que la très chère m'a donné, – lirelirelé ; gratte-moi le nez ; voici mon cœur, ce damné – avec, décemment, sur ma tête, quelque chose de sombre et de surnaturel, je désirerais un météore aussi ténébreux que possible, du prix de seize à dix-huit francs.

II

Ayant chassé sur ses coulisses la glace sans tain d'un placard où des hauts-de-forme étagés dormaient immobiles sur leurs ailes, tels de gros oiseaux au repos, le chapelier, d'une main que guidait l'expérience et la longue pratique des choses, prit un chapeau dont il coiffa Roté.

– Voici qui va des mieux, dit-il.

Dehors, l'accalmie s'était faite. Le beau temps remplaçait l'orage, et, à travers les brumes d'une bouderie dernière, le rire, l'adorable rire, du soleil réconcilié, était celui d'une jeune épousée à travers les gazes de son voile. Roté, qu'un fiacre attendait à la porte, la roue dans la boue du ruisseau, régla son dû, se retira… et passa sous la bâche baissée de la boutique au moment où la boutiquière en soulevait avec un balai le fond bombé comme un hamac et gonflé d'eau comme une ampoule. Ça ne traîna pas. Une cataracte culbutée en dévala à l'instant même sur le chapeau neuf de Roté, qui ne se livra d'ailleurs à aucun commentaire, étant ennemi, par principe, des démonstrations superflues et des paroles inutiles. Simplement, il rebroussa chemin, réintégra la chapellerie, et, au chapelier un peu étonné de le revoir :

– Afin, dit-il, de me rendre au rendez-vous que m'a donné Mme de Proutrépéto – lirelirelo, gratte-moi le dos, mon cœur rit à son bourreau – avec, décemment, sur ma tête quelque chose de sombre et de surnaturel, je désirerais un second météore, non moins ténébreux que le premier, et, comme lui, de seize à dix-huit francs.

III

Le commerçant s'était remis à ses comptes.

Il retourna à son placard.

Un instant, les mots indistincts, glissés tout mouillés de

salive le long du porte-plume qui lui barrait les dents, il glorifia le nouveau haut-de-forme dont il décorait le haut-de-chef du préposé aux faveurs de Mme de Proutrépéto. Et le fait est que celui-ci, tandis qu'il gagnait la sortie, en emporta la vision radieuse, hérissée de colonnes de lumière essentiellement surnaturelles et météorologiques, – vision cueillie au passage, d'un coup d'œil, dans le reflet penché d'un miroir. Le beau chapeau !… La fatalité, qui veillait, voulut que l'heureux préposé en tapât violemment le faîte dans le chambranle supérieur de son fiacre, comme il s'enlevait avec grâce sur le marchepied du susdit. En sorte que, cette fois encore, la question fut tôt tranchée. Soulevé comme avec un levier au-dessus du crâne de son propriétaire, projeté de là par le vide des espaces, le chapeau neuf s'y comporta avec l'indépendance fougueuse d'un météore qu'il était, battant les murs, brûlant le pavé, semant l'effarement et le trouble et faisant les quatre cents coups. Ça pouvait durer des années. Par bonheur, Dieu aussi veillait ! Le cylindre d'une écraseuse qui déboucha fort à propos d'une avenue avoisinante fournit au drame son épilogue ; sur quoi Roté rentra en la chapellerie et dit au chapelier surpris de plus en plus :

– Afin de me rendre au rendez-vous que m'a donné la très chère – lirelirelaire, gratte-moi le blair, j'ai joui, puisque j'ai souffert – avec, décemment, sur ma tête, quelque chose de sombre et de surnaturel, je désirerais un troisième météore, du même prix que les deux premiers et également ténébreux.

IV

Avec ses alternatives d'éclaircies et de giboulées, mars, pas fixé, est assommant. Il fait songer à ces donzelles qui, tour à tour, rient, pleurent, chantent, grognent, soupirent à propos de rien, puis rigolent sans savoir pourquoi, et desquelles on prendrait plaisir à réformer le naturel fantasque à grands coups de pied au derrière. Une minute récuré, ses amoncellements de

nuages chassés vers l'horizon par le balai de saint Pierre, concierge au Paradis, ainsi que chacun sait, le ciel, déjà se rembrunissait, et, lourd d'une ondée prochaine, tournait au noir comme l'œil d'une maîtresse jalouse qui a trouvé une facture de fleuriste dans la poche de son cher et tendre. Même, Roté, quand il reparut, eut une moue significative, pris de la crainte de le voir s'effondrer tout à coup et crouler sur sa tête en une trombe compacte.

Il songea : « Diable ! » et il se hâta vers son fiacre dont il franchit le seuil béant avec une prudence calculée et courbée, dictée par l'expérience même.

Il en évita donc le chambranle.

Malheureusement, s'étant redressé avec une précipitation intempestive, il n'en évita pas le plafond, et l'imprévu de cette circonstance fut d'un fâcheux effet pour son troisième chapeau ; dans moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il fut transformé, le chapeau, en accordéon ! en lampion ! en soufflet ! en galette feuilletée ! *Habent sua fata capelli*. Roté n'eut pas une plainte. Tout au souci de plaire à son amie et de se présenter à elle sous un aspect avantageux, cet homme charmant mit pied à terre, enjamba le trottoir d'un saut, et reparut une fois encore sur le seuil de la chapellerie :

– Afin, dit-il au chapelier, de me rendre à l'heureux rendez-vous – lirelirelou, gratte-moi le mou, mon cœur souffre mais absout – avec, décemment, sur ma tête, quelque chose de sombre et de surnaturel, je désirerais un quatrième météore, du même prix, et aussi ténébreux que les trois autres.

V

Cependant, comme il n'est plaisanterie si heureuse qu'elle ne perde son sel à la longue, Roté se dit qu'il avait assez ri et que le moment était venu de passer à d'autres exercices. Il imagina donc ceci : faire à son quatrième chapeau les honneurs de son

ver rongeur, lui en tenir la portière ouverte comme à une personne de marque, et l'installer, lui d'abord, sur le rembourré de la banquette, où il l'irait ensuite rejoindre.

Cette conception se recommandait à l'approbation des connaisseurs par des qualités tout à part d'ingéniosité et d'astuce, et je dois confesser, la vérité m'y pousse, qu'elle fut couronnée, en effet, d'une éclatante réussite. Non !… Ni au chambranle supérieur, ni au plafond bas du sapin, Roté ne chahuta son tube !… Seulement, s'étant assis dessus par mégarde, il le fit éclater sous le poids de ses fesses comme une groseille à maquereau.

Alors, rêveur mélancolique, l'âme visitée d'une angoisse, ne doutant plus qu'il se butât à la malignité féroce et inexorable d'un Dieu, il résolut d'en venir aux grands moyens et de triompher quand même. Accoudé à la glace baissée de la voiture :

– Oh hé ! hurla-t-il. Chapelier !

Puis, au chapelier accouru, ses offres de service à la bouche :

– Afin, dit-il, de me rendre au rendez-vous où la belle des belles m'attend, – lirelirelan, gratte-moi le flanc, mon cœur est un vieil enfant – avec, décemment, sur ma tête, quelque chose de sombre et de surnaturel, apportez-moi *ici même, dans ce fiacre*, un cinquième météore de seize à dix-huit francs ; vous me le poserez *vous-même, de vos mains*, sur le chef ! et nous verrons, tonnerre de bleu, si je m'assoirai encore dessus !

VI

Au petit trot de la rousse jument qu'il emprisonnait de ses brancards, le fiacre s'était remis en route, conduisant à la terre promise Roté, homme habile entre tous en l'art d'avoir raison des perfidies de la vie et de mater les dieux malfaisants. Sa face élargie de fierté disait tout le mérite d'une victoire qu'ensuivrait bientôt une seconde, et, dans le vague reflet de la vitre

encadrant le siège du cocher, l'heureux coquin, en malins clignements d'œil, se complimentait de l'une et de l'autre.

Ah ! lenteur des dernières attentes !… agonie atroce et exquise des désirs enfin contentés !… fièvre des doigts exaspérés, tendus vers le but presque atteint !…

Soudain le fiacre s'arrêta.

Roté eut un geste d'impatience.

Une minute s'écoula.

Roté mordit sa canne.

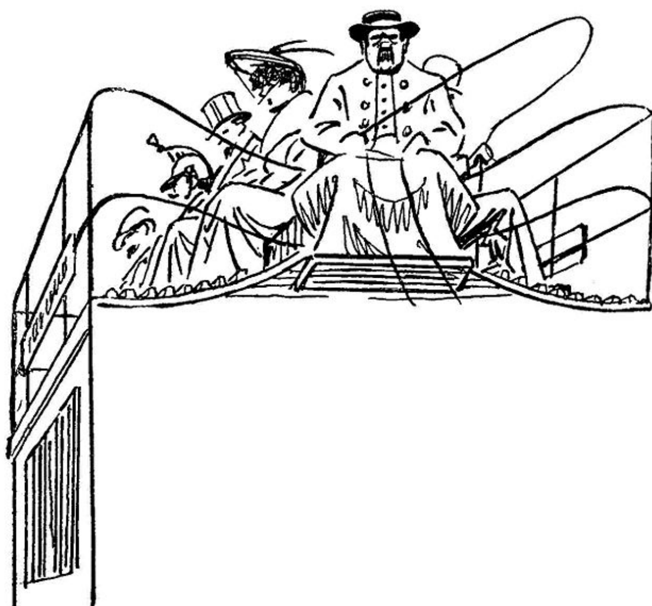
Mais comme, à la première minute, en succédait une seconde, puis, à la seconde, une troisième, il n'y tint plus ; par le cadre de la glace baissée, il se pencha au dehors, et, pour stimuler de paroles bien senties le zèle de l'automédon, il projeta d'arrière en avant sa tête que surplombait – cinquième du nom – un haut-de-forme irréprochable. Précisément, au même instant, un agent qui veillait à la circulation, projetait d'avant en arrière son bâton couleur de porcelaine, marqué aux armes de la Ville. Animés de vitesses égales, mais agissant en sens contraires, le bâton de l'agent et le chapeau de Roté se heurtèrent, pareils à deux trains…

Un coup sourd !

– Andouille ! fit l'agent.

Mais Roté ne répondit pas, les cheveux au vent, les yeux perdus, suivant, par l'éloignement de la rue, la galopade précipitée d'une chose qu'on ne saurait définir, une chose sombre, surnaturelle, une sorte de météore ténébreux…

PANTHÉON – COURCELLES



À Roger Battut.

LE RÉCITANT

Qu'est-ce qu'il y a Un ?

LES VIERGES

Il y a un Dieu, un seul Dieu, qui règne dans les cieux.

LE RÉCITANT

Oui, il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux ; mais du Panthéon à Courcelles par l'omnibus Courcelles-Panthéon, il y a des stations plus nombreuses que ne le furent jamais les étoiles en un firmament constellé.

À l'orchestre : roulements de tambours.

LE RÉCITANT

Des solitudes silencieuses où sommeille à toute heure la place du Panthéon, l'omnibus Panthéon-Courcelles s'est mis en route pour Levallois. Au petit trot des deux coursiers qui le remorquent à leurs derrières, il dégringole la rue Soufflot, arrive au boulevard Saint-Michel… et y fait une première halte !

Halte brève ; suffisante pourtant.

L'omnibus Panthéon-Courcelles y a puisé de nouvelles vigueurs.

Tel un cerf, il traverse le boulevard Saint-Michel ; telle une flèche, il enfile la rue de Médicis, le long de la grille du Luxembourg ; et les voyageurs satisfaits, qui se voient déjà à Courcelles, se frottent les mains d'un air de jubilation.

Or, ils ne sont qu'à l'Odéon, et l'omnibus, ô étonnement ! s'arrête de nouveau et pleure sur son frein.

Coup de cymbale à l'orchestre.

Qu'est-ce qu'il y a Deux ?

LE CHŒUR

Du Panthéon à l'Odéon, il y a deux stations : il y a la station du boulevard Saint-Michel et il y a la station de la rue Vaugirard.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

À l'orchestre : altos et bassons.

LE RÉCITANT

Cependant, l'omnibus Panthéon-Courcelles a repris son parcours deux fois interrompu. À présent, il descend la rue de l'Odéon et sa roue grince au rebord du trottoir. Il penche sur sa droite, un peu ; en sorte que les voyageurs de l'impériale, à la fois inquiets et charmés, voient venir la minute, prochaine, où ils seront précipités entre les bras des petites blanchisseuses de

fin aperçues au passage, blondes et dépeignées, au-dessus de la couche de craie embarbouillant à mi-hauteur les vitres des blanchisseries.

Entre deux haies de riches chasubles où des ors se relèvent en bosses, et de cierges montant la garde, alternés de Saints-Sacrements, devant des jupes d'enfant de chœur plus rougeoyantes que des engelures de vachères, il ébranle le pavé de la rue Saint-Sulpice, gagne le parvis de l'église et… s'arrête.

Coup de cymbale à l'orchestre.

Qu'est-ce qu'il y a Trois ?

LE CHŒUR

Du Panthéon à Saint-Sulpice, il y a trois stations, il y a la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue Vaugirard et la station du parvis Saint-Sulpice.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

À l'orchestre : motif de harpes.

LE RÉCITANT

Le cocher de l'omnibus Panthéon-Courcelles est un précieux automédon, respectueux (autant que faire se peut) de l'existence des personnes que la modicité de leur bourse oblige à aller à pied, et habile à l'égal d'Hippolyte, fils faussement accusé de Thésée, en l'art de conduire les chevaux. D'un coup de fouet qui a claqué dans l'air comme une amorce de fulminate, il a enveloppé les siens ; et aussitôt les nobles bêtes, attentives à l'appel du devoir, ont tendu leurs jarrets nerveux, leurs cuisses couleur d'acajou, toutes ridées de leur puissant effort.

– Hue !

Coupée de ruelles étroites où bat encore le cœur du Paris d'autrefois, la rue du Vieux-Colombier s'offre à leur valeur indomptable. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils

en dévorent la chaussée sur une longueur de 25 maisons dont 13 à gauche et 12 seulement à droite ; après quoi, en ayant atteint les extrémités lointaines, ils stoppent et savourent longuement la douceur d'un repos bien gagné.

Coup de cymbale à l'orchestre.

Qu'est-ce qu'il y a Quatre ?

LE CHŒUR

Du Panthéon à la rue du Vieux-Colombier, il y a quatre stations : il y a la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice et la station de la Croix-Rouge.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

À l'orchestre : flûtes et clarinettes.

LE RÉCITANT

L'omnibus Panthéon-Courcelles a ceci de particulier qu'il ne saurait apercevoir une rue sans s'y précipiter tête basse, un kiosque ou un urinoir sans en faire immédiatement le tour. Il est imprévu et loufoque, et rappelle par certains côtés cet étonnant chemin de fer de Sceaux qui se minait le tempérament à courir après sa queue dans l'espoir de la rattraper. D'où il résulte que les concierges des immeubles qu'il rencontre sur son parcours lui jettent des méfiants coups d'œil, avec la crainte manifeste de le voir s'élancer brusquement sous l'une des hautes portes cochères confiées à leur vigilance !… Par bonheur, il a de l'usage, il sait qu'on n'entre pas chez les gens sans frapper ; et c'est ainsi qu'ayant, sans trop d'extravagances, atteint enfin le boulevard Saint-Germain, il s'y arrête pour souffler ; – ce qui lui était bien dû.

Coup de cymbale à l'orchestre.

Qu'est-ce qu'il y a Cinq ?

LE CHŒUR

Du Panthéon au boulevard Saint-Germain, il y a cinq stations : les quatre stations déjà nommées, et la station de la rue du Bac.

LE RÉCITANT

Oui, mais comme de la rue du Bac, où il y a une station, au pont de la Concorde, où il y en a une autre, il y a, au coin de la rue de Bellechasse, une station intermédiaire…

Coup de cymbale.

LE CHŒUR

Du Panthéon au pont de la Concorde, par l'omnibus Panthéon-Courcelles, qu'est-ce qu'il y a Sept ?

LE RÉCITANT

Il y a sept stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice, la station de la Croix-Rouge, la station de la rue du Bac, la station de la rue de Bellechasse et la station du quai d'Orsay.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

Mouvement de valse.

LE RÉCITANT

Vert quant aux feux, vert quant aux flancs, l'omnibus Panthéon-Courcelles voudrait en imposer aux masses et les persuader de sa verte vieillesse. Même, il s'est, depuis quelque temps, payé le luxe d'une plate-forme, dont il dodeline par les chemins, semblable à ces vieilles rigolotes qui remuent pompeusement le derrière comme pour donner à entendre qu'elles ne sont pas déjà si moche et que, mon Dieu ! à l'occasion, elles joueraient encore des épinettes avec un certain agrément.

Mais il n'y a pas un mot de vrai.

C'est de la blague, et voilà tout.

Quarante-huit fois, pas une de plus, les roues de derrière de la lourde voiture ont évolué sur elles-mêmes, – soixante-trois fois celles de devant, en raison de leur diamètre moindre, et déjà sur le seuil étroit de l'omnibus encore une fois à l'arrêt, un contrôleur est apparu, coiffé d'une casquette galonnée, et questionnant un cuirassier sur l'important point de savoir si c'est lui « qui est le militaire ».

Car la fatalité a placé une station à chaque extrémité du pont de la Concorde, l'une en amont, l'autre en aval, la rivière coulant entre elles deux. En sorte que, du Panthéon à la place de la Concorde, il y a exactement huit stations : la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice, la station de la Croix-Rouge, la station de la rue du Bac, la station de la rue de Bellechasse, la station du quai d'Orsay et la station du Cours-la-Reine.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.

À l'orchestre : pistons et trombones.

LE RÉCITANT

De même il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux, de même il n'y a qu'une station de la place de la Concorde à la place de la Madeleine : la station de la rue Royale. Seulement, de la place de la Madeleine à la place Saint-Augustin, il y en a une seconde : la station du boulevard Malesherbes !

À cette heure, une morne tristesse est peinte sur le visage des pauvres voyageurs. Comme des gens qu'aurait effleurés de son aile le formidable Surnaturel, ils échangent des regards anxieux et pensent qu'à la mention :

complet

immobilisée au-dessus du képi du conducteur, on pourrait sans inconvénient substituer le vers du divin Alighieri :

Lasciate ogni speranza

Vous avez raison, pauvres gens ; laissez s'éteindre au fond de

vos âmes la fleur douce, la fleur parfumée, des consolantes illusions ! Et toi, fils de Mars et de Bellone, cuirassier aux mains gantées de blanc, toi qui, sous l'acier qui te sied, porte un cœur à l'abri des molles défaillances, croise avec résignation tes bras sur ta large poitrine, et, entendant sous ta culotte gémir, hélas ! une fois de plus, le frein d'arrêt de l'omnibus qui te portait à tes amours, renonce, au coin du boulevard extérieur, où il y a une station encore, à goûter les lèvres de Margot.

Car du Panthéon à Courcelles par la ligne Courcelles-Panthéon qu'est-ce qu'il y a Onze ?

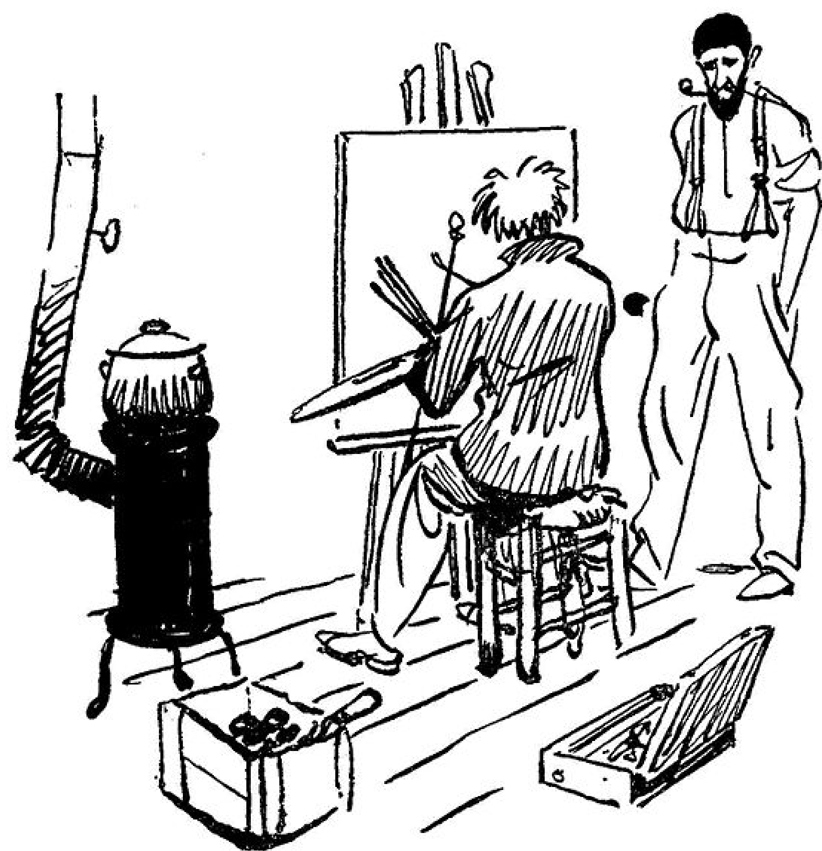
Coup de cymbales à l'orchestre.

LE CHŒUR

Il y a onze stations. Il y a la station du boulevard Saint-Michel, la station de la rue de Vaugirard, la station de la place Saint-Sulpice, la station de la Croix-Rouge, la station de la rue du Bac, la station de la rue de Bellechasse, la station du quai d'Orsay, la station du Cours-la-Reine, la station de la rue Royale, la station du boulevard Malesherbes et la station du boulevard Extérieur.

LES VIERGES

Mais il n'y a qu'un Dieu, qui règne dans les cieux.



LA PENDULE

– Lamerlette ! il demande si je connais Lamerlette ! s'écria mon vieux camarade le peintre Théodore Maudruc, de la même voix qu'il se fût écrié : « Il demande si j'ai vu les moulins de Montmartre ou entendu parler de Christophe Colomb ! » Lamerlette ? Mais sache donc ceci, malheureux enfant que tu es, c'est que nous avons, lui et moi, fait ménage ensemble trois ans ! Nous en avions vingt, alors. Oh ! dame, ce n'est pas d'hier, encore que je le croirais volontiers, tant le passé est tout à la fois loin et proche. Quel chic garçon, ce Lamerlette, et gentil, et bon cœur, et gai !… Nous habitions rue Véron, sur la Butte, un petit atelier de trois cents francs qu'emplissait du matin au soir le vacarme de nos chansons et où nous travaillions au même modèle en nous chauffant du même bois. Car nous étions terriblement pauvres, sais-tu ; sans le sou la plupart du temps et sans pain un peu plus souvent qu'à notre tour.

– Sans pain ? fis-je, un peu sceptique.

– Oui, mon cher, dit Maudruc, sans pain ; à telle enseigne que Lamerlette, bien des fois, dut aller faire le chapardeur chez un épicier de la rue Burq qui l'honorait de sa sympathie et s'était logé en l'esprit de le faire renier sa foi républicaine. De là, entre eux, des prises de bec qui assourdissaient le quartier. Lamerlette se défendait, parlait d'un sien grand-oncle tué à Jemmapes, et tout en braillant comme un âne il abattait de furieux coups de poing au hasard des sacs de lentilles, de haricots rouges et de pois secs qui parsemaient la boutique. Puis, quand il avait la poche pleine de ces légumes enlevés au vol dans le feu de la discussion, il concluait d'un mot énorme et cavalait, laissant l'épicier triompher sur le seuil de son épicerie

et lui jeter de loin, dans le dos, une goguenarderie dernière. Oui, ah ! oui, c'en était un type, ce Lamerlette, et en voilà un, par exemple, qui peut se vanter de m'avoir fait rire. C'était le contraire du bon sens, ce garçon ; l'absurdité elle-même faite chair et poussée à de tels paroxysmes qu'elle en devenait démontante. Que de fois je le vis employer les deux sous qui composaient toute notre fortune à acheter des cure-dents, des épingles à cheveux ou des portraits de l'empereur du Brésil ! Il trouvait cela tout naturel et il le proclamait avec tant de candeur que je perdais jusqu'à la force de le blâmer. Tout de même nous dansions devant le buffet ces jours-là, car l'épicier de la rue Burq n'était pas toujours en humeur de faire de la politique, et puis enfin il fermait le dimanche, ce brave homme ! Mais, bah ! c'était l'âge admirable où l'on vivrait sans boire, ni manger, ni dormir, l'âge où l'on vit, parce que l'on vit, et qu'il n'y a pas à en chercher plus long. Ah ! la jeunesse !…

Il s'interrompit. Du bout de sa brosse il posa un reflet de lumière en la prunelle du *saint Jérôme* qu'il peignait. Et tandis que je le regardais faire, silencieux et intéressé, des meuglements lointains de cornets à bouquins peuplaient le calme de l'atelier, s'en venaient expirer par les lourdes tapisseries qui en masquaient, entre leurs loques vénérables, les murs au ton de chocolat.

– Au fait, dit-il tout à coup, t'ai-je jamais conté l'histoire de la pendule ? C'est cette mi-carême qui me la remet en mémoire.

– Ma foi non, répondis-je.

Il reprit :

– Eh bien ! écoute-la ; elle vaut la peine d'être entendue. Cela se passait justement un de ces jours d'effroyable dèche qui occupaient pour nous tant de place dans le mois. On nous eût mis, Lamerlette et moi, sous le pressoir, du diable si de nos goussets eût jailli seulement une pièce de six liards ! Nous avions déjeuné de quatre pommes de terre et commencions à nous demander si le destin n'allait pas nous contraindre à ne dîner que de leurs pelures, quand le père Zackmeyer vint nous

voir.

Ce Zackmeyer était un vieux fripier de Montmartre qui vendait et achetait de tout, depuis des Diaz apocryphes jusqu'à des fers à repasser. Il fit le tour de l'atelier, inspecta sans souffler mot la nuée d'études et d'ébauches qui en habillait les murailles, et finalement déclara :

– Tout cela ne vaut pas un clou ; bien sûr non, ça ne le vaut pas. C'est sec, ça manque d'intérêt et ça sent le pompier à plein nez. Ah ! la la ! en voilà de la sale peinture. N'importe, je suis un brave homme ; je ne veux pas être monté pour rien. Qu'est-ce que vous voulez de tout ça ?

– Douze cents francs, dit Lamerlette.

Zackmeyer ne s'émut pas ; il dit tranquillement :

– Douze cents francs ? Je vous en offre quatre louis.

Nous acceptâmes aussitôt.

Zackmeyer, sur un coin de table, nous aligna donc quatre jaunets ; Lamerlette, de sa main droite, les chassa dans le creux de sa main gauche, puis dans les profondeurs ténébreuses de ses poches, où on les entendit s'abattre l'un sur l'autre avec le bruit d'une grêle d'or, après quoi il dit gravement :

– Il faut employer utilement un argent qui nous vient du ciel. Nous sommes aujourd'hui lundi gras, c'est bal à l'Opéra demain, nous allons nous offrir ça ; y a trop longtemps que ça me démange.

Au mot de « bal », le père Zackmeyer était devenu attentif.

– Parbleu, fit-il, voilà une admirable idée et véritablement vous jouez de bonheur ; j'ai chez moi un stock de costumes variés qui sont les plus jolis du monde et qui vous iraient comme des gants. Je vous les céderais pour un morceau de pain, histoire de vous rendre service.

Tout de suite ce fut affaire faite. Zackmeyer se chargea nos toiles sur les épaules et nous le suivîmes à sa boutique, où nous choisîmes deux costumes, de singes, je crois, ou de

mousquetaires ; deux ignominies en tout cas, deux saletés rongées de vermine et d'usure qui valaient bien trente sous la paire et qu'il nous vendit vingt francs pièce. Encore jura-t-il hautement qu'il s'imposait un sacrifice et que nous serions des sans-cœur si nous ne lui payions le vermouth. Quel vieux filou ! Nous le lui payâmes, cependant, enchantés de notre acquisition et tout à l'idée du plaisir que nous procurerait le lendemain.

II

Ce même lendemain, à huit heures, un coup de sonnette me mit sur pied.

Je me vêtis, en prenant soin de ne pas éveiller Lamerlette (car le lit nous était commun, comme tout le reste), et je me trouvai, ayant ouvert, en présence d'un garçon de recettes qui demandait :

– Monsieur Maudruc ?

– Monsieur Maudruc, dis-je, c'est moi.

Il continua :

– Je viens pour toucher un effet.

– Un effet !

– Oui, monsieur ; un effet de vingt-cinq francs.

– Eh ! il y a méprise ! m'écriai-je ; je n'ai souscrit d'effet à personne. Voulez-vous me permettre de voir ?

– Voyez, monsieur.

Et il me tendit le billet. Je lus :

Paris, 1er décembre 1868.

Au 1er mars prochain, je paierai à M. Matraque, tailleur, ou à son ordre, la somme de vingt-cinq francs, valeur reçue en marchandises.

THÉODORE MAUDRUC.

11 *bis*, rue Véron.

Ah ! misère ! c'était pourtant vrai, et je me souvenais, enfin ! Oui, il était bien de moi, ce billet, souscrit à trois mois d'échéance comme à une date illimitée, un jour que s'était fait sentir, de façon un peu trop pressante, la nécessité d'une culotte ! Et je contemplais, atterré, ce misérable bout de papier, cette loque graisseuse surchargée de griffes et de paraphes escortant le même avis fatal : « *Payez à l'ordre de… Payez à l'ordre de…* » qui se venait abattre lourdement, au milieu de notre petite fête, comme une grosse araignée dans un plat de crème.

L'homme me regardait en souriant. À la fin, il me dit :

– Vous n'avez pas les fonds ?

Je protestai :

– Si, je les ai ! mais j'aimerais autant les garder.

Il eut un geste vague. Je demandai, enhardi :

– Et si je ne paye pas, qu'est-ce qu'on me fera ?

– C'est bien simple, répondit-il ; on vous prendra votre mobilier.

Entendant cela :

– Je paye, dis-je.

Et ayant, en effet, allongé vingt-cinq francs dans tout le désespoir de mon âme, j'en allai prévenir Lamerlette.

Lamerlette bondit du lit comme une fusée. Les yeux hors de la tête, il me saisit au col, m'abreuva de reproches, me traita de voleur, de canaille, de concussionnaire. Il dit que je payais mes dettes avec « l'argent des personnes », et que jamais il n'oublierait un tel excès de déloyauté.

Là-dessus il mit son pantalon et tomba à une prostration silencieuse. Vingt minutes il erra à travers l'atelier, rêvant, mâchonnant ses rancunes, faisant halte de temps en temps pour compter et recompter dans le creux de sa main les dix-huit

francs six sous qui nous restaient en caisse : toute une tragédie intime que je guignais du coin de l'œil en piquant d'une pointe de couteau un morceau de boudin qui chantait sur le poêle.

Nous déjeunâmes face à face sans échanger une parole ; mais comme je pliais ma serviette :

– Conviens, Maudruc, dit Lamerlette que tu t'es conduit comme un mufle.

– J'en conviens, confessai-je avec une parfaite indifférence.

– Eh bien ! continua-t-il, tu as un moyen de racheter ton improbité. Il nous manque vingt-deux francs pour payer nos entrées au bal : mets ta pendule au mont-de-piété, nous aurons toujours douze francs dessus, et je me charge d'emprunter le reste à Zackmeyer.

Je m'exclamai :

– Jamais de la vie ! Une pendule que maman m'a donnée pour ma fête, et qui est le luxe de l'atelier !…

– Ça ne fait rien, reprit Lamerlette, mets-là au mont-de-piété tout de même.

La façon dont je hurlai : « Non ! », avec un geste qui sabra le vide, équivalait à un arrêt. Lamerlette n'insista pas. Sur la table débarrassée je juchai un moulage en plâtre du Discobole dont je me disposai à faire une étude peinte, et pendant un instant on n'entendit plus rien que le grincement aigre du fusain sur le grain de la toile tendue.

– Maudruc, mets ta pendule au clou, dit soudain Lamerlette qui me regardait faire, en me fumant sa pipe dans le dos.

– Tu m'embêtes, répondis-je, je t'ai déjà dit non.

Il souffla une bouffée de fumée et continua :

– Mets-la donc au clou, ta pendule.

– Zut !

Impassible, il me dit :

– Tu ne veux pas l'y mettre ?

Du coup, je me bornai à hausser les épaules, déterminé à ne plus répondre, mais lui, froidement, prit une chaise, et vingt minutes durant, sans qu'une seule fois il s'interrompît pour reprendre haleine, il me persécuta, m'obséda, me larda de la même phrase sempiternellement rabâchée et marmottée à mon oreille en lamentable faux bourdon :

– Maudruc, mets ta pendule au clou ! Maudruc, mets ta pendule au clou ! Mets ta pendule au clou, Maudruc ! Dis, mets-la au clou, ta pendule ! Hé, Maudruc ! Maudruc, mets ta pendule au clou !

Même il s'embrouillait à la fin, m'appelait Maudrou, puis Maudrule :

– Mets ta pendule au trou, Maudrule ! Mets-la donc au truc, ta pendrou !

C'était à en devenir enragé. Je dus me rendre.

– Eh bien ! oui, criai-je, je vais l'y mettre ; mais tais-toi, Lamerlette, tais-toi ! ou, nom d'un tonneau, je t'étrangle !

Il n'en demandait pas davantage. Soigneusement, dans de vieux journaux il enveloppa la pendule, et il me la logea sous le bras en me recommandant de faire diligence.

Déjà j'étais dans l'escalier.

– Il y a un clou rue Fromentin ! me criait Lamerlette, accoudé sur la rampe.

III

Or, je dégringolais la rue Germain-Pilon quand quelqu'un me barra la route. Je levai le nez et je vis… – Non, devine un peu qui je vis ? – Maman ! maman elle-même, qu'un hasard amenait en course dans le quartier. Hein, c'en était une, de malchance ?

Elle était très gentille, maman, en ce temps-là ; de dix ans plus jeune que son âge et grosse comme deux liards de beurre, mais maîtresse femme, je t'en réponds, et entre les mains de laquelle tout grands gaillards que nous fussions, papa et moi, ne pesions pas lourd.

Elle dit :

– Ah ! te voilà, toi ; et il faut que je te rencontre pour savoir comment tu te portes. Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir tous ces temps-ci ? Qu'es-tu devenu ? Qu'as-tu fait ? Si ce n'est pas honteux, à ton âge, de ne penser qu'à l'amusement. Va, tu es bien le fils de ton père ; ta tante me le disait encore hier soir.

Et patati, et patata. Elle m'étourdissait. Vainement je tentais de placer un mot :

– Voyons, maman ! Voyons, maman !…

Peine perdue ; elle allait toujours ; et les passants se retournaient, amusés, et surpris un peu, d'entendre ce carabinier appeler « maman » d'un air d'écolier pris en faute un petit bout de femme qu'il eût pu prendre entre deux doigts et mettre tranquillement dans sa poche. Enfin, pourtant, elle se calma et consentit à se laisser embrasser. Puis :

– Que tiens-tu là ? demanda-t-elle.

– Ce sont des livres, répondis-je, avec une agréable audace ; oui une véritable occasion : *l'Histoire des peintres primitifs*, en trois volumes, que je viens d'acheter chez un bouquiniste.

– Des livres ! dit maman, très flattée ; est-ce que tu deviendrais raisonnable ?

Moi, là-dessus, je voulus faire l'intéressant et je commençai de me dandiner, disant qu'on s'était fort mépris sur le fond de mon caractère, que j'étais le monsieur le plus sérieux du monde avec mes airs de me ficher de tout, que le travail avait toutes mes veilles, et cætera, et cætera. Et juste comme j'en étais là, voici tout à coup – ô stupeur ! – que *l'Histoire des peintres primitifs* sonna trois heures sous mon bras !

Maman me regarda ; je regardai maman ; nous nous regardâmes, maman et moi. Oh ! dame, je crus à une calotte ; pour ce qui est d'y croire, j'y crus, car je lui savais la main leste. Mais sans doute mon air idiot la désarma.

– Menteur ! dit-elle sans colère.

Et avec un haussement d'épaules :

– S'il est permis, avec une barbe pareille, d'avoir aussi peu de raison. – C'est ma pendule qui est là dedans ?

– Oui, maman.

– Tu l'allais mettre au mont-de-piété, je parie ?

– Oui, maman.

– Tu n'as plus le sou !

– Non maman.

– Ah ! mon Dieu.

Ce fut tout. Elle tira sa bourse.

– Tiens, voilà deux louis, grand serin. Tâche au moins que ça te profite.

Cinq minutes plus tard je réintégrais l'atelier à la manière d'un obus.

– Lamerlette, criais-je, v'là deux louis ! et voilà aussi la pendule !

Lamerlette n'y comprenait rien. En trois mots, je le mis au fait. Alors, nous nous prîmes par les mains et nous nous mîmes à danser comme deux énergumènes en braillant à tue-tête :

– Vive la vie ! Vive la joie ! Vive le père Zackmeyer ! Vive la mère Maudruc !

Il se tut. Il rétrograda de quelques pas, clignant des yeux pour mieux juger l'aspect de sa toile. Mais, à ses hochements de tête, je le sentais rêveur, la pensée à cent lieues de là, partie à la chasse aux souvenirs. Et par trois fois, du bout de ses lèvres serrées :

– Jeunesse ! Jeunesse ! Jeunesse ! murmura-t-il.

À L'ATELIER

La célèbre académie X… Grand hall vitré. Au mur, des fleurets ; par terre, des haltères ; dans un coin, un piano ouvert. Il est onze heures du matin. Les élèves sont à leurs chevalets. Antoinette occupe la table à modèle.

MAUDRUC, *le fil à plomb tenu au bout du bras*.

Tu disais donc, Lamerlette, qu'à l'Exposition du Champ-de-Mars le *1806* de Meissonier ne fut flanqué que de deux gardiens. Mais pour garder ces deux gardiens, n'était-il point, ô Lamerlette, de municipaux à cheval, et n'était-il point de canons qui gardassent les municipaux ?

LAMERLETTE

Non.

MAUDRUC

Lamerlette, que tu m'affliges ! que tu m'affliges donc, Lamerlette ! – Tiens, passe-moi un peu de cobalt ; cette Antoinette a les jambes d'un bleu ! Avec tout ça, où est donc Simonnet ?

LE CHŒUR

Il est au bain de vapeur.

MAUDRUC, *haussant les épaules*.

En voilà une scie idiote !

PIÉGELÉ

Maudruc, ne blague pas le père Meissonier ; tu ne sais pas ce que tu deviendras.

HANNIBAL

Blague le père Meissonier, au contraire, Maudruc. On nous

embête avec le père Meissonier. Quoi, Meissonier ? quoi, Meissonier ? Après tout, ce n'était pas plus fort que Caran d'Ache.

(Protestations et rires).

LAMERLETTE

Hannibal, tais-toi, tu es ivre.

DES VOIX

Il est ivre ! il est ivre ! il a blasphémé ; il a mérité la mort !

HANNIBAL

Salut à la libératrice. – Où diable est mon tabac ?

LE CHŒUR

Il est au bain de vapeur.

LAMERLETTE

Hannibal, conviens que tu es ivre, ou on va te mettre en broche-en-cul.

HANNIBAL

J'en conviens, messieurs, je suis gris.

TOUS

Ah !



HANNIBAL

Mais ce n'est pas la boisson, au moins.

LAMERLETTE

Qu'est-ce que c'est alors ?

HANNIBAL

La salade. J'ai un drôle de tempérament, je vous dirai. Je bois sec et abondamment, je supporte mieux que personne… – la jambe droite plus ferme, Antoinette –… le vin de champagne, les alcools ; mais la salade me fiche dedans.

ANTOINETTE, *suffoquée.*

Ça, par exemple, c'est épatant.

MAUDRUC

Dis que c'est triste.

ANTOINETTE

À quoi ça tient, dis, Hannibal, que tu sois saoul avec de la salade ?

HANNIBAL

C'est le vinaigre qui me monte à la tête, parbleu !

ANTOINETTE

Tu ne devrais pas te laisser aller, puisque tu sais que ça te fait mal.

HANNIBAL

Ah ! va donc raisonner les passions ! Tonnerre de Dieu ! si le bélître qui m'a dérobé mon tabac ne se déclare pas à l'instant même, je lui fends la figure avec une hache.

DES VOIX

Horreur ! C'est atroce ! Pas de sang ici !

MAUDRUC

Cet Hannibal est fort méchant.

HANNIBAL

Je veux mon tabac ! Je le veux parce qu'il m'appartient et que je l'ai gagné avec mon travail.

PIÉGELÉ

D'abord il ne t'appartient pas, par cette excellente raison qu'il a cessé de t'appartenir.

HANNIBAL

C'est toi qui me l'as pris.

PIÉGELÉ

Pardon ! je ne l'ai pas pris ; je l'ai trouvé.

HANNIBAL

Tu l'as trouvé… Où ça, donc ?

PIÉGELÉ

Dans ta poche, Petitet est là qui peut le dire. N'est-ce pas, Petitet ? – Tiens, qu'est-ce qu'il est devenu ?

LE CHŒUR

Il est au bain de vapeur.

PIÉGELÉ

Ah ! la barbe !

HANNIBAL

Rends-le-moi, mon tabac, hein, dis ?

PIÉGELÉ

Impossible.

HANNIBAL

Voyons, rends-le-moi, Piégelé. Rends-moi mon tabac, s'il te plaît. Je me traîne à tes genoux moralement.

PIÉGELÉ

Tant de platitude me dégoûte, tu n'auras rien.

HANNIBAL

Cœur de roche ! c'est trop cochon !

(Onze heures sonnent.)

ANTOINETTE, *sautant à bas de la table.*

Onze heures ! Dix minutes d'arrêt.

(Protestations de quelques laborieux.)

ANTOINETTE

Silence aux pétardiers ! J'ai mes trois quarts d'heure de pose, moi. J'en ai ma claque, à la fin.

LES PÉTARDIERS, *désarmés*.

Devant ce torrent d'éloquence…

MAUDRUC

C'est un fait que, pour moucher le monde, Antoinette n'a pas sa pareille.

ANTOINETTE

Tu parles ! – Et à propos, que je vous dise donc ! Je me suis disputée avec le chemin de fer.

MAUDRUC

Bah !

ANTOINETTE

Et salement encore ! (*Elle enfile sa chemise.)* Je voulais aller à Royat, figurez-vous, retrouver quelqu'un que je connais… un… monsieur…, enfin…, un ami.

LAMERLETTE, *sèchement.*

Ah ! pardon ; je suis là ! Je te prie de ne pas dire de saletés, Antoinette.

ANTOINETTE, *ahurie*.

Je ne dis pas de saletés.

LAMERLETTE, *s'emballant.*

Si, tu en dis ! si, tu en dis ! Et je ne viens pas ici pour être insulté ! Je le savais bien qu'on me méprisait ! Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !…

Il éclate en sanglots grotesques. On le calme. Nouveau tumulte. Potin assourdissant. On entend : « Laissez-moi partir ! On m'a manqué de respect ! Je veux retourner chez mes bons parents qui sont des personnes honorables. » *Des voix protestent :* « Lamerlette ! Lamerlette ! Si on t'a insulté, c'est sans le faire exprès ! »

HANNIBAL, *dont l'organe aigu domine le charivari.*

Est-ce qu'on va me foutre à fumer, nom de D… !

Lent apaisement. Ces messieurs regagnent leurs places.

Lamerlette essuie ses yeux.

MAUDRUC

Achève ton histoire, Antoinette, c'était d'un puissant intérêt.

ANTOINETTE

Je ne sais plus où j'en étais. Il me bouleverse, cet idiot-là, avec ses susceptibilités !

MAUDRUC

Tu voulais aller à Royat.

ANTOINETTE

Ah ! oui ! – Donc je voulais aller à Royat. Je regarde le prix : vingt balles ! Je trouve ça chaud, comme de juste, et j'en cause à Beaudunois, le paysagiste, qui me dit : « Écoute, Antoinette, si tu veux être bonne fille avec moi, je te donnerai le moyen de voyager à bon marché. »

MAUDRUC

Tu acceptas ?

ANTOINETTE

Ma foi, oui. Tiens ! je n'ai pas le moyen de perdre vingt francs, moi !

MAUDRUC

C’est évident. – Quand ce fut fait ?…

ANTOINETTE

Quand ce fut fait, Beaudunois m’expliqua : « C’est bien simple, ma chère enfant, tu n’auras qu’à donner cent sous et à dire que tu es enceinte, vu que, sur les lignes de chemin de fer, les femmes enceintes voyagent à quart de place. »

L’ATELIER, *d’une seule voix*.

Tu ne le savais pas ?

ANTOINETTE

Mon Dieu non, et je l’appris avec plaisir. Il ajouta : « Tu vas aller voir de ma part le docteur Gustave, mon ami. C’est un garçon très complaisant ; il te donnera une attestation. » J’allai voir le docteur Gustave qui me dit…

MAUDRUC

… « Soyez bonne fille, Antoinette, et je vous donnerai un certificat. »

ANTOINETTE

Qui est-ce qui te l’a dit ?

MAUDRUC

Je l’ai deviné ; le docteur est si complaisant !

ANTOINETTE

C’est une justice à lui rendre. Cela n’empêche pas qu’au chemin de fer on n’a rien voulu savoir !

LE CHŒUR, *incrédule*.

Allons donc !

ANTOINETTE

C’est comme je vous le dis.

PIÉGELÉ

Tu ne me feras pas croire cela !

ANTOINETTE

C'est pourtant la vérité. Bien mieux ! on m'a traitée de femme soûle !

MAUDRUC

Tas de crapules ! Tu devrais te plaindre dans les journaux, Antoinette.

ANTOINETTE

Tu crois ?

MAUDRUC

Oui, et gueuler contre le monopole.

ANTOINETTE

Qu'est-ce que c'est que ça, le monopole ?

LAMERLETTE

Je vais te l'expliquer en deux mots. C'est une espèce de télescope ; ça sert à mettre les parapluies et ça donne bon goût au boudin.

PIÉGELÉ

Messieurs, n'exagérons rien. Rien ne prouve que notre amie ait su se faire clairement comprendre de ces intelligences bouchées. (*À Antoinette*) Ne nous cache rien, Antoinette ; tu t'es bornée à dire que tu étais enceinte et à montrer le certificat ?

ANTOINETTE

Évidemment.

PIÉGELÉ

Tout s'explique ! Il fallait demander une première militaire.

MAUDRUC

Parbleu ! – Retournes-y demain, Antoinette, et si tu n'as pas ce que tu veux…

LE CHŒUR, *avec un ensemble touchant.*

… Va chez le commissaire de police !



MORTE-SAISON

La terrasse du café Américain. – Une heure et quart de la nuit.

FANNY, *installée devant un guéridon,*

un lit roux de sucre fondu garnit le fond de son verre vide.

Palmyre !

PALMYRE, *qui s'approche*.

Tiens, Fanny !

FANNY

Dis donc, tu n'aurais pas dix sous à me prêter ? Je suis embêtée à cause de ma consommation…

PALMYRE

Si j'avais dix sous, je serais à Dieppe. Quant à ta consommation, faut pas te faire de bile pour ça. (*Elle prend une chaise.)* Firmin, deux bocks ! (*Le garçon apporte les bocks*) Les soucoupes sont à moi, Firmin ; vous me les garderez jusqu'à demain soir ; je n'ai qu'un billet de mille sur moi, ça m'ennuie de faire de la monnaie. (*Le garçon s'éloigne*) Ah ! Firmin ! pendant que vous y êtes, enlevez donc aussi la soucoupe de Madame, je vous la réglerai avec les autres. Merci, Firmin. Vous savez, je demeure toujours rue de La Rochefoucauld. (*À Fanny*) Tu vois comme c'est simple. Ah ça ! mais, Fanny, qu'est-ce que tu as ? T'es chose comme tout et t'as le dessous de l'œil violet.

FANNY

C'est Honoré qui m'a mis une baffre, l'autre jour.

PALMYRE

T'as reçu les palmes académiques ?

FANNY

Et salement ; j'en ai eu l'œil comme une betterave pendant au moins une semaine. – Oh ! ce n'est pas qu'il soit rosse avec moi ; au contraire, il est très gentil. Seulement, tu connais le proverbe : « Quand y a plus de foin à l'écurie… » et les affaires sont vraiment à la molle, cré nom ! Avec ça j'ai fait la bêtise d'arrêter une thune au passage pour envoyer de la flanelle et des bas à mon petit salé, qui est en nourrice au Raincy ; ça fait qu'Honoré s'est fâché. Comme y dit, ce garçon : « Je suis bon fieu, mais je n'aime pas qu'on joue avec le pognon ». Chacun son caractère, n'est-ce pas ?

PALMYRE

Sans doute. Ça ne fait rien, y a des fois qu'c'est dur de briffer deux à la même gamelle. Moi, j'ai plus de veine que toi. Anatole a une place.

FANNY

Ah bah ! Secoué ?

PALMYRE

Treize marqués, devant la 11e chambre.

FANNY

Mazette ! Un coup de batterie, hein ?

PALMYRE

Oh ! mieux que ça !

FANNY

Du lingue ?

PALMYRE

On n'est pas toujours maître de soi ! Enfin, voilà ; il est à Poissy depuis huit jours avec une subvention du gouvernement. Ça m'embête d'un côté, mais tout de même je suis joliment plus tranquille. Alors, dis donc, ça ne va pas, toi ?

FANNY

Ah ! ma pauv'fille !… C'est-à-dire que je fous une purée

épatante.

PALMYRE

Comme moi ! Et c'est obligé. À part qué'ques rastas de passage, il n'y a plus un chat à Paris.

FANNY, *exaspérée*.

Tiens, voilà ce qui me met en rogne. Il faut être enragé des quat'pattes de derrière pour cavaler d'un temps pareil ! Un mois de juillet dégoûtant ! que c'est à le prendre par la peau du cou et à lui envoyer des coups de pied dans le derrière jusqu'à ce qu'il revienne à de meilleurs sentiments !

PALMYRE

Tu n'es pas philosophe, Fanny.

FANNY

Philosophe ? Tu me fais rigoler avec ta philosophie ; je voudrais bien te voir à ma place, enfilée de tous les côtés, chez le bistro et chez le probloque, avec la perspective des michets à quarante ronds, et comme ça jusqu'à l'automne. Oh la la ! c'que j'en ai assez ! Tu as de l'argent, toi ?

PALMYRE

Oui, j'ai trente centimes.

FANNY

T'es plus riche que moi ; j'ai un sou, une sibiche et un timbre-poste. Zut ! ça ne peut pas durer comme ça, faut que nous inventions quelque chose.

PALMYRE

Veux-tu faire un michet à deux ?

FANNY

Ça ne vaut rien, c'est usé. Non, mais, si ça te va, je te propose une chose : cent sous la passe, tarif d'été, et nous donnons la correspondance.

PALMYRE

La correspondance ?

FANNY

Et oui ! le truc des tramways, quoi ! deux voyages pour un.

PALMYRE

Et pour le même prix ?

FANNY

Que veux-tu ! on ne sait plus quoi s'ingénier.

PALMYRE, *rêveuse.*

La correspondance !… Au fait, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée. Seulement je te préviens : du 25 au 30, je ne reçois pas les voyageurs.

FANNY

Moi, ce n'est qu'à partir du 27.



AMITIÉS FÉMININES

Voilà comment cela commence,

Voilà comment cela finit.

(Barbe-Bleue, acte II.)

PROLOGUE

Mise en présence, pour la première fois, de Totote et de Micheline dont les amants se sont rencontrés au café.

Présentation, par ces messieurs, de ces deux dames l'une à l'autre. Grande froideur chez chacune d'elle ; salutations à peine indiquées ; attitudes méfiantes de jeunes fox qui se trouvent brusquement nez à nez et se tiennent sur la défensive.

– Qui est cette intruse ?

– Que nous veut cette iconoclaste ?

« Les femmes, dit Dumas, sont ennemies ou complices. »

Que sera Micheline pour Totote ? Que sera Totote pour Micheline ?

Faut voir ! Faut voir !

Laissons le temps faire son œuvre.

PREMIER ACTE

Le dégel.

Totote s'apprivoise ; Micheline dépose les armes avec une

prudente lenteur. En fait, ces aimables personnes mettent une certaine vanité à faire montre de leur bonne grâce.

Demi-sourires ; ébauches de démonstrations amicales ; on pourra finir par s'entendre. Totote a d'ailleurs un « air franc » qui va au cœur de Micheline ; Micheline, de son côté, a un « air distingué » qui flatte sournoisement, en Totote, des instincts de grande dame méconnue. Avec cela, on s'est, – ô surprise ! – découvert des amies communes, et on est – ô étonnement ! – tombé d'accord pour les chiner.

Totote et Micheline sentent germer en soi des sympathies de caractères.

Séparation presque cordiale.

Promesses échangées de s'aller faire visite.

DEUXIÈME ACTE

Visite de Micheline à Totote, rendue par Totote à Micheline à vingt-quatre heures d'intervalle. La sympathie pousse et croît en leurs cœurs comme une végétation folle.

Échange de petites confidences bien fait pour sceller le bail d'une amitié qui sera robuste. Totote révèle à Micheline, en lui recommandant de les garder précieusement pour elle, des secrets de famille d'une importance !… Micheline proteste de sa discrétion. Elle n'a jamais rien répété ; on peut demander à tout le monde. À l'audition des infortunes sans nombre au sein desquelles s'est écoulée l'innocente enfance de Totote, elle répand des torrents de larmes ; puis, rivalisant de franchise, elle livre à sa nouvelle amie, qui l'écoute avec le plus vif intérêt, l'adresse de sa manucure et le nom de la modiste en chambre qui lui confectionne ses chapeaux.

TROISIÈME ACTE

Période exaspérée.

Ce n'est plus de la passion, c'est de l'idolâtrie.

Totote ne peut plus se passer de Micheline, qui ne peut plus vivre sans Totote. Elles ont mélangé leurs vêtements : Micheline, maintenant, est coiffée du chapeau de Totote, qui est vêtue d'une combinaison de Micheline. Celle-ci a les bas de celle-là ; celle-là la chemise de celle-ci.

Proposition par la première, qui connaît justement dans Montmartre des appartements bon marché, de prendre en commun, rue Frochot, un très chic petit entresol où on vivrait dans des conditions délicieuses d'intimité et d'économie.

Enthousiasme bruyant de la seconde.

Les deux amies se jettent dans les bras l'une de l'autre, en remerciant le Seigneur notre Dieu d'avoir placé sur la même route deux êtres si évidemment faits pour s'aimer, s'estimer, se comprendre.

QUATRIÈME ACTE

L'étoile entre en décroissance.

Cruelles désillusions de Micheline qui, sur le compte de Totote, s'était trompée, ô combien !… et de Totote qui, touchant les qualités de Micheline, s'était fourré le doigt dans l'œil, et jusqu'où !…

Totote a un sale caractère, Micheline n'a pas l'ombre de cœur. Micheline veut tout le temps commander ; elle est assommante pour ça. Totote, elle, est insupportable avec sa rage de vouloir qu'on soit toujours de son avis.

Petites piques.

Légères escarmouches.

Grondements d'orage à l'horizon.

Tout à l'heure, ça va se gâter.

ÉPILOGUE

Cinq jours se sont écoulés depuis que le Seigneur notre Dieu a mis Totote en présence de Micheline, Micheline en présence de Totote. À cette heure, ces dames sont à couteaux tirés ; elles souhaitent la mort l'une de l'autre et se jettent des paquets de boue à la figure :

– Madame, vous avez voulu me prendre mon amant.

– Non, madame ; à preuve que c'est vous qui avez voulu me voler le mien.

– Ce n'est pas vrai.

– Vous mentez.

– Madame, je vous enquiquine.

– Madame, voilà le cas que je fais de vous.

– Madame, vous êtes une grue.

– Après vous, madame, passez donc.

Ainsi, dressées sur leurs ergots, en des arrogances de petits coqs qui se préparent à la bataille, dialoguent Totote et Micheline, cent fois dans le vrai l'une et l'autre.

Elles sont en effet deux grues, cela ne fait de doute pour personne ; et elles sont également deux dindes, car il leur a fallu huit jours pour se convaincre d'une vérité qui crevait les yeux à tout le monde.



LE MADÈRE

Chichinette, trente ans ; Éponine, sa bonne, quarante-huit ans.

CHICHINETTE

Éponine !

ÉPONINE

Qu'est-ce qu'elle a fait ?

CHICHINETTE

Approche voir un peu, que je te cause. Dis donc, espèce d'enflée…

ÉPONINE

Ah ! pas de gros mots, n'est-ce pas ? Je veux pas de familiarités. Parce qu'on emploie une personne, ce n'est pas une raison pour lui manquer de respect. Un peu d'égard pour mes cheveux blancs.

CHICHINETTE

La barbe, toi, avec tes cheveux. D'ailleurs, c'est pas tout ça. Qu'est-ce qu'est devenu le madère ?

ÉPONINE

Le madère ?

CHICHINETTE

Oui, le madère.

ÉPONINE

Quel madère ?

CHICHINETTE

Quel madère ? Tu te fiches de la république, d'oser demander : « Quel madère ? » Comme dit Amédée : Vrai alors, t'en as un, de tempérament. (*Éponine essaye de parler*.) Ferme ton garde-manger et réponds à ce que je te parle. Hier, à dîner, après le potage, on a servi du madère.

ÉPONINE

Des fois.

CHICHINETTE

Quoi, « des fois » ?

ÉPONINE

Je dis : « des fois ».

CHICHINETTE

En a-t-on servi, à la fin ? En a-t-on servi, oui ou non ?

ÉPONINE

Oui.

CHICHINETTE

Tu t'en rappelles, c'est heureux. Eh ben ?

ÉPONINE

Quoi ?

CHICHINETTE

On n'a pas tout bu.

ÉPONINE

Ah !

CHICHINETTE

Il n'y a pas de « Ah ? ». Il en restait au moins un tiers de la bouteille.

ÉPONINE

En bois ! Deux travers de doigt, oui ; de quoi remplir un petit cocotier.

CHICHINETTE

En supposant. Et alors ?

ÉPONINE

Alors, je l'ai fini.

CHICHINETTE

Comme ça se trouve !

ÉPONINE

Oh ! ce que j'en ai fait, c'est par pure précaution. Je craignais qu'il aurait tourné. Le temps est tellement à l'orage…

CHICHINETTE

Ah ! ça va bien ; t'en as de gaies !… À cette heure, voilà le madère qui tourne comme du fromage blanc, quand il y a de l'orage dans l'air ? (*Éponine veut placer un mot*) Mais ferme donc ton garde-manger ; les mouches pourraient entrer dedans.

ÉPONINE

Je…

CHICHINETTE

Ça y est ! Les v'là qui rappliquent ! Oh ! les sales bêtes, elles ont du poil aux pattes ! (*Changeant de ton*) Tu te payes ma physionomie, je pense. Certes, je peux le dire à voix haute : au cours de ma longue carrière, j'ai vu des gens avoir le madère à la bonne, mais pas dans ces proportions-là. Et puis, quand tu auras fini de me dévisager dans le blanc de l'œil ? Tu vas rester comme ça jusqu'à la Saint-Glinglin, avec une bouche en jeu de tonneau ? Il ne te manquerait que ça pour être belle.

ÉPONINE

Quoi, belle ? Quoi belle ? Pour mon âge, je suis déjà pas si déjetée.

CHICHINETTE

Je te crois. T'as même gardé le sourire, le rêve dans l'œil et le je-ne-sais-quoi. C'est tout à fait l'avis de Léon ; il me le disait

ce matin en mettant ses chaussettes. Comme il disait : « Éponine, il y a ça de bon avec elle : elle n'en fout pas une datte, elle est sale comme un peigne et elle cuisine comme un cochon, mais pour la chose physique à faire dégobiller les ours, on peut dire qu'elle est un peu là. »

ÉPONINE, *après un petit temps*.

Ah ! je ne vole pas le pain que je mange !…

CHICHINETTE

Et le madère que tu t'envoies, il te revient cher, celui-là ? D'ailleurs, tu sais, on ne force personne. Au cas que tu nous as assez vus, la porte est grande ouverte et le métro passe devant. En voilà, une vieille saloperie !

ÉPONINE

Toujours des mots à double entente !

CHICHINETTE

Je connais même quelqu'un, le jour où tu calteras, qui ne donnera pas sa place pour quarante-cinq sous.

ÉPONINE

Qui ?

CHICHINETTE

Hippolyte. Tu parles, Chocotte, si tu lui reviens comme des radis !… Comme y dit souvent : « Je comprends pas que tu la flanques pas à la porte. Si y avait que moi, mince alors ! il y a longtemps que je l'aurais sacquée. » Et il a rudement raison. Qué qu'tu fous ici, après tout ? Tu vois pas que tu nous emm… ? Vois-tu, il arrive un moment où on est plus bon qu'à une chose : avaler sa chique en douceur et aller regarder, le nez en l'air, si les pissenlits de Clamart ont le pied en dehors ou en dedans.

ÉPONINE

C'est pour moi, ça ?

CHICHINETTE

Je le crois de ma mère, je dirai même que je le crains de cheval.

ÉPONINE, *les larmes aux yeux.*

Tu vas trop loin, ma fille ; le bon Dieu te punira. Quand les rôles étaient retournés et que tu étais à mon service, je ne te parlais pas si durement.





LE GORA

Gustave, dit Trognon : Bobéchotte.

BOBÉCHOTTE

Trognon, je vais bien t'épater. Oui, je vais t'en boucher une surface. Sais-tu qui est-ce qui m'a fait un cadeau ? La concierge.

GUSTAVE

Peste ! tu as de belles relations ! Tu ne m'avais jamais dit ça !

BOBÉCHOTTE

Ne chine pas la concierge, Trognon ; c'est une femme tout ce qu'il y a de bath ; à preuve qu'elle m'a donné… – devine quoi ? – un gora !

GUSTAVE

La concierge t'a donné un gora ?

BOBÉCHOTTE

Oui, mon vieux.

GUSTAVE

Et qu'est-ce que c'est que ça, un gora ?

BOBÉCHOTTE

Tu ne sais pas ce que c'est qu'un gora ?

GUSTAVE

Ma foi, non.

BOBÉCHOTTE, *égayée.*

Mon pauvre Trognon, je te savais un peu poire, mais à ce

point-là, je n'aurais pas cru. Alors, non, tu ne sais pas qu'un gora, c'est un chat ?

GUSTAVE

Ah !… Un angora, tu veux dire.

BOBÉCHOTTE

Comment ?

GUSTAVE

Tu dis : un gora.

BOBÉCHOTTE

Naturellement, je dis : un gora.

GUSTAVE

Eh bien, on ne dit pas : un gora.

BOBÉCHOTTE

On ne dit pas : un gora ?

GUSTAVE

Non.

BOBÉCHOTTE

Qu'est-ce qu'on dit, alors ?

GUSTAVE

On dit : un angora.

BOBÉCHOTTE

Depuis quand ?

GUSTAVE

Depuis toujours.

BOBÉCHOTTE

Tu crois ?

GUSTAVE

J'en suis même certain.

BOBÉCHOTTE

J'avoue que tu m'étonnes un peu. La concierge dit : un gora, et si elle dit : un gora, c'est qu'on doit dire : un gora. Tu n'as pas besoin de rigoler ; je la connais mieux que toi, peut-être, et c'est encore pas toi, avec tes airs malins, qui lui feras le poil pour l'instruction.

GUSTAVE

Elle est si instruite que ça ?

BOBÉCHOTTE, *avec une grande simplicité.*

Tout ce qui se passe dans la maison, c'est par elle que je l'ai appris.

GUSTAVE

C'est une raison, je le reconnais, mais ça ne change rien à l'affaire, et pour ce qui est de dire : un angora, sois sûre qu'on dit : un angora.

BOBÉCHOTTE

Je dirai ce que tu voudras, Trognon ; ça m'est bien égal, après tout, et si nous n'avons jamais d'autre motif de discussion…

GUSTAVE

C'est évident.

BOBÉCHOTTE

N'est-ce pas ?

GUSTAVE

Sans doute.

BOBÉCHOTTE

Le tout, c'est qu'il soit joli, hein ?

GUSTAVE

Qui ?

BOBÉCHOTTE

Le petit nangora que m'a donné la concierge, et, à cet égard-là, il n'y a pas mieux. Un vrai amour de petit nangora, figure-toi ; pas plus gros que mon poing, avec des souliers blancs, des yeux comme des cerises à l'eau-de-vie, et un bout de queue pointu, pointu, comme l'éteignoir de ma grand'mère… Mon Dieu, quel beau petit nangora !

GUSTAVE

Je vois, au portrait que tu m'en traces, qu'il doit être, en effet, très bien. Une simple observation, mon loup ; on ne dit pas : un petit nangora.

BOBÉCHOTTE

Tiens ? Pourquoi donc ?

GUSTAVE

Parce que c'est du français de cuisine.

BOBÉCHOTTE

Eh ben, elle est bonne, celle-là ! je dis comme tu m'as dit de dire.

GUSTAVE

Oh ! mais pas du tout ; je proteste. Je t'ai dit de dire : un angora, mais pas : un petit nangora. (*Muet étonnement de Bobéchotte*) C'est que, dans le premier cas, l'*a* du mot angora est précédé de la lettre *n*, tandis que c'est la lettre *t* qui précède, avec le mot *petit* ?

BOBÉCHOTTE

Ah ?

GUSTAVE

Oui.

BOBÉCHOTTE, *haussant les épaules.*

En voilà des histoires ! Qu'est-ce que je dois dire, avec tout ça ?

GUSTAVE

Tu dois dire : un petit angora.

BOBÉCHOTTE

C'est bien sûr, au moins ?

GUSTAVE

N'en doute pas.

BOBÉCHOTTE

Il n'y a pas d'erreur ?

GUSTAVE

Sois tranquille.

BOBÉCHOTTE

Je tiens à être fixée, tu comprends.

GUSTAVE

Tu l'es comme avec une vis.

BOBÉCHOTTE

N'en parlons plus. Maintenant, je voudrais ton avis. J'ai envie de l'appeler Zigoto.

GUSTAVE

Excellente idée !

BOBÉCHOTTE

Il me semble.

GUSTAVE

Je trouve ça épatant !

BOBÉCHOTTE

N'est-ce pas ?

GUSTAVE

C'est simple.

BOBÉCHOTTE

Gai.

GUSTAVE

Sans prétention.

BOBÉCHOTTE

C'est facile à se rappeler.

GUSTAVE

Ça fait rire le monde.

BOBÉCHOTTE

Et ça dit bien ce que ça veut dire. Oui, je crois que pour un tangora, le nom n'est pas mal trouvé. (*Elle rit*).

GUSTAVE

Pour un quoi ?

BOBÉCHOTTE

Pour un tangora.

GUSTAVE

Ce n'est pas pour te dire des choses désagréables, mais ma pauvre cocotte en sucre, j'ai de la peine à me faire comprendre. Fais donc attention, sapristoche ! On ne dit pas : un tangora.

BOBÉCHOTTE

Ça va durer longtemps, cette plaisanterie-là ?

GUSTAVE, *interloqué*.

Permets…

BOBÉCHOTTE

Je n'aime pas beaucoup qu'on s'offre ma physionomie, et si tu es venu dans le but de te payer mon 24-30, il vaudrait mieux le dire tout de suite.

GUSTAVE

Tu t'emballes ! tu as bien tort ! Je dis : « On dit un angora, un petit angora ou un gros angora » ; il n'y a pas de quoi fouetter un chien, et tu ne vas pas te fâcher pour une question

de liaison.

BOBÉCHOTTE

Liaison !… Une liaison comme la nôtre vaut mieux que bien des ménages, d'abord ; et puis, si ça ne te suffit pas, épouse-moi ; est-ce que je t'en empêche ? Malappris ! Grossier personnage !

GUSTAVE

Moi ?

BOBÉCHOTTE

D'ailleurs, tout ça, c'est de ma faute et je n'ai que ce que je mérite. Si, au lieu de me conduire gentiment avec toi, je m'étais payé ton 24-30 comme les neuf dixièmes des grenouilles que tu as gratifiées de tes faveurs, tu te garderais bien de te payer le mien aujourd'hui. C'est toujours le même raisonnement : « Je ne te crains pas ! Je t'enquiquine ! » Quelle dégoûtation, bon Dieu ! Heureusement, il est encore temps.

GUSTAVE, *inquiet.*

Hein ? Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Il est encore temps !… Temps de quoi ?

BOBÉCHOTTE

Je me comprends ; c'est le principal. Vois-tu, c'est toujours imprudent de jouer au plus fin avec une femme. De plus malins que toi y ont trouvé leur maître. Parfaitement ! À bon entendeur… Je t'en flanquerai, moi, du zangora !



UNE CANAILLE

À Robert de Villehervé.

Quand le chroniqueur Lavernié eut expliqué que son ex-ami Laurianne le traitait couramment de canaille à cause d'un service que lui, Lavernié, avait dernièrement rendu audit Laurianne, il y en eut qui s'étonnèrent, d'autres qui hochèrent la tête, d'un air fixé et entendu de gens blasés sur les surprises de l'existence et que ses petites vilenies n'en sont plus à faire rêver.

– Il y a service et service, déclara cependant Christian Lestenet, il ne s'agit que de s'entendre.

– Oh ! c'est bien simple, dit très sérieusement Lavernié, j'ai couché avec une maîtresse à lui.

Lestenet éclata de rire et appliqua une claque sonore sur la cuisse du journaliste en le traitant d'aimable farceur ; mais le poète Georges Lahrier, qui était philosophe à ses moments perdus, dit simplement :

– Eh ! ne blaguons pas sans savoir ! D'abord, c'est toujours l'obliger que débarrasser un ami d'une femme qui l'avait trompé. Voilà déjà qui tombe sous le sens.

– Parbleu ! exclama Lavernié, et puis enfin, si je l'ai fait, c'est parce que l'ami lui-même m'avait engagé à le faire. Oh ! mon cas est assez spécial, mais il n'a en soi rien d'extraordinaire, étant basé sur l'éternelle niaiserie humaine et ce besoin de forfanterie qui est la première manifestation de la bêtise, comme l'instinct de la conservation est la première manifestation de l'intelligence. Avez-vous un quart d'heure à perdre ? L'histoire vaut assez la peine d'être écoutée et il y a

profit à tirer de la morale qui s'en dégage.

– Bah ! dit Fabrice, un quart d'heure ! on peut toujours risquer cela !

– D'autant, répliqua le jeune homme, que vous en serez quittes pour m'enlever la parole si cette histoire vous embête, comme celle du petit navire qui n'avait jamais navigué.

Et ayant fait revenir un plateau de bocks mousseux, en prévision d'une narration un peu longue, Lavernié parla comme suit :

Il y avait plus de dix ans que nous nous tutoyions, quand nous avons cessé de nous voir, Laurianne et moi, il y a six mois de cela.

Je l'avais connu au Quartier, à l'époque où je faisais mon droit. Ce n'était certes pas un aigle, mais c'était un bon garçon, en sorte qu'il m'avait plu tout de suite et que je continuai à le voir assidûment, une fois les études terminées. Laurianne m'aimait beaucoup aussi et c'était rare qu'il laissât s'écouler la semaine sans donner un coup de pied jusqu'au journal, en sortant de son ministère, comme dans la chanson du *Brésilien*. Il arrivait, prenait une chaise, et dévorait silencieusement les journaux, s'interrompant de temps en temps pour jeter un coup d'œil furtif sur ma copie, ou pour compter des yeux la quantité de feuilles noircies alignées devant moi, côte à côte. Timide, de cette timidité puérile des gens qui se savent un peu bornés et se sentent dans un milieu qui n'est pas le leur, il était sage comme une petite fille, parlait tout bas, comme dans une église, et reniflait pendant des heures, par crainte d'attirer l'attention en se mouchant. Enfin, la pâture quotidienne achevée et le paraphe posé au bas de la dernière page, nous descendions au boulevard, prendre à une terrasse quelconque le vermouth de l'amitié.

Le plus souvent, ces jours-là, nous passions la soirée ensemble ; Laurianne me prenait sous le bras et m'entraînait jusque chez lui, place du théâtre, à Montmartre, où nous dînions en camarades, moi, Laurianne et la maîtresse de

Laurianne. Mes enfants, une rude fille, cristi ! Des carnations !... Un vrai Rubens ! Je l'avais prise en amitié à cause de ses belles couleurs et aussi de son bon caractère ; et, de fait, il était impossible de réaliser mieux que cette fille le type idéal de la femme d'ami. Pas de nerfs ! Toujours de bonne humeur ! Je n'ai jamais rencontré – j'ai pourtant connu bien des femmes – de camarade plus charmante et plus gaie.

Nous jouions ensemble comme des gosses ; je lui pinçais le gras des bras, ou les hanches, et elle m'envoyait des taloches que je lui rendais avec usure, tandis que Laurianne, la pipe à la bouche, criait :

– N'aie pas peur, Lavernié, vas-y ; tape dessus ; la bête est dure !

J'ai toujours aimé ces jeux de brute.

II

Un soir, comme en sortant de table j'avais emmené Laurianne prendre un bock dans une brasserie du boulevard Clichy, je ne sais quelle idée me prit de lui dire à brûle-pourpoint :

– Ah ! c'est égal, Angèle est vraiment une belle fille !

Bon, ne voilà-t-il pas mon bonhomme qui me regarde fixement et me demande si elle me plaisait.

Je lui dis :

– Elle me plaît sans me plaire ; qu'est-ce que tu veux qu'Angèle me plaise dès l'instant qu'elle est avec toi ? Je la trouve belle fille, voilà tout. En voilà encore une question !

Il reprit :

– Ah ! je vais te dire ; c'est parce que si quelquefois tu avais envie de coucher avec, il ne faudrait pas te gêner.

Je le regardai, à mon tour.

– Ah çà ! lui dis-je, qu'est-ce qui te prend ? Est-ce que je te parle de ça, moi ? Je te dis que je trouve Angèle une belle fille, tu me réponds : « Il ne faut pas te gêner ! » Elle est bien bonne ! Comme s'il ne me suffisait pas qu'elle soit la femme d'un camarade pour que je n'aie jamais pensé à voir en elle autre chose qu'une camarade !

– Mon cher, fit alors Laurianne, je te connais depuis assez longtemps, n'est-ce pas, pour savoir à qui j'ai affaire ; ce n'est donc pas de ça qu'il s'agit. Je n'en suis pas moins pour ce que je te disais : ne te gêne pas si le cœur t'en dit. D'abord, Angèle, en voilà assez comme ça ; six mois de liaison, merci bien ! je n'ai pas beaucoup l'habitude de m'éterniser dans le collage ; et puis enfin si tu as peur de me fâcher, mon vieux, tu peux être tranquille : celle-là qui me fera brouiller avec un ami de dix ans n'est pas encore près d'être fondue.

Je répondis à Laurianne qu'il me faisait suer avec ses bravades, qu'il avait été découpé sur le même patron que les autres et que si je lui jouais le tour de le prendre au mot, il me le reprocherait toute sa vie, en quoi, du reste, il n'aurait pas tout à fait tort. Mais là-dessus il s'emballa, monta comme une soupe au lait et se mit à jeter les hauts cris en me demandant si je le prenais pour un idiot.

– Je ne te prends pas pour un idiot, lui expliquai-je ; je te dis ce que je sais très bien et toi aussi, c'est que tu parles depuis une heure pour le plaisir de parler. La femme d'un ami est une chose sacrée : on la regarde, mais on n'y touche pas ; c'est une question de délicatesse élémentaire et un principe dont tu ne sortiras pas.

– Ça dépend des manières de voir, fit Laurianne d'un air dégagé.

– Eh ! dis-je, que viens-tu me chanter là ! Il n'y a pas là-dessus trente-six manières de voir ; la femme d'un ami est sa chose, son bien, comme sa montre ou son porte-monnaie, et je ne vois pas qu'il y ait moins de malhonnêteté à lui dérober l'un que l'autre. Pour mon compte, si jamais je pinçais un ami, fût-

ce le plus ancien et le meilleur, à me tromper avec ma maîtresse, je lui casserais les reins sans l'ombre d'un scrupule, persuadé d'ailleurs que toi-même…

Mais il m'interrompit :

– Alors, tout de bon, tu te figures que je pourrais hésiter un moment entre un vieux camarade d'enfance comme voilà toi, et Angèle, que j'ai ramassée je ne sais plus où et qui n'est jamais qu'une grue, pour en finir ?

– Ne parle donc pas comme ça, lui dis-je ; Angèle est une brave et une excellente fille, qui s'est toujours bien conduite avec toi et qui a plus à se plaindre de toi que tu n'as à te plaindre d'elle. Ce que tu viens de dire est une lâcheté.

Il comprit qu'il avait lâché un mot de trop, car il rougit légèrement.

– Enfin, conclut-il, c'est bien simple : si tu tiens le moins du monde à Angèle, prends-la ; laisse-la si tu n'en veux pas, mais sois sûr que je me fiche de l'un comme de l'autre. Je t'avertis que dimanche prochain je passe la journée à la campagne, ce qui fait qu'Angèle sera seule. À bon entendeur, salut ! Tu feras ce que tu voudras.

Et là-dessus, nous nous séparâmes.

III

Ceci se passait un jeudi.

Le dimanche, – ce fut comme un fait exprès, – je m'éveillai plus tôt qu'à l'ordinaire, et tout de suite l'idée d'Angèle m'arriva. Car enfin, il faut bien dire la vérité : Laurianne, en me demandant « si elle me plaisait », ne m'avait pas posé une question si bête ; elle me plaisait certainement, elle me plaisait même beaucoup. Vous comprenez, on a beau ne plus être un gamin et avoir passé l'âge où l'on tombe en extase devant les figures de cire des devantures de perruquiers, vous, moi, tous

enfin, tant que nous sommes, nous n'en avons pas moins, comme dit le poète, le cochon qui nous dort dans l'âme et auquel il n'en faut pas lourd pour s'éveiller. Or, je ne sais rien de dangereux comme ces jeux de mains avec les femmes ; ça vous fiche dedans, avant même qu'on ait eu le temps d'y penser, et c'est tout justement ce qui m'était arrivé avec la femme de Laurianne : à force de lui lancer des calottes pour rire et de la bousculer dans les coins, j'avais fini, non, si vous voulez, par en devenir amoureux, mais tout au moins par la désirer violemment.

Naturellement j'avais gardé cela pour moi ; mais depuis le jour de notre entrevue, j'avais vécu dans un état d'hésitation et de perplexité extrême, tellement cet imbécile m'avait bouleversé les idées avec ses airs d'indifférence. C'est vrai, les histoires de lassitude rapide, les protestations de satiété et de désintéressement, tout cela avait été dit avec une telle apparence de sincérité que, ma foi, je m'y étais presque laissé prendre.

Je restai donc une grande demi-heure à me retourner d'un flanc sur l'autre en me demandant ce que j'allais faire, conservant toujours dans l'oreille l'écho de la phrase de Laurianne : « Je t'avertis que dimanche prochain je passe la journée à la campagne, ce qui fait qu'Angèle sera seule », également partagé entre le désir de la femme et le désir non moins ardent de m'épargner une action dont, malgré tous mes raisonnements et mes tentatives de conciliation avec ma propre conscience, je sentais bien que je me repentirais plus tard.

Toujours la vieille histoire d'Hercule entre la vertu et la volupté.

Et, en somme, le cas était embarrassant : car, d'une part, si j'ai été créé avec la répugnance innée des petites saletés de l'espèce en question, d'autre part j'ai toujours pensé que l'homme ne pouvait rien tant regretter au monde que d'avoir manqué par sa faute la femme qu'il convoitait et qu'il eût pu avoir.

Pour en finir, je me décidai brusquement. Je sautai à bas de mon lit, je mis mon pantalon et mes bottes et je filai d'une seule traite à Montmartre, priant le bon Dieu pour que Laurianne y fût et le diable pour qu'il n'y fût pas.

Ce fut le diable qui m'écouta.

Angèle vint m'ouvrir.

– Tiens, c'est toi !

(Parce qu'il faut vous dire que nous nous tutoyions.)

– Oui, dis-je tranquillement, c'est moi ; comme je passais dans le quartier, je suis monté vous dire bonjour.

– Tu es bien aimable, reprit-elle ; seulement, tu sais, Charles n'y est pas. Il est allé à la campagne et il ne reviendra que demain. Ça ne fait rien, entre tout de même.

J'entrai.

Elle était encore en tout matin, n'ayant sur elle qu'une méchante camisole et un jupon qui, à chaque pas qu'elle faisait, lui dessinait les jambes à travers la chemise. Moi, naturellement, j'avais pris une figure de circonstance, l'air désappointé du monsieur qui a raté une rencontre. Du reste, il m'arrivait une chose sur laquelle je n'avais pas compté : un embarras d'écolier de septième, que je ne m'étais jusqu'alors connu devant aucune femme et qui me prenait tout à coup devant cette bonne fille réjouie avec laquelle, depuis près de six mois, je m'étais si peu gêné de jouer avec des délicatesses de porc-épic.

Expliquez ça si vous le pouvez, mais pour un rien je fusse rentré me coucher. Heureusement, l'idée que ma visite suivie d'un retrait précipité serait rapportée à Laurianne le lendemain, et que je pourrais servir de cible aux moqueries de cet imbécile, me rendit toute mon énergie.

Brusquant les choses, je demandai à Angèle où elle comptait déjeuner.

– Ma foi, fit-elle, je n'en sais rien.

– Eh bien, habille-toi, lui dis-je ; je te paye à déjeuner au moulin de Sannois.

Elle sauta de joie ; je vis le moment où elle allait m'embrasser, puis elle tourna les talons et disparut comme un coup de vent.

Pendant un quart d'heure, vingt minutes, je l'entendis chanter en s'habillant, de l'autre côté de la cloison, et j'en conclus, ce que j'avais toujours pensé, que la pauvre fille, avec Laurianne, n'avait guère de distractions. Bref, à midi, nous étions à table, et à deux heures la jeune Angèle, que j'avais confortablement grisée, bavardait comme une petite pie, en riant de tout sans savoir pourquoi.

Je jugeai donc le moment venu de proposer une excursion.

Elle accepta immédiatement, se leva de table, et, devenue soudain sérieuse, vint remettre son chapeau devant la glace, après quoi elle prit mon bras.

Je connaissais aux environs un coin de forêt fait à plaisir pour les mystérieuses promenades des amoureux. Je l'y entraînai sournoisement ; elle, bonne fille, ne voyait rien, marchait toujours, sans défiance ; incapable, d'ailleurs, de réunir deux idées de suite. Ce ne fut que quand elle vit autour d'elle l'ombre épaisse de la forêt qu'elle parut enfin se reconnaître.

Elle eut un mouvement de recul :

– Où donc nous mènes-tu ? demanda-t-elle.

Je la regardai.

Elle comprit.

– Oh ! dit-elle, non, non ; je ne veux pas, allons-nous-en !

Elle voulut fuir, mais je la renversai sur mon bras.

– Voyons, lui dis-je, tu es une folle. Reste ici ! Qu'est-ce que ça te fait ?

Elle se débattit, jeta un cri – un cri que j'éteignis aussitôt.

Elle était sans force, impuissante.

Ce fut une résistance d'une minute, au bout de laquelle mon Laurianne avait reçu la juste récompense de son stupide entêtement.



J'appris alors d'Angèle elle-même qu'elle m'aimait depuis longtemps déjà, ce qui me surprit sans m'étonner, attendu que nous autres gens de presse nous avons toujours eu l'honneur d'arriver dans la considération des femmes immédiatement après les cabotins.

Je vous prie de croire que la constatation de ce fait est exempte de toute vanité.

IV

Nous passâmes une journée charmante dans la solitude du tête-à-tête, ou, pour mieux dire, du bouche à bouche, et nous ne revînmes à Paris qu'assez tard. Nous avions pris le dernier train

du soir, un train bourré de canotiers dont les hurlements furieux nous arrivaient par les glaces baissées, mêlés au roulement du wagon. J'avais fait le voyage sans mot dire, enfoncé dans mon coin, maussade, mécontent, malade de cette triste réaction des sens qui suit l'apaisement du désir. Pourtant, je ramenai Angèle jusqu'à sa porte, où je l'embrassai une dernière fois avec toute la conviction que j'y pus mettre et où nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Ce même lendemain, comme je flânais sur le boulevard, quelqu'un m'emprisonna les coudes par derrière et hurla de façon à ameuter la foule :

– Tiens, tu es donc sorti de Mazas !

Et à cette fine plaisanterie, sentant d'une lieue son Laurianne, je n'eus pas besoin de me retourner pour répondre en toute assurance :

– Comment vas-tu, espèce d'imbécile ?

Nous causâmes ; il avait passé son bras sous le mien, et nous marchions doucement, côte à côte ; Laurianne, retour de la campagne, était gai comme un pinson, et il me narra en détails tous les plaisirs de sa journée.

Je répondis :

– Allons, tant mieux ; comme ça, nous ne nous serons ennuyés ni l'un ni l'autre.

Je n'avais pas sans un petit battement de cœur lâché cette déclaration ; mais Laurianne n'y vit que du feu.

– Ah ! fit-il curieusement, qu'est-ce que tu as fait ?

– J'ai fait, dis-je, ce que tu m'avais conseillé de faire.

– Moi ?

Il s'était arrêté net, et il attachait sur le mien un œil rond et stupéfait de poule qui a trouvé vingt sous.

– Je ne sais pas ce que tu veux me dire ! je ne t'ai rien conseillé du tout !

Je repris :

– Mais si, mon vieux ! tu sais bien, à propos d'Angèle ?

– D'Angèle ?

– Eh oui, parbleu, d'Angèle ! Voyons, rappelle-toi donc, jeudi, à la brasserie. Fichtre ! tu as la mémoire courte !

Lui, cependant, cherchait toujours.

– D'Angèle, d'Angèle ? Je veux être pendu…

Mais brusquement.

– Ah oui ! Eh bien ?

– Eh bien, déclarai-je, ça y est !

– Bah ! fit-il tranquillement ; c'est vrai ?

– Parfaitement vrai. Comme tu m'y avais engagé, je suis allé chez toi hier, j'ai emmené Angèle à Sannois, je l'ai grisée comme une petite caille, et tout s'est passé le mieux du monde. C'est, maintenant, pour avoir l'honneur de te remercier.

Il m'avait écouté, très calme, un mince sourire au coin des lèvres.

– Tu la fais bien, dit-il d'un air malin.

Je bondis.

– Quoi, je la fais bien ? Tu crois que c'est une blague ?

Il sourit :

– Tiens !…

– Ah ! par exemple, m'écriai-je, ceci est bien la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins ! Et sur quoi te bases-tu, je te prie, pour croire à une plaisanterie ?

– D'abord, si c'était vrai, répondit Laurianne, tu ne viendrais pas me le dire ; et puis ensuite, mon vieux, tu sais, le jour où Angèle me trompera, ce ne sera pas avec toi.

– Très bien ! dis-je ; voilà une pierre dans mon jardin que je suis ravi d'y recevoir : elle m'enlèverait mon dernier remords si

j'en eusse conservé quelqu'un ! Rien de tel comme un coup de fer rouge sur l'amour-propre pour cicatriser les scrupules ! Décidément, tu as pour moi toutes les prévenances. Donc, voilà qui est bien compris : non seulement Angèle n'a pas été à moi, mais encore elle n'est pas pour moi ; c'est dur, mais enfin, c'est comme ça ; et je n'ai plus, dans ces conditions, qu'à te féliciter comme tu le mérites.

Sur quoi, voyant venir trois heures, je serrai la main de Laurianne et m'en fus retrouver Angèle qui m'attendait devant ma porte.

V

Pendant un mois, les choses continuèrent de ce train. Deux, trois, quatre fois la semaine, plus ou moins, Angèle m'arrivait sans prévenir ; nous passions la journée ensemble, après quoi je filais au journal, où souvent je trouvais Laurianne m'attendant depuis un quart d'heure en fumant des cigarettes dans la salle de rédaction. Naturellement nous rentrions dîner, puis nous achevions la soirée dans une brasserie du quartier, et tout cela n'avait rien que de très agréable. C'était une liaison en règle, à l'ennui près.

Malheureusement tout a une fin. Un jour qu'Angèle était chez moi, nous fûmes brusquement arrachés à la douceur de l'intimité par un violent coup de sonnette qui nous fit sauter comme des carpes. Angèle me souffla :

– Ne bouge pas !

Je répondis d'un simple mouvement de tête ; et nous demeurâmes immobiles, la bouche ouverte, dans l'attente d'un nouvel appel. Il y eut un instant de calme, puis, de nouveau, un carillon effroyable ébranla le silence profond de l'appartement, en même temps qu'une voix criait de l'autre côté de la porte :

– Ouvre, Lavernié, c'est moi !

– Ô mon Dieu, murmura Angèle, c'est la voix de Charles !

– Oui, dis-je.

Et je sautai du lit.

Angèle, affolée, criait :

– Rodolphe, n’y va pas, je t’en prie !

Mais, comme bien vous pensez, je ne l’écoutai pas ; je ne fis qu’un bond jusqu’à la porte, et, en chemise, les pieds nus, la main sur la serrure :

– C’est toi, Laurianne ? demandai-je.

– Oui, répondit Laurianne.

J’ouvris.

Laurianne entra comme une bombe, rouge comme un coq, les yeux hors de la tête.

– Angèle est ici ! hurla-t-il.

Je le regardai.

– Certainement elle est ici, dis-je ; il y a un mois que nous couchons ensemble, et je ne te l’ai pas caché.

Mais il parut n’avoir pas entendu, et, les lèvres blanches de colère :

– Misérable, balbutia-t-il, sale canaille ! Voilà comment tu te conduis avec un ami de dix ans !

Je lui éclatai de rire au nez.

– Elle est bien bonne ! m’écriai-je. Est-ce que j’ai fait autre chose que ce que tu m’as conseillé de faire ? Tu me l’as assez dit, pourtant, de ne pas me gêner et d’en prendre à mon aise ! Et « en voilà assez d’Angèle ! » et « je n’ai pas beaucoup l’habitude de m’éterniser dans le collage ! » et « crois-tu que j’hésiterai jamais entre un camarade et une grue ! » et patati et patata ! J’ai pris ça pour argent comptant, qu’est-ce que tu veux que je te dise ! Si tu as parlé trop vite, tant pis pour toi !

Il m’écoutait, l’œil fou, les paupières battantes.

– Si j’ai parlé ainsi, fit-il, c’est que j’avais mes raisons pour

parler ainsi, et tu aurais dû le comprendre !

Je me mis à rire :

– Oui, oui, je la connais celle-là. Eh bien, mon cher, je n'ai pas compris ; tu m'as offert une femme qui me plaisait, je l'ai prise ; je n'ai pas d'autre explication à te donner.

Il demeura un instant sans répondre, comme suffoqué par la fureur. Enfin, il lui revint assez de salive aux lèvres pour lui permettre de me traiter de saligaud, m'accuser d'être venu chez lui manger son pain, et me lancer un certain nombre d'épithètes que je n'ai pas besoin de rapporter ici. Moi, là-dessus, la colère commença à me gagner. Je me contins, toutefois.

– Écoute, Laurianne, lui dis-je, tu vas me ficher la paix, et tout de suite, ou nous allons nous fâcher pour de bon. Voilà un quart d'heure que tu me tiens en chemise, je commence à attraper froid. En voilà assez comme ça ; si tu viens m'insulter chez moi, je t'empoigne par la peau du cou et je te flanque à travers l'escalier ! Qui est-ce qui m'a fichu une moule pareille !

Ça aurait dû le calmer, n'est-ce pas ? Ah bien oui, je t'en souhaite ; le voilà qui s'emballe, perd la tête, se met à m'invectiver et finit par m'accuser de vivre de l'argent d'Angèle ! Oh dame, alors, moi je ne me connais plus, je lui lance une double paire de gifles, qui lui retourne successivement le nez du côté cour et du côté jardin, et je l'envoie, d'une poussée, promener à l'étage au-dessous.

J'étais furieux.

Je rentrai donc et je dis à Angèle :

– Ma chère enfant, voici ce qui se passe : M. Laurianne, qui avait la chance imméritée d'avoir pour maîtresse une belle et bonne fille, n'a rien trouvé de mieux à faire que de me pousser de force dans tes bras, en me demandant comme un service de le débarrasser de toi : voilà. Tu roules des yeux comme des meules, je comprends ça, mais en fin de compte tel est le fait. Je lui ai, comme tu n'es pas sans le savoir, rendu le service qu'il sollicitait de ma complaisance, et je suis devenu ton amant,

pour son plus grand bien, pour le mien, et pour le tien également, je l'espère. Aujourd'hui, averti – par qui ? je n'en sais rien – d'un état de choses que je n'avais, d'ailleurs, pas pris le soin de lui dissimuler, M. Laurianne m'arrive comme un épileptique et me couvre de reproches et d'injures. Aux reproches, j'ai opposé autant d'objections dictées par la sagesse même, mais aux injures j'ai simplement répondu par une magistrale calotte. Le résultat de ce petit vaudeville tout intime, c'est que Laurianne, inévitablement, va te flanquer à la porte. Or, comme je ne vois aucune espèce de raison pour te faire payer de ton pain et de ton lit les faveurs dont tu as bien voulu me gratifier, tu vas rentrer purement et simplement chez toi, tu y feras un paquet de tes frusques, tu viendras me reprendre pour dîner et nous nous mettrons ensemble : ça durera ce que ça durera.

Elle se montra touchée de cette proposition, m'embrassa les larmes aux yeux et s'en alla.

Je l'attendis une heure, puis deux, puis trois : elle ne rentra ni dîner ni coucher.

Le lendemain seulement, en me levant, je reçus une lettre d'elle, m'avisant que je n'eusse plus à compter sur ses visites, tout étant fini entre nous. Suivait le récit d'une scène qu'elle avait eue avec Laurianne, à son retour : scène grotesque, s'il en fut, et qui terminait dignement l'épopée. Laurianne s'était traîné à genoux avec des sanglots et des cris, la suppliant de ne plus me voir, lui jurant pardon et oubli, l'appelant son amour, sa joie, sa suprême consolation, et cætera, et cætera ; le tout entremêlé de promesses de mariage et de menace de se jeter par la fenêtre.

C'était d'un bête à faire pleurer.

Je fourrai la lettre dans ma poche et pris bravement mon parti de mon veuvage prématuré, non sans vouer un fond de secrète reconnaissance à l'excellente créature qui m'avait procuré six semaines d'une liaison sans fatigue, agréablement couronnée d'une rupture sans tiraillement !

Quant à Laurianne, il ne m’a jamais pardonné, ce qui m’est suprêmement égal, et c’est depuis ce temps qu’il me traite de canaille, ce qui m’est plus égal encore.

L’HÉRITAGE

Ah ! on m’eût rudement étonné si on m’avait dit qu’en mourant le pauvre poète-musicien Jean Talmuche laisserait un petit héritage ?…

Car rien ne saurait donner une idée, même vague, de ce que fut la pauvreté de ce doux et humble bohème. Pianiste sans gages d’un petit café artistique de Montmartre, où, en retour de ses bons offices, il avait le manger assuré et le droit au poêle l’hiver, il lui arriva de traverser des années sans avoir eu dans la poche un seul sou ?… Content si un camarade lui payait l’apéritif, il attendait patiemment que la vie fût moins féroce, sans rancune contre elle, lui en voulant seulement un peu de ce que la fraîcheur des nuits lui eût à la longue enluminé le nez d’une belle couche de vermillon. Même, il estimait que, plutôt, elle lui avait été clémente, quand il lui arrivait de comparer son sort à celui de Napoléon : un petit mendigo de quinze ans qui, chaque soir, à la terrasse du café venait faire des grimaces pour amuser les gens et leur tirer quelque monnaie. Et à le voir faire ses singeries, Talmuche pensait : « Quelle misère !… » goûtant le sentiment de bien-être égoïste du monsieur qui a le moyen de s’apitoyer sur les autres, mais aussi l’humiliation de ne rien pouvoir faire pour eux.

Cependant un jour arriva où les chairs de Jean Talmuche ne furent plus assez à l’abri contre les trous de ce qui, jadis, avait été un paletot. Le pauvre artiste attrapa froid et dut entrer à l’hôpital. Huit jours après, il était mort. Par une lettre-testament qu’on trouva sous son traversin, il léguait à Napoléon, non ses habits, « beaucoup trop usés, disait-il, pour décemment pouvoir être offerts à quelqu’un », mais son chapeau « mou, feutre-

melon, qui est très présentable n’ayant été porté que trois ans ».



À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*.

Ont participé à l'élaboration de ce livre :

Pour *Wikisource*, Sapcal22.

Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, Walter, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une

fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

{1} Orthographe erronée, mais qui se retrouve sous la plume de plusieurs grands écrivains, Anatole France, Stendhal, Huysmans, pour n'en citer que quelques-uns. *(Note du correcteur – ELG.)*